3

DE

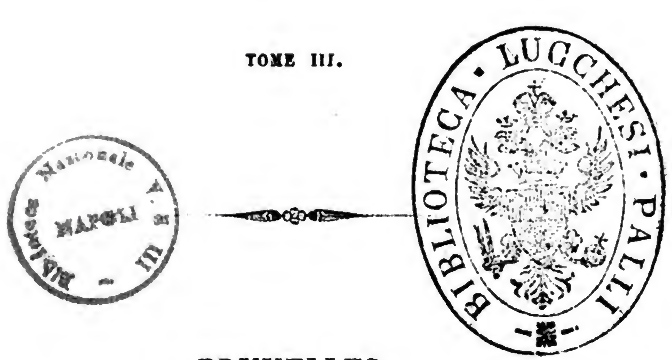
PARIS A CADIX

PAR

Alexandre Dumas.

—

TOME III.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

—

1849

I

Grenade.

Nous repassâmes devant la porte de los Siete Suelos, nous nous informâmes de nos bohémiens, et nous apprîmes qu'ils étaient à la recherche les uns des autres, mais que le père avait grande espérance de rassembler la famille pour l'heure convenue. Décidément notre journée promettait d'être complète.

Nous nous acheminâmes vers l'Alhambra par une pente douce et par un chemin délicieux.

Une porte borne ce chemin. Cette porte, ou-

verte en ogive cintrée en forme de cœur, a été bâtie par Yusef Abul Hagiag, qui régnait vers l'an 1348 de Jésus-Christ. Deux symboles signalent cette porte à l'attention des croyants et à la curiosité des étrangers. Sur l'arcade extérieure est gravée une main aux doigts étendus, mais non écartés; sur l'arcade intérieure est gravée une clef. La main est là, comme elle est partout chez les Arabes, pour conjurer le mauvais œil. La clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert...* Ces deux sens étaient ou trop simples ou trop profonds pour le peuple, qui a donné aux deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise. »

La main n'a pas pris la clef, madame, et cependant les Mores, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade; donc nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à la première explication.

Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge. C'est devant cet autel que la première

messe a été dite, après la conquête de Ferdinand, et cela juste au moment où le roi Boabdil poussait au haut de la montagne ce soupir qui a fait donner à la montagne le nom de Soupir du More.

C'est à ce soupir et aux larmes qui l'accompagnaient que sa mère répondit :

— Pleure Grenade comme une femme, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans l'enceinte de l'Alhambra, et l'on aperçoit, non pas le palais moresque, — les Mores, madame, cachent leurs femmes et leurs trésors, — mais un affreux palais bâti par Charles V; peut-être viens-je de proférer un abominable blasphème, et les architectes, les purs bien entendu, préfèrent-ils l'œuvre du vainqueur de Pavie à celle des vainqueurs du Guadaleté. Mais Charles-Quint, vous en conviendrez, madame, Charles V, qui avait l'ennui de ne point voir le soleil se coucher sur ses États, pouvait choisir, dans cette moitié du monde dont il était possesseur, un tout autre endroit pour bâtir son palais que celui qui avait été choisi par les Mores pour bâtir le

leur. Il n'eût point eu besoin alors de détruire la moitié de l'Alhambra , ce qui lui a porté malheur, ou du moins à son palais, lequel n'a jamais été achevé, et, Dieu merci, ne le sera jamais.

C'est pour les Arabes surtout que la vie privée est murée, au réel comme au figuré. Je ne sais si en faisant le tour de l'Alhambra on trouverait plus de trois ou quatre fenêtres ouvrant sur l'extérieur. A peine voit-on la porte par laquelle on entre, et l'on est déjà à dix pas d'elle, que l'on est encore tenté de croire que l'on sera forcé de pénétrer dans l'enceinte magique comme on pénètre dans certains monastères de l'Orient, c'est-à-dire à l'aide d'un panier, d'une poulie et d'une corde.

La porte existe néanmoins, s'ouvrant sur un corridor assez obscur qui conduit à une grande cour portant indifféremment trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain.

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très-positivement quitté l'Occident pour l'Orient.

Ne me demandez point de vous décrire, les unes après les autres, toutes ces merveilles, que l'on appelle la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs. C'est au pinceau et non à la plume d'essayer de pareils tableaux. Fouillez dans les cartons des artistes, demandez à Horeau, à Dauzats, de vous montrer leurs dessins et leurs estampages. Faites-vous apporter par Hauser le magnifique ouvrage qu'il publie sur ces deux rêves des *Mille et une Nuits,* qui seront éternellement à l'Espagne ce que Herculanum et Pompéia seront éternellement à l'Italie, c'est-à-dire les souvenirs pétrifiés d'un monde évanoui, et peut-être alors, madame, aurez-vous quelque faible idée des merveilles au milieu desquelles nous errâmes une partie de la journée, nous attendant à chaque instant à voir venir à nous sous quelque sombre arcade la sultane Chaîne des cœurs, ou le More Tarfé.

Ah! il y a encore Gauthier, madame, que vous pouvez lire; Gauthier, qui écrit à la fois avec une plume et un pinceau; Gauthier, qui, grâce à cette technicité de mots et à cette vérité

de couleur que lui seul possède entre nous tous, pourra vous donner une idée complète de ce que moi je ne tente pas même d'esquisser.

Malheureusement, madame, tout en ayant l'air d'avoir été bâti par des génies, l'Alhambra a été bâti par des hommes; or, les chefs-d'œuvre des hommes sont mortels comme les hommes eux-mêmes, et la poussière des monuments doit se mêler un jour à la poussière de ceux qui les ont bâtis. Eh bien! le temps n'est pas éloigné, madame, où l'Alhambra ne sera plus que poussière. Le miracle de la création humaine, ce songe solidifié par la baguette d'un enchanteur, et qu'on appelle la cour des Lions, craque, se fend, menace de choir, et serait déjà tombé même sans les étais dont on l'a soutenu.

Priez pour la cour des Lions, madame, priez pour que le Seigneur la maintienne debout, ou priez tout au moins pour que, si elle tombe, on ne la relève pas. J'aime mieux un cadavre qu'une momie.

En sortant de ce palais enchanté, nous fîmes une visite au gouverneur, lequel avec une com-

plaisance parfaite, quoiqu'un peu silencieuse, nous conduisit dans ses jardins. Ces jardins, disposés en terrasses, sont de véritables serres où poussent les fleurs tropicales les plus exigeantes.

Je n'ai pas pu y résister, j'en ai cueilli une, je l'ai enveloppée d'un papier, et sur ce papier, que j'ai mis à l'adresse de quelqu'un de votre connaissance, j'ai écrit au crayon, et comme si c'était la fleur qui parlât :

> Salut, ma sœur ; je fus cueillie
> Dans les jardins de l'Alhambra
> Par quelqu'un que ta bouche oublie,
> Mais dont ton cœur se souviendra,
> Et qui me charge de t'apprendre
> Qu'un jour, si Grenade est à vendre,
> C'est pour toi qu'il l'achètera.

Après quoi, tout honteux de ce marivaudage, j'ai entraîné mes amis hors de la porte du Jugement, en leur rappelant que nous étions attendus à la posada de los Siete Suelos.

Comme vous, madame, ils avaient oublié nos bohémiens.

Il y avait déjà foule aux environs de la po

sada ; les amateurs de chorégraphie avaient été prévenus par notre hôte que d'illustres étrangers allaient se donner le plaisir d'une danse de bohémiens, et ils venaient sans façon pour en prendre leur part.

Un prélude de castagnettes essayées et de guitares que l'on accordait nous annonça de loin qu'on n'attendait plus que nous. Nous montâmes au premier étage, qui avait été choisi pour la salle de bal. Les spectateurs parasites étaient déjà rangés tout autour de cette salle. Les deux bohémiennes qu'on était allé querir sur notre demande, et que nous apercevions pour la première fois, causaient et riaient avec leur père, tandis qu'un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, debout et appuyé contre la muraille, sifflottait un air avec des modulations étranges, et qui appartenaient bien plus au serpent qu'à l'homme.

On voyait entre le visage de cet enfant et celui des deux jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille ; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel; mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andaloux jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le

sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient, et riaient même assez franchement ; elles avaient l'air misérable ; mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux bohémiens et qui tire sur la sépia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et

au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des bohémiens; nous en avions.

Les premiers roulements des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanches qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards devinrent de plus en plus provocateurs. Les danseurs se rapprochèrent peu à peu et se croisèrent, non plus en se touchant de la main, mais en s'effleurant des lèvres. Des trépignements qui semblaient le combat des sens et de la pudeur résultaient de ces deux bouches à moitié confondues, et le frère et la sœur s'arrêtaient ainsi, se regardant, et prêts à s'abandonner au désir qui brûlait leurs yeux et les poussait l'un vers l'autre. Pendant ce temps, le père entremêlait son chant de cris obscènes qui faisaient fort rire l'assemblée, et qui étaient destinés ou à lever les derniers scrupules de la danseuse, ou à donner la dernière excitation au danseur. Enfin le frère ôta son chapeau, le prit à la main, fit deux ou trois fois le tour de sa sœur, qui, sans bouger de place, renversait sa tête en arrière comme une bacchante enivrée, et donnait à ses reins la

souplesse la plus provoquante ; puis tout à coup le chapeau tomba ; le danseur fit entendre un sifflement aigu comme celui du serpent, et qui était dans cette danse l'expression du désir près d'être satisfait ; il devint plus ardent, sa sœur plus folle, et il la poursuivit ainsi jusqu'à ce qu'aux dernières notes de la guitare et aux derniers cris du chanteur, elle tombât dans la pose la plus épuisée, et que son frère s'arrêtât après son sifflement le plus expressif.

Nous ne méprisons pas plus ces sortes de danses qu'autre chose ; mais nous voulons, par un sybaritisme bien naturel, que les mains des danseurs et des danseuses soient fines, que leurs pieds soient petits, que leur peau soit blanche ou tout au moins dorée. Nous voulons comprendre le désir chez l'homme, désirer l'abandon chez la femme, et nous ne voulons pas par conséquent que cette danse ne soit que le développement incestueux et la poésie repoussante d'une luxure de famille entre frère et sœur, qui a précédé sans doute et qui va certainement suivre ce que nous voyons.

Il y a un sentiment que vous n'avez jamais pu éprouver, madame, et que je vais essayer de vous faire comprendre : c'est cette peur pudique qu'on ressent en face de ces sortes de scènes, dont vous n'avez jamais été témoin, la pudeur de la femme étant chez vous trop forte pour permettre un pareil spectacle à votre curiosité d'artiste.

Certes, tous tant que nous étions là, nous avions vu des danses folles. On ne vit pas depuis vingt ans comme Boulanger et Giraud dans des ateliers ; on ne voyage pas depuis quinze ans comme moi et Desbarolles ; on n'a pas vu comme nous enfin tous les bals des Variétés et de l'Opéra sans savoir ce que c'est qu'une pose de modèle ou qu'une danse de gens ivres. Mais au moins le modèle subit la volonté du peintre : il n'est nu et provoquant qu'autant que le peintre le veut, et l'exigence de l'art couvre la nudité du corps. Mais au moins les danseurs et les danseuses des bals que nous venons de nommer réunissent les qualités que nous demandions tout à l'heure. Puis ce n'est pas l'impudeur isolée de deux êtres, mais bien la folie entraînante de

douze cents individus; et parmi tous ces corps qui, nous l'avouons, semblent quelque peu venus de l'enfer, pas un qui danse ainsi en face de sa sœur, aux cris excitants de son père. Aussi nous vous avouons, mes compagnons et moi, qu'à cette famille que nous avions sous les yeux, et à qui nous avions promis quelques douros pour la faire venir, nous eussions volontiers donné le double pour qu'elle s'en allât, si, historiens et peintres forcés de tout voir, il ne nous avait fallu, Giraud et Boulanger compléter leur album, Maquet et moi compléter nos impressions et nos études.

Quant à Desbarolles, qui est, je ne sais pas si je vous l'ai dit, madame, le voyageur le plus pudique de France, il fermait à moitié les yeux, peut-être pour ne pas voir, peut-être aussi pour dormir. Quant à Alexandre, tout ce que je puis dire, c'est que, lorsque je le consultais du regard pour avoir son avis, je le voyais avancer dédaigneusement la lèvre inférieure et regarder avec envie l'allée ombreuse qui nous avait menés à l'Alhambra.

Mais dans tout cela c'était surtout cet enfant incestueux qui nous répugnait.

Chaque fois donc que ce petit être s'approchait de l'un de nous, celui-là se reculait instinctivement et semblait honteux d'assister à pareil spectacle; enfin la première scène se termina comme je vous l'ai dit : le jeune bohémien ramassa son chapeau, remit ses mains dans ses poches, et retourna prendre la place qu'il occupait quand nous étions entrés.

Nous vîmes alors les deux sœurs s'apprêter à danser ensemble.

L'espérance nous vint aussitôt que ce que nous venions de voir était à leurs habitudes une de ces exceptions comme en demandent quelquefois certains voyageurs blasés qui croient n'avoir rien vu s'ils n'ont vu ces sortes de choses; mais cette espérance fut bien vite trompée, car après la danse des deux sœurs, peut-être moins licencieuse dans la forme, mais aussi libertine dans l'intention, la première danse recommença. Cependant, comme après tout les deux types de physionomie étaient assez

étranges, Giraud et Boulanger en avaient commencé des croquis qu'ils remirent au lendemain de terminer. Ils demandèrent donc que le lendemain les bohémiens, père, fils et sœurs, vinssent poser, sans danser cette fois. Couturier nous offrit sa terrasse sur laquelle il faisait les daguerréotypes. On accepta, et après des adieux métalliques, chacun se sépara, les bohémiens assez satisfaits de nous, je crois, et nous assez mécontents des bohémiens.

Comme il faisait jour encore, nous entrâmes dans une maison qui se trouvait sur notre route; c'était la maison du señor Contrairas, lequel nous avait été indiqué et recommandé comme ayant fait une réduction de l'Alhambra, merveilleuse, disait-on, de travail et d'exactitude.

Ce señor Contrairas, qui était un jeune homme, demeurait en face de la maison de Couturier. Nous entrâmes chez lui en le priant de nous montrer cette réduction. Il nous fit passer sous un petit hangar et découvrit son œuvre. C'était la salle des Deux Sœurs, reproduite sur six pieds de haut, un pied et demi de

large, et cinq pieds de tour environ. Il n'y avait rien à dire en voyant cette merveille, qu'à admirer la persévérance de celui qui, ayant eu l'idée d'un pareil travail, avait eu la patience de l'exécuter.

Je pris le nom de l'auteur ; je l'inscrivis sur mon album, en lui promettant, à mon retour en France, d'informer le ministre de ce curieux travail, et d'obtenir pour lui la récompense, ou tout au moins l'encouragement qu'un pays comme le nôtre doit à une œuvre comme celle-là, de quelque pays qu'elle soit.

Vous rappelez-vous, madame, que je vous ai priée un jour de ne pas perdre de vue certaine voiture verte et jaune, et que vous avez bien voulu la suivre des yeux, jusqu'à ce que nous versions avec elle ? Oui, n'est-ce pas, vous vous rappelez cela ? Eh bien ! je vous en prie, ne perdez pas de vue la maison Contrairas.

Dans ma prochaine lettre, vous saurez d'où vient cette recommandation.

Agréez, etc.

II

Grenade.

Il nous restait à visiter la partie la plus curieuse de Grenade peut-être, las Cuevas.

Las Cuevas, ou les grottes, est le quartier des bohémiens : dans toute l'Espagne, madame, c'est-à-dire dans toutes les villes d'Espagne où il y a des bohémiens, ces bohémiens ont un quartier particulier.

Il est difficile de faire comprendre la répulsion qui existe chez les Espagnols à l'égard des bohé-

miens, et la haine qui existe chez les bohémiens à l'égard des Espagnols.

A Grenade, cette répulsion d'une part et cette haine de l'autre sont peut-être encore plus accentuées qu'en aucun autre pays. Rarement un bohémien vient à Grenade. Rarement un Espagnol sort de Grenade pour visiter le quartier des bohémiens.

Ce quartier est tout à fait hors de la ville, de l'autre côté du Xénil. Du haut du Généralife, où on le découvre dans toute son étendue, il est impossible de croire qu'une population de douze mille âmes est renfermée là. On ne voit en effet que le versant d'une montagne toute hérissée d'aloès et de cactus; puis, au milieu de ces aloès et de ces cactus, quelques bouches béantes, soupiraux des cavernes où se sont réfugiés ces parias de l'Occident.

De place en place un léger filet de fumée bleuâtre, qui monte verticalement au milieu de l'air blond qui caresse la montagne, indique une habitation souterraine.

On devine tout ce qu'avait de curieux pour

nous un pèlerinage au milieu de l'étrange population dont un échantillon venait de nous être offerte à la parador de los Siete Suelos.

Tout au contraire des Espagnols, les étrangers sont les bienvenus chez ces pauvres gens ; c'est qu'ils ne sentent point chez les étrangers ce mépris dont les écrasent leurs compatriotes privilégiés. En effet, pour nous autres Français, les bohémiens sont des hommes un peu plus curieux que les autres hommes, tandis que, pour les Espagnols, les bohémiens sont des chiens, moins que des chiens.

Aussi, avant que nous eussions parlé, nous avait-on reconnus pour amis, et chaque enfant venait-il à nous avec un sourire, tandis que les jeunes filles qui rapportaient à la maison l'eau qu'elles venaient de puiser s'arrêtaient, l'amphore sur l'épaule, comme des statues antiques, pour nous voir passer, et que leurs parents curieux se groupaient à l'ouverture de leurs grottes, immobiles comme des groupes de cariatides. De temps en temps, notre regard plongeait dans l'intérieur de quelque cavité, et alors

dans la pénombre on distinguait ou un homme tissant de la paille, ou une jeune fille peignant debout ses longs cheveux aux reflets bleuâtres et tombant jusqu'à terre.

Tout cela avait un caractère inouï d'étrangeté et de misère, tout cela était sale à faire frémir, et cependant sous ces haillons et cette crasse, sous ces cheveux qui avaient si grand besoin d'être peignés, brillaient des yeux noirs admirables, et se cambraient des torses qui eussent pu servir de modèle à des statuaires.

Ces yeux et ces torses font quelquefois impression sur certains voyageurs, et particulièrement sur les Anglais, gens excentriques et grands chercheurs de nouveautés; mais on assure que, malgré la misère profonde qui ronge la pauvre population, il n'y a pas d'exemple de ces alliances d'un instant, si communes chez les peuples civilisés.

Les bohémiens se marient entre eux, avec des rites primitifs et étranges. Ces rites ont pour but de constater avant toutes choses la chasteté des épouses. Aucun étranger ne peut être admis

à ces fêtes, que l'on ne connaît en conséquence que par tradition.

Rien n'est plus charmant et plus pittoresque à la fois, madame, que cette excursion à las Cuevas. A chaque instant, les accidents du chemin qui contourne la montagne donnent un aspect nouveau aux objets que l'on a devant soi, derrière soi et autour de soi. Si l'on suit le même sentier que nous, c'est-à-dire si l'on remonte la rive droite du fleuve, on a derrière soi la basse ville de Grenade, vue à vol d'oiseau, toute hérissée de clochers et de clochetons, datant presque tous de la renaissance; puis, à travers cloches et clochetons, la campagne, blonde et baignée par le soleil, avec les horizons plus ou moins violâtres, selon le plus ou moins de distance des montagnes qui les bornent; devant soi, les pics neigeux de la Sierra Nevada, se dentelant sur un ciel d'azur; à droite, de l'autre côté de la vallée et sur la hauteur, les chaudes silhouettes de l'Alhambra et du palais de Charles V; enfin, à gauche, cette montagne aux flancs habités et ces terriers humains perdus au milieu de toute

cette famille épineuse d'aloès et de cactus.

De place en place, une croix, laquelle rappelle qu'on voyage chez un peuple chrétien ou à peu près.

Nous entrâmes dans une ou deux de ces cavernes qui se louent ou se vendent comme de véritables maisons ; une vieille femme, qui habitait avec sa fille un simple trou, interrogée par nous combien elle payait ce trou par an, répondit qu'elle le payait une piécette, c'est-à-dire vingt sous, et encore, malgré l'exiguïté de cette somme, était-elle prête à recevoir congé pour deux termes arriérés, c'est-à-dire pour cinquante centimes.

Alexandre fit venir le propriétaire, lui paya dix années d'avance, et remit à la pauvre femme une quittance en bonne forme de ces dix années.

Les deux termes arriérés étaient compris dans la quittance à titre d'escompte.

Quand nous fûmes las de causer, de voir et de croquer, nous prîmes un petit sentier à droite, nous nous enfonçâmes dans une fraîche vallée sous des berceaux continus de pampres et de

grenadiers, et nous allâmes regagner le flanc de la montagne opposée, sur laquelle est bâtie la haute ville de Grenade, c'est-à-dire la ville moresque.

Autant le versant de la montagne opposée était aride et desséché, autant celui que nous venions d'atteindre était frais et ombreux. A tout moment, ces sources dont les rois mores avaient fait les délices de l'Alhambra et du Généralife bondissaient sous nos pieds et se précipitaient en cascade dans les profondeurs que nous dominions. Il y avait aux flancs de cette montagne, qui semble n'appartenir à personne, de quoi faire des jardins magnifiques comme nous les entendons en France et en Angleterre.

Nous rentrâmes chez maître Peppino émerveillés de ce que nous avions vu, jurant de revenir habiter Grenade; Boulanger, Giraud et Desbarolles pour faire de la peinture, Maquet et moi pour faire du roman ou de la poésie, et Alexandre pour ne rien faire.

Nous trouvâmes en rentrant le programme du spectacle.

Il faut vous dire, madame, et ma modestie souffre beaucoup d'avoir à vous dire de ces choses-là, que cette petite parcelle de gloire après laquelle nous courons, nous autres pauvres fous de renommée, et qu'en France on nous conteste sans cesse, nous est libéralement et largement accordée dès que nous mettons le pied à l'étranger. Il en résulte que tandis que la critique française s'amuse à déchirer à belles dents tout ce que nous produisons, comme fait une meute d'un cerf aux abois, là-bas on nous accueille, on nous fête, on nous élève peut-être autant au-dessus de ce que nous sommes qu'on nous abaisse en France au-dessous de ce que nous valons.

Ceci soit dit à propos du programme en question.

En effet, dès que mon arrivée à Grenade fut connue, je reçus entre autres visites celle du directeur du théâtre. Le directeur venait non-seulement m'offrir mes entrées pour moi et mes amis, mais encore me prier, pendant tout le temps de mon séjour dans la ville, de faire le

spectacle de chaque jour. C'était une attention qui m'était d'autant plus agréable, qu'elle m'offrait au lieu du répertoire ordinaire, presque toujours traduit sur celui du Gymnase, un répertoire tout national. J'avais en conséquence, pour ce soir-là, demandé un ballet composé de danses andalouses et deux sainetes.

Nous avons déjà parlé des danses espagnoles à propos de madame Guy Stephen ; nous n'avons donc rien à en dire de plus, si ce n'est que Calenderia Melindès est sa digne rivale.

Les sainetes ont une valeur extrême comme représentations de mœurs nationales : toutes les faces du caractère andaloux sont reproduites dans ces charmantes bluettes, jouées admirablement par des acteurs qui redeviennent fort médiocres lorsqu'il s'agit de représenter des pièces de Scribe ou de Bayard, c'est-à-dire peignant des mœurs qui n'ont aucun rapport avec leurs mœurs à eux.

La salle était comble.

Le spectacle finit à onze heures.

En sortant, nous trouvâmes Grenade enve-

loppée d'une de ces nuits transparentes et étoilées que le ciel semble avoir faites pour elle seule : quelque chose de diaphane comme de l'opale volatilisée flotte dans l'air, et caresse doucement tout ce qui existe, tout ce qui respire, de son souffle vaporeux et velouté ; à ce souffle il semble que toute poitrine s'élargit et se dilate, et que si ce grand mystère de la vie éternelle, tant cherché par les alchimistes du xve siècle, existe quelque part, c'est à Grenade qu'il doit être découvert.

La sortie du théâtre donne sur une place charmante ; au coin de cette place veillent éternellement cinq ou six cierges de différentes grandeurs allumés devant une madone. Cette madone est ravissante de virginité et de pudeur.

Maintenant vous dirai-je, madame, quelles sont les mains qui allument ces cierges et quelle espèce de service les fidèles attendent de cette madone qu'ils viennent implorer.

Toutes les femmes malheureusement ne méritent pas et même n'ont pas la prétention de

mériter cette réputation de vertu que l'on a faite aux bohémiennes ; beaucoup, au contraire, seraient très-fâchées qu'on la leur fît, car la chose nuirait non-seulement à leurs plaisirs, mais à leurs intérêts. Eh bien, madame, ces cierges sont allumés par ces dernières et ont pour but de rendre la madone favorable à leurs intérêts, à laquelle, nous le disions tout à l'heure, une réputation de vertu par trop féroce serait on ne peut plus préjudiciable.

Je me suis laissé dire qu'en entrant dans la maison même de la madone, on pouvait se procurer l'adresse de ces belles fidèles ou plutôt de ces belles infidèles.

Je dois consigner ici, à la louange de mes compagnons et à la mienne, que nous ne vérifiâmes point le fait. Nous ne pouvons donc donner sur la validité de l'anecdote que des renseignements tout à fait vagues et incertains.

Nous suivions de notre pas le plus lent le chemin qui devait nous ramener à l'hôtel, lorsque nous entendîmes sortir d'une maison ces sons joyeux de guitare et de castagnettes qui

dénoncent un bal espagnol. Ce bruit nous rappela la soirée dansante de Villa-Mejor; mais cette fois, entourés d'amis et au milieu d'une ville, nous n'avions point à craindre le même dénoûment. Aussi nous arrêtâmes-nous instantanément, l'oreille tendue vers ce bruit provocateur; Giraud seul paraissait plus préoccupé d'étudier la maison que de reconnaître si l'air, dont quelques fragments arrivaient jusqu'à nous, appartenait au jalco de Xérès, au fandango ou à la cachucha.

Le résultat de l'auscultation fut de nous demander les uns aux autres s'il n'y aurait pas moyen de prendre notre part de ce bal. Desbarolles fut à l'instant même chargé d'aller présenter cette demande au maître ou à la maîtresse de la maison.

Mais, à notre grand étonnement, ce fut Giraud, qui ne disait pas un mot d'espagnol, qui réclama l'honneur dangereux d'être chargé de cette commission.

Giraud frappa à la porte, qui lui fut ouverte et qui se referma derrière lui. Quant à nous,

nous demeurâmes à la porte, non-seulement pour attendre la réponse de Giraud, mais encore pour le réclamer s'il tardait trop à reparaître.

Au bout de dix minutes, Giraud reparut et nous fit triomphalement signe de le suivre.

Le bal avait lieu au premier étage. La maison, d'une chétive apparence, était desservie par une allée, et au fond de cette allée on apercevait les marches ascendantes d'un escalier; sur les marches supérieures se tenaient deux ou trois jeunes femmes et autant de jeunes gens, la lampe à la main.

Tant de prévenances nous étonnaient fort de la part des commensaux de la maison. L'Espagnol est froid, grave, peu démonstratif, et, il faut le dire, plus démonstratif encore qu'il n'est hospitalier.

Ces réflexions ne nous empêchèrent point de remarquer, au premier rang de ceux ou plutôt de celles qui nous éclairaient, une belle Andalouse au teint bruni, comme dit notre ami Alfred de Musset, laquelle Andalouse, pour n'être pas

marquise, n'en était pas moins fort charmante.

Un sourire des plus gracieux et des plus invitants découvrait sous ses lèvres un fil de perles.

— Venez, dit Giraud, nous sommes dans une maison amie.

La chose était évidente, et nous ne fîmes en conséquence aucune difficulté.

En entrant dans la chambre de bal, la première chose qui nous frappa fut un admirable pastel représentant une jeune fille mourante. Sa tête, pâle et agonisante, reposait sur l'oreiller tout parsemé de roses blanches qui semblaient destinées à mourir en même temps qu'elle.

Puis la seconde remarque que nous fîmes fut la ressemblance singulière qui existait entre cette jeune fille mourante et celle qui nous avait accueillis d'un sourire tout gracieux.

Il était évident que là était le mystère de notre introduction amicale dans la maison.

En deux mots il nous fut expliqué.

Six semaines auparavant, Giraud était à Grenade, et devant cette même maison dessinait un pauvre, qui, sans se douter qu'il fût bon à des-

siner, ne semblait préoccupé, comme le petit mendiant de Murillo, que d'une chose, celle de faire filer de toute la longueur de ses cheveux quelques insectes qu'il mettait à mort avec l'insouciance de l'habitude. Tout à coup une femme éplorée sortit; sa fille se mourait; elle venait prier Giraud de faire un croquis de sa fille mourante, afin que, son enfant morte, il lui restât au moins quelque chose de son enfant.

Giraud se rendit à l'instant même à ce désir maternel, et fit d'après nature ce beau pastel qui avait tout d'abord attiré notre attention; puis il sortit de la maison, laissant toute la famille en larmes et courbée sur le lit mortuaire.

Mais la jeunesse a horreur du néant. La jeunesse lutta contre la mort; la jeunesse se reprit à la vie; la belle mourante au bout de quinze jours retrouva ses forces, au bout d'un mois ses couleurs, et au bout de six semaines elle était la reine modeste de cette petite fête donnée à sa convalescence.

De tout ce funèbre événement il ne restait donc que le pastel qui l'avait consacré.

Voilà pourquoi nous étions reçus par toute la famille avec des sourires amis. C'est que nous étions les compagnons de celui qui avait donné à une pauvre mère une consolation que dans sa miséricorde Dieu avait faite heureusement inutile et superflue.

A minuit le bal était fini, et à minuit dix minutes la porte de la *casa de pupilos* se refermait à grand bruit sur nous, donnant un véhément démenti au nom de la rue que nous habitions.

Je crois vous avoir dit, madame, que nous habitons calle del Silencio; ce qui veut dire tout simplement *rue du Silence.*

Le lendemain nous nous réveillâmes avec le jour, c'est-à-dire vers sept heures du matin. Toute la nuit nous avions rêvé Généralife, Alhambra, tour Vermeille, Tocador de la reine et Cuevas.

C'est qu'il faut le dire, rien ne nous avait encore tant émerveillés que Grenade.

Aussi en un instant fûmes-nous prêts, et nous lançâmes-nous comme une troupe d'écoliers vers ce charmant berceau de verdure qui s'étend

entre la tour Vermeille et l'Alhambra. Nous fîmes une halte d'un instant à la fonda de los Siete Suelos, juste le temps de commander notre déjeuner ; et nous nous séparâmes, les uns pour faire une nouvelle visite au Généralife, les autres pour revoir une seconde fois l'Alhambra.

Soyez tranquille, madame, je ne vous fatiguerai point d'une seconde description. On revoit plus facilement qu'on ne relit.

Vous n'avez peut-être pas oublié, madame, qu'à onze heures nous avions rendez-vous chez notre ami Couturier pour y faire des dessins d'après nos danseurs d'hier. A onze heures précises, nous frappions à la porte de sa maison située plaza de los Cuchilleros, autrement dit place des Couteliers.

Quelques mots topographiques sur cette maison ne sont peut-être point inutiles.

Cette maison, située, comme nous l'avons dit, place des Couteliers, s'élevait juste en face de cette même maison Contrairas, où la veille nous avions été faire une visite à cette réduction de l'Alhambra dont j'ai eu l'honneur de vous en-

tretenir dans ma dernière lettre. Elle était à peu près de la même hauteur, et se terminait comme elle en terrasse.

De cette terrasse on dominait toute la place.

Sur cette terrasse, Couturier avait fait tendre des draps, lesquels mettaient une portion de la terrasse à l'ombre en laissant l'autre dans le soleil.

Les bohémiens, habitués à une chaleur presque tropicale, devaient se tenir au soleil ; Couturier et son daguerréotype devaient opérer à l'ombre.

A l'ombre aussi nous devions être assis, Giraud, Desbarolles et Boulanger, pour dessiner; Maquet et moi, pour mettre nos notes au courant ; Alexandre, pour faire quelques vers en réponse à des vers qu'on nous avait adressés.

Les bohémiens, groupés sur la partie de la terrasse exposée au soleil, le père fumant et jouant de la guitare, les filles assises à ses pieds et nattant leurs cheveux, le fils debout et caressant un chien, tournaient le dos à la maison Contrairas.

Nous, au contraire, étant assis ou couchés sur

la partie ombreuse, faisions face à cette maison.

Les dessins commencèrent.

En cinq ou six minutes tout au plus, Couturier fit trois essais merveilleux ; les moindres détails des étoffes , les raies des pantalons , les franges des châles , tout était venu, plein de couleur et de modelé.

De leur côté, Giraud et Boulanger croquaient à l'envi, moitié au pastel , moitié aux trois crayons.

Maquet et moi prenions nos notes ; Alexandre faisait ses vers : à la droite des bohémiens , un pan du drap avait été relevé pour laisser passer la brise qui venait de ce côté.

Tout à coup la bohémienne qui était à la droite du vieillard, et appuyée au drap flottant, poussa un léger cri ; elle venait de ressentir un choc à l'épaule. En même temps une pierre, décrivant une parabole, vint frapper à un demi-pied de la tête de Desbarolles.

La douleur éprouvée par la bohémienne venait évidemment d'une autre pierre, devant l'impulsion de laquelle avait cédé le drap.

Ces pierres n'étaient point des aérolithes ; au lieu de tomber verticalement du ciel, l'une avait décrit une parabole, l'autre avait suivi la diagonale.

Il était évident que ces pierres avaient été lancées à notre intention de quelque croisée ou de quelque terrasse voisine.

Les recherches que nous fîmes à l'instant même pour nous assurer de quel côté venait l'attaque ne servirent qu'à indiquer à nos assaillants qu'il était urgent de se cacher. Toutes les fenêtres étaient fermées, toutes les terrasses étaient désertes.

Cependant la direction dans laquelle elles étaient venues indiquait la maison Contrairas comme étant le lieu de refuge de nos modernes frondeurs. Le plus jeune des bohémiens changea de position et appliqua son œil à un trou de la toile.

Garantis par cette sentinelle, nous reprîmes nos travaux.

Au bout de dix minutes, le bohémien nous fit un signe de la main. Presque en même temps

je vis Alexandre bondir de son siége et s'élancer vers l'escalier.

En même temps Maquet jeta son calepin et son crayon, et le suivit.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Boulanger; mais il me semble qu'Alexandre avait du sang à la figure.

Le petit bohémien, avec son sifflement habituel, se baissa, ramassa un morceau de brique de la grosseur d'un œuf, et me le montra.

Ce morceau de brique avait été détaché d'une brique entière, afin d'être plus maniable.

Le bohémien l'avait vu lancer de la terrasse de la maison Contrairas, et il avait passé par l'ouverture que formait en se relevant le pan du drap.

Trois hommes avaient apparu sur la terrasse, avaient lancé chacun leur pierre, et voyant au mouvement qui s'était opéré parmi nous qu'une de ces pierres avait porté, ils s'étaient enfuis.

Je devinai tout.

Alexandre avait reçu la pierre au visage, et emporté par le premier sentiment de la douleur, il s'était élancé pour tirer vengeance de cet adversaire inconnu.

Maquet l'avait suivi, avec la double volonté ou de le calmer ou de le soutenir.

Je me penchai hors de la terrasse. Alexandre, déjà dans la rue, frappait à la porte de la maison Contrairas.

— Es-tu bien sûr, demandai-je au bohémien, que trois hommes ont jeté ces pierres, dont une a atteint mon fils? demandai-je.

Le bohémien me montra ses deux yeux.

Il n'y avait pas de doute à conserver après cette simple et énergique réponse.

Je m'élançai à mon tour dans l'escalier.

La porte de la maison Contrairas était restée ouverte.

A peine eus-je atteint le premier étage, que je fus guidé par un bruit effroyable, lequel venait des combles.

J'enjambai les marches quatre à quatre, bousculai deux ou trois personnes qui sortaient de

leur chambre, s'enquérant d'où venait cette rumeur, et j'atteignis une espèce de grenier où je trouvai Alexandre et Maquet aux prises avec trois hommes.

Deux de ces hommes s'étaient armés de leurs chaises, l'autre tenait à la main une lime fine et aiguë comme un poignard.

Hélas! madame, vous le savez, comme tous ceux qui me connaissent, je suis doué d'une certaine force musculaire. Ce don, fort précieux chez les nations primitives qui ont des monstres à terrasser, est quelquefois une dangereuse faculté chez les nations civilisées qui doivent procéder sous le couvert de dame Justice.

J'oubliai que je faisais la trente-deux millionième partie d'un peuple civilisé; je saisis deux de ces hommes, l'homme à la lime et l'homme à la chaise, au cou, et je serrai.

Il paraît que je serrai avec une certaine force, car l'un lâcha la lime et l'autre sa chaise.

Peut-être à mon tour eussé-je dû faire comme eux et lâcher ce que je tenais; mais, je l'avoue, l'idée ne m'en vint pas.

Alexandre tenait son genou sur la poitrine du troisième.

Maquet s'était élancé à l'orifice de l'escalier, pour faire face aux autres commensaux de la maison Contrairas, qui paraissaient disposés à venir prêter main-forte à leurs compatriotes.

Malheureusement pour ces généreux auxiliaires, le reste de la colonie française, moins Couturier, avait envahi la maison et tenait le bas de l'escalier, dont Maquet défendait le haut.

A la porte de la rue, une vieille femme criait de tous ses poumons au meurtre et à l'assassin, ameutant toute la population, qui commençait à refluer de la place dans la cour.

Desbarolles se glissa au milieu de tout ce conflit, et parvint jusqu'à nous.

Nos amis proposaient une retraite honorable, qui dans cinq minutes devenait difficile et dans dix impossible.

Nous transigeâmes avec nos trois lanceurs de pierres; Alexandre souleva son genou, je desserrai les doigts, et il fut convenu que par aucun

signe, par aucun geste, par aucun cri, ils ne s'opposeraient à notre retraite.

Nous ramassâmes comme pièces de conviction la brique écornée, la lime dont les dents rougies gardaient encore des fragments de la pierre qu'elle avait aidé à briser, et nous descendîmes.

Les commensaux de la maison se rangèrent devant nous, quelques-uns même nous saluèrent.

En arrivant en bas, nous trouvâmes la garde et le corrégidor.

Toute la population nous accusait d'une seule voix; nous avions violé une maison tranquille pour aller assommer trois enfants qui dormaient dans un grenier.

Il y avait d'autant plus à craindre que ce fût cru, que la chose n'était point croyable.

Nous exposâmes les faits à notre tour; la brique, le morceau de brique qui s'y adaptait parfaitement, la lime dénonciatrice, et plus que tout cela, la joue ensanglantée d'Alexandre, parlaient hautement en notre faveur.

Nous trouvâmes le corrégidor de Grenade

aussi juste que l'avait été l'alcade d'Aranjuez. Honneur aux juges espagnols!

Il déclara que nous avions eu tort d'envahir la maison Contrairas, mais que le premier tort avait été à ceux dont l'attaque sans cause avait provoqué cet envahissement.

D'ailleurs il annonça qu'une enquête serait faite, et nous invita à nous retirer en attendant cette enquête.

Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation à deux fois.

La garde nous ouvrit la porte et nous sortîmes.

Il n'y avait que la rue à traverser pour regagner la maison de Couturier, mais dans cette rue il y avait bien trois cents personnes.

Tous les yeux menaçaient, toutes les bouches grinçaient des dents.

Nous mîmes nos mains dans nos poches et nous passâmes. J'ouvrais la marche, Desbarolles la fermait.

Nous arrivâmes jusqu'à la porte de Couturier, sans qu'aucune des menaces muettes ou bruyan-

tes dont nous étions entourés eût son effet.

La porte s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Les bohémiens étaient restés sur la terrasse et n'en avaient point bougé. Ils comprenaient, les pauvres diables, que l'on n'aurait pas pour eux le même respect que, grâce à notre qualité d'étrangers, on avait eu pour nous, et qu'ils pourraient bien devenir les boucs émissaires de tout cet événement.

Nous nous remîmes à notre travail comme si rien ne s'était passé.

Seulement la rumeur de la rue montait jusqu'à nous.

Au bout d'un quart d'heure, on nous annonça la visite de M. Monasterio.

M. Monasterio est le chef de la police de Grenade.

Nous vîmes entrer le nouveau venu avec inquiétude, mais nous fûmes vite rassurés. Nous trouvâmes dans M. Monasterio un homme d'une impartialité parfaite, qui nous écouta, nous comprit et nous promit enfin justice entière.

D'ailleurs les traces des pierres étaient encore sur les draps, et la direction qu'elles avaient suivie pour venir nous frapper était parlante.

Seulement il nous invita à laisser la foule se dissiper, de peur de quelque conflit nouveau entre nous et elle.

Vers trois heures, la place était à peu près libre. Nous sortîmes et regagnâmes la calle del Silencio.

Nous trouvâmes nos chambres encombrées d'escribanos, qui grossoyaient à qui mieux mieux, et qui, sur notre observation de se retirer, s'envolèrent comme une bande de corbeaux, à l'exception d'un seul, lequel prétendit avoir le droit de rester.

Adieu, madame, en voilà, grâce à Dieu, bien assez pour aujourd'hui; demain, si MM. les chefs de police, les corrégidors et les escribanos nous en laissent le temps, j'aurai l'honneur de vous dire la suite de cette tragique aventure.

III

Grenade.

Vous vous souvenez peut-être, madame, qu'excepté une retraite que j'oserai comparer à celle des dix mille, toute cette histoire de la terrasse de Grenade est restée sans dénoûment. Je vous ai dit toutes les alarmes de notre pauvre Couturier, les visites empressées des señores escribanos, et les différentes évaluations faites par eux des dommages causés par cette petite pierre rouge à l'œil gauche d'Alexandre.

Le moins agréable de ces escribanos, mais à coup sûr le plus retors, s'était malgré nos in-

stances, et je dirai presque malgré nos menaces, installé chez nous ; et cloué sur une chaise, incrusté devant une table, il grossoyait, grossoyait, grossoyait, ne s'interrompant que pour nous répéter en relevant ses lunettes vertes au-dessus de ses yeux et en les fixant entre ses sourcils absents et ses cheveux jaunes :

— Messieurs, la famille Contrairas s'est rendue coupable d'un délit prévu par toutes les lois espagnoles à la fois ; peut-être si vous intercédez beaucoup près du chef politique, les délinquants ne seront-ils point envoyés aux présides, mais ils ne peuvent manquer de payer une amende énorme, une indemnité colossale.

Puis il ajoutait avec sa funèbre urbanité et son sourire mortuaire :

— Beau procès, messieurs, beau procès! la famille Contrairas sera tout à fait ruinée dans quinze jours.

Et il se remettait à grossoyer avec le mouvement régulier et criard d'une mécanique.

Cette assurance, qu'il nous donnait avec l'impassibilité de la conviction, nous faisait frisson-

ner de la pointe des pieds à la racine des cheveux; nous nous regardions les uns les autres avec une secrète envie d'étrangler le seigneur escribano, et de faire à son corps, le plus combustible de tous les corps que nous eussions jamais vu, un bûcher avec ses paperasses : c'était en effet le plus court moyen d'en finir avec toute cette affaire.

C'est que, vous comprendrez facilement cela, madame, nous ne pouvions nous habituer à cette idée d'être venus en Espagne, par les pittoresques montagnes du Guipuscoa, les sables gris des deux Castilles, les plaines safranées de la Manche, sous les cyprès, les grenadiers et les vignes du Généralife, en face de l'Alhambra et des vallées merveilleuses où sur son lit de cailloux sonores roule le Xénil, aux rives bordées de lauriers-roses, pour faire un procès même très-beau à trois jeunes garçons très-laids. Aussi en étions-nous arrivés, tant chaque visiteur (et les visiteurs s'étaient succédé toute la journée), tant chaque visiteur nous parlait, dis-je, avec acharnement de cette grosse pierre et des scélé-

rats qui l'avaient lancée, à ne plus voir dans la pierre qu'un grain de sable, et dans les drôles qui l'avaient lancée que des chérubins un peu folâtres.

Songez, madame, que Grenade est le plus beau pays du monde; songez qu'on y respire le jour tout ce que le soleil enlève de parfums à l'oranger, à la violette, aux roses et aux jasmins toujours verts et fleuris, et la nuit tout ce qu'un ciel d'azur, constellé de millions d'étoiles, peut secouer de fraîcheur sur la terre; qu'on s'y perd à chaque pas sous des allées de buis, de lentisques et de sycomores, à travers les échancrures desquels il semble voir la face souriante de Dieu, qui a béni ce pays enchanté; qu'on a, si l'on regarde Grenade des terrasses du Généralife, à sa gauche, les tours cuivrées du palais que pleura Boabdil; à sa droite, l'Albaizin et ses nids de bohèmes cachés dans les aloès et les cactus; devant soi, une vallée verdoyante et parfumée, qui va vers un horizon bleuâtre échancrer une chaîne de montagnes qui semblent la ceinture que le Seigneur jaloux mit comme un rempart autour

de la ville, à laquelle ses habitants ont donné la forme et le nom du plus doux fruit ; enfin, derrière soi, la Sierra Nevada, immense forteresse granitique, toute crénelée d'argent mat et d'argent poli : toutes merveilles que nous avions désirées avant de les voir, et adorées après les avoir vues. Songez que lorsque le soir nous voilait cette Grenade poétique, il nous restait la promenade insoucieuse dans la ville endormie, le théâtre embrasé par les bailes nationaux, le plaisir de se perdre en sortant du théâtre dans ces rues mystérieuses, où devant de douces et indulgentes madones brûlent des cierges parfumés ; en un mot, le droit de nous reposer si délicieusement la nuit de n'avoir rien fait dans la journée. Et voilà, comprenez-vous bien cela, madame? voilà qu'un méchant escribano nous effaçait tout ce bonheur avec un seul trait de sa plume de corbeau ! Voilà que nous avions un procès, un beau procès, un magnifique procès! Vous figurez-vous vos pauvres voyageurs, si à l'aise dans leurs vestes de voyage, endossant leurs habits noirs pour aller visiter leurs juges;

votre serviteur, flanqué de l'interprète Desbarolles forcé d'abandonner un instant sa carabine, vous figurez-vous, dis-je, votre serviteur veillant au maintien de son droit de père et à sa dignité d'ambassadeur? Voyez-vous M. Dumas hijo, en sa qualité de témoignage vivant, forcé d'entretenir sous sa paupière gauche la fraîcheur de cet arc-en-ciel qui vient d'ordinaire iriser une pommette contusionnée? Voyez-vous Maquet pâlir sur des grosses et sur des mémoires, Giraud lever le plan des deux terrasses, et Boulanger toiser, la chaînette du géomètre à la main, la parabole décrite par ce morceau de brique grenadine, depuis la phalange d'une main espagnole jusqu'à l'orbite d'un œil français?

En vérité, tout cela nous constituait, vous en conviendrez, madame, une position intolérable; aussi invoquâmes-nous d'une commune voix cette bonne Providence, la même que vous connaissez déjà, madame, pour l'avoir vue à nos côtés en divers endroits écartés, et dans différentes positions plus ou moins difficiles.

Elle répondit comme toujours, la consolante

déesse ; seulement cette fois elle était vêtue d'une veste de peau de mouton, roulait entre ses doigts un chapeau relevé, entouré avec deux pompons sur le flanc, tenait un fouet d'arriero, et répondait au nom de Lorenzo Lopez. Elle me démêla, comme Jeanne d'Arc fit de Charles VII, au milieu de tous mes amis, qui faisaient cercle autour de l'escribano avec la stupeur de l'épouvante ; et s'approchant de moi avec respect :

— Señor, me dit-elle, j'ai réuni les mules qu'on est venu me commander de votre part, elles sont à l'écurie, nous partirons demain d'aussi bon matin que vous voudrez.

L'escribano leva sa tête bombée ; le suppôt d'Arimane flairait Oromase.

— Votre Seigneurie partirait-elle? demanda-t-il avec inquiétude.

— Et pourquoi donc ne partirais-je pas? demandai-je.

— Parce qu'il est impossible que vous quittiez Grenade en ce moment, don Alejandro.

— Allons donc! vous plaisantez ; est-ce que je suis prisonnier, par hasard?

5.

— Non ; mais vous avez un procès, et l'on ne s'en va pas quand on a un procès, surtout un beau procès comme celui-là.

Tout ceci nous était dit en espagnol, idiome que nous comprenions à grand'peine ; mais il y a dans toutes les langues des discours, des phrases, des mots que tout le monde comprend sans avoir appris ces langues. Appelez cela, si vous le voulez, madame, le langage de la situation. L'interprète Desbarolles n'eut donc pas besoin de nous expliquer ce que le seigneur escribano venait de dire, son accentuation l'avait trahi.

Je fis un signe à Maquet et à Boulanger, ils entraînèrent la Providence hors de la chambre.

Arimane resta seul.

Alexandre vint s'asseoir près de lui en le couvant de son œil droit et prêt à le contenir si besoin était.

Giraud, aiguisant son crayon comme on ferait d'un stylet, alla se placer devant la porte, et, pour ne pas perdre son temps ni son intarissable bonne humeur, il commença de faire son portrait.

Enfin Desbarolles se mit à rouler désespérément son pouce droit autour de son pouce gauche, mouvement qui décelait chez lui ou une grande quiétude ou une grande agitation.

Cette fois il n'y avait pas à s'y tromper, les pouces de Desbarolles étaient à l'inquiétude.

Je me penchai à son oreille.

— Vous qui parlez l'espagnol comme Cervantes, lui dis-je, allez aider Maquet et Boulanger à débattre les prix avec le muletier.

— J'y vais, répondit-il.

Il prit sa carabine et sortit.

Malgré les nattes qui couvraient le plancher et sur lesquelles j'avais compté pour assourdir le pas toujours quelque peu retentissant de Desbarolles, le seigneur escribano l'entendit, se retourna, le vit sortir, et se gratta l'oreille avec sa plume.

Dix minutes se passèrent sans qu'Alexandre, Giraud ni moi, tentassions le moins du monde de réveiller la conversation.

Au bout de ce temps, Maquet et Boulanger rentrèrent, affectant la plus innocente insouciance.

Le seigneur escribano se retourna pour les voir rentrer, comme il s'était retourné pour voir sortir Desbarolles ; en reconnaissant qu'ils étaient seuls, un rayon de joie blafarde illumina son visage.

— Est-ce fini ? demandai-je le plus bas possible à Maquet.

— Oui, ou à peu près ; du moins Desbarolles et le muletier se tiennent à dix francs.

— Lui avez-vous dit de ne pas souffler le mot de notre départ devant le seigneur escribano ?

— Non, mais je cours le lui dire.

Mais au moment où Maquet s'élançait vers la porte, la porte s'ouvrit avec fracas, et maître Desbarolles apparut les bras en croix, la bouche en cœur, une paillette à l'œil.

— C'est fait ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

L'escribano se retourna comme s'il eût été mis en contact avec la pile de Volta, il releva ses lunettes comme c'était son habitude quand il regardait autre chose que son papier.

Les plus braves pâlirent.

Il était évident que notre interprète juré venait de commettre l'imprudence prévue. En vain nos signes de détresse le lui apprirent, en vain ses bras retombèrent, en vain sa bouche passa de l'arc concave à l'arc convexe, en vain son œil s'éteignit. Hélas! madame, il était trop tard.

L'escribano avait tout entendu, tout compris; il plia proprement sa pancarte, essuya sa plume, et, nous saluant avec une grâce menaçante, il prit congé de nous.

Il n'avait pas refermé la porte, qu'une salve d'imprécations écrasait le malheureux Desbarolles.

— Vous n'avez donc pas vu mes yeux? criait Maquet.

— Vous n'avez donc pas deviné ce que voulait dire mon doigt sur mes lèvres? disait Boulanger.

— Je t'ai pourtant allongé un triomphant coup de pied, grommelait Giraud.

—Ah çà! que voulez-vous dire tous? demanda Desbarolles effarouché; eh! qu'y a-t-il donc?

— Pardieu ! il y a que vous avez crié : C'est fait ! dit Alexandre.

— Je l'ai crié dans ma langue maternelle, que cet Espagnol ne comprend pas, répondit majestueusement Desbarolles, espérant nous anéantir sous ce dilemme.

— Oui, repris-je ; mais vous aviez les bras en guirlande ; l'Espagnol a compris, et il *s'est foui*, comme on dit en Espagne ; cela nous portera malheur.

— Oh ! sacré tonnerre ! dit Desbarolles en frappant le parquet de sa carabine, tandis que sa figure passait graduellement de l'expression de l'étonnement à celle du désespoir.

— Voyons, ne vous désolez pas, lui dis-je ; cela ne remédiera à rien ; parlez-nous bien plutôt de ce muletier ; qu'avez-vous arrêté avec lui ?

— J'ai retenu toutes les mules de notre homme, dit-il ; huit mules.

— Je ne veux pas d'une mule, s'écria Alexandre ; cela va trop doucement.

— Le cas était prévu ; vous aurez un cheval, dit Desbarolles.

— Et moi je ne veux pas non plus d'une mule, s'écria à son tour Boulanger ; cela va trop vite.

— J'avais pensé à une voiture pour vous, dit Desbarolles ; mais outre que sur certains points la route de Grenade à Cordoue est praticable à peine pour les mules, il n'y a pas une seule voiture à louer à Grenade.

— Alors j'irai à pied, dit Boulanger ; je ne suis pas cavalier, moi.

— Ah ! cher ami, lui dis-je, ne t'inquiète point ; tu as vu les étriers moresques des montures espagnoles ; ce sont des espèces de boîtes dans lesquelles les cavaliers s'embarquent jusqu'à mi-jambe ; tu ne seras pas à cheval, tu seras en bateau.

— Alors me voilà rassuré, dit Boulanger ; en bateau j'irais au bout du monde.

En ce moment la porte tourna sur ses gonds, et Pepino, le patron de tous les pupilos français passés et futurs, entra annonçant :

— M. le corrégidor.

— Bon, murmura chacun de nous, nous te-

nons notre procès, ou plutôt notre procès nous tient.

M. le corrégidor, en redingote noire, apparut alors sur le seuil, tenant un rouleau de papier à la main ; il nous parut sinistre ; il fit trois pas et s'arrêta pour saluer.

Comme il était probable qu'un magistrat qui se présentait avec tant de solennité allait employer un langage relevé, fleuri, technique, tout percé de faux-fuyants, comme les cuevas des bohémiens, je fixai auprès de moi l'interprète Desbarolles, en le suppliant d'oublier l'anglais et l'allemand pour ne se souvenir que de l'espagnol et du français.

J'avais bien raison de me précautionner ainsi : le magistrat commença par un exorde ; il posa une narration, poussa une confirmation, et conclut par une péroraison. Nous avions eu la triste chance de tomber sur un orateur.

Desbarolles suait à grosses gouttes, et il me semblait voir la mémoire liquéfiée de notre interprète s'enfuir par tous les pores.

Voici la substance de son discours, madame.

— Je n'ai pas hésité, señor et señores, à me présenter devant un illustre écrivain, planète brillante escortée de lumineux satellites. Il vous a été fait au moyen d'une pierre une injure, un tort, une agression même, et cela pendant que vous étiez sur une terrasse qui domine la place des Cuchilleros. Je me suis fait représenter la pierre qui est rouge, et j'aperçois d'ici à la lueur des bougies l'œil de monsieur votre fils qui est vert.

— Bleu, interrompit Alexandre.

— Le soir, le bleu paraît vert, dit Giraud; n'interromps pas monsieur pour si peu de chose.

— Qui est vert, reprit l'orateur. Messieurs, il ne dépendra pas de la justice espagnole que vous soyez vengés d'une manière terrible. Veuillez en conséquence signer cette plainte, que j'ai rédigée pour vous en épargner la peine.

— Mais, monsieur, répondis-je par la voix de l'interprète, je ne me suis pas plaint, et mon fils se déclare suffisamment vengé.

Le corrégidor daigna sourire.

— Vous n'êtes pas juge dans votre cause, señor, me dit-il.

— Eh bien! señor corrégidor, puisque la justice veut bien me faire cette politesse de se substituer à mon lieu et place, je la supplie, avec tout le respect que je dois à une si grande dame, d'oublier mon offense.

— Cela est impossible; nous ne souffrirons jamais qu'un illustre Français comme est le señor don Alejandro ait été impunément insulté, attaqué, frappé dans la personne de son fils. Nous sommes hospitaliers à Grenade, señores.

— Soit; mais je vous déclare que je ne signerai jamais une plainte qui peut ruiner une famille, señor corrégidor.

— Ma foi, señor don Alejandro, la famille Contrairas a moins de scrupules, car elle a signé contre vous une plainte en violation de domicile : elle se porte demanderesse, elle réclame des dommages et intérêts; de sorte que si vous ne la ruinez pas, elle vous ruinera, elle. Ce qui

lui sera d'autant plus facile, ajouta le magistrat avec un coup d'œil perçant, que vous manifestez l'intention de partir.

— De partir! qui vous a dit cela, monsieur?

— Un estimable escribano qui sort à l'instant de chez vous, et à l'empressement duquel vous devez ma visite.

Cinq regards, acérés comme des poignards, transpercèrent le malheureux Desbarolles, qui reconnut alors toute l'étendue de sa faute.

Je vis que c'était le moment de briser les vitres et de passer du Fabius au Scipion.

— Eh bien! oui, m'écriai-je, nous partirons. Nous laisserons la famille Contrairas nous ruiner si bon lui semble; mais nous ne signerons rien, nous ne témoignerons de rien, et surtout nous ne gâterons pas le souvenir d'une aussi adorable ville que Grenade par les ennuis d'un abominable procès; le soleil lui-même a des taches, c'est vrai; mais Grenade est mieux que le soleil lui-même: c'est la maîtresse du soleil.

— Est-il possible, señor, que vous enleviez ainsi à la justice sa liberté d'action? dit le magistrat.

— J'aime mieux l'injustice, répondis-je.

— Alors vous êtes décidé? riposta le corrégidor de ce ton qui veut dire gare.

— Irrévocablement décidé.

— Bueno.

Et le magistrat nous salua révérencieusement.

A peine la porte fut-elle refermée sur ses talons que je m'écriai :

— Messieurs, les grandes circonstances amènent les grands pardons. Oublions l'attentat de Desbarolles. Ne nous laissons ruiner que de loin, s'il est possible; et pendant qu'il en est temps encore, fuyons les alcades, les corrégidors, et surtout les escribanos.

— Fuyons, répéta toute l'assemblée.

— Oui, fuyons; mais comment fuirons-nous? dit Boulanger.

— Nous avons un cheval, nous avons huit mules, nous avons des étriers moresques.

— Pardon, interrompit Desbarolles fort troublé, pourquoi donc parlez-vous toujours d'étriers moresques? Je n'ai jamais dit que nos mules eussent des étriers moresques. Que diable! ne me faites pas dire non plus ce que je ne dis pas.

Boulanger frémit.

— Après tout, repris-je, voyons, Boulanger, quand ils ne seraient pas tout à fait moresques, pourvu que le pied y entre. Que diable! le Cid se tenait bien à cheval après sa mort, tu te tiendras bien à mule pendant ta vie.

— Allons, dit Boulanger avec sa bonté ordinaire, j'essayerai, et pourvu qu'il y ait des étriers quelconques...

— Mais, reprit Desbarolles, voilà justement le hic! c'est qu'il n'y a pas d'étriers du tout, ni moresques ni autres.

— Où met-on ses pieds, alors? demanda Boulanger.

— On les laisse pendre. En hiver cela les réchauffe ; en été cela les dégourdit.

— Les pieds pendent! s'écria Boulanger; mais

l'équilibre, messieurs, où prend-on l'équilibre?

— Dans le centre de gravité, répondit majestueusement Desbarolles.

En effet, je me rappelai que sur les routes parcourues nous avions vu passer bon nombre de voyageurs, les jambes flottantes aux flancs de leurs mules.

— Je crois en effet que Desbarolles a raison, repris-je, il n'y a pas d'étriers; mais console-toi, mon cher Louis, à la selle de ces mules s'élèvent, l'un devant, l'autre derrière, deux montants rembourrés avec soin, et qui pour la plupart sont garnis de clous dorés; ce qui fait un admirable effet, tu te le rappelles; l'un soutient le ventre du cavalier jusqu'à la poitrine, l'autre lui comprime les reins jusqu'aux omoplates. Ainsi emboîté dans sa selle, le voyageur peut dormir comme dans un fauteuil. Or, comme nous voyagerons de jour, tu ne dormiras pas, et tu pourras même dans cette espèce de carapace qui te laissera la liberté des bras, tu pourras faire tes croquis en marchant. As-tu de la répugnance pour voyager en fauteuil?

— Ma foi non! dit Boulanger transporté d'aise.

— Tu consentais bien à voyager en bateau; tu seras mieux, et tu ne risqueras pas le mal de mer.

— C'est-à-dire que je m'en fais une fête.

— Va donc pour le fauteuil.

— Va pour le fauteuil.

— Un moment, un moment, interrompit Desbarolles. Mais on voit bien que vous ne voyagez pas comme nous depuis quatre mois en Espagne; sans cela vous sauriez...

Desbarolles s'arrêta hésitant.

— Eh bien! que saurions-nous, voyons?

— Vous sauriez que cette selle, dont vous venez de donner à Boulanger une description si poétique, est comme ces monnaies fictives avec lesquelles on compte, mais qui n'existent pas. Avez-vous jamais vu une pistole, vous?

— Comment! s'écria Boulanger, la selle moresque n'existe pas?

— Elle existe, elle existe, chez les Mores, et nous la trouverons bien certainement en Al-

gérie ; mais vous ne la trouverez pas en Espagne, et surtout chez les arrieros.

— Mais alors qu'y trouverons-nous chez vos arrieros ? la selle à l'anglaise?

— Hum! fit Boulanger, la selle à l'anglaise !

— Tu es comme Bertrand, dit Giraud, tu ne t'y fies pas.

— Mais, reprit Desbarolles, décidé à nous faire mesurer l'abîme d'un seul coup, mais c'est que la selle anglaise n'existe pas plus que la selle arabe, pas plus que les étriers moresques.

— Tu verras, mon pauvre ami, dis-je à Boulanger, que tu seras obligé de te contenter d'un bât.

— Eh ! eh ! dit Maquet, en y attachant deux paniers !

— Alors, tu voyageras en cacolet, on mettra les provisions dans les paniers, et on t'élèvera au grade d'inspecteur général des vivres.

— Va pour les cacolets, dit Boulanger, quoique je me défie des nouvelles inventions.

— Mais c'est que le bât est inconnu, s'écria Desbarolles, c'est que le bât est illusoire, que

jamais un seul bât n'est entré en Espagne, ou du moins n'a déshonoré le dos d'une mule.

— Alors sur quoi monter donc ? dit Boulanger; avouez-moi cela tout de suite; s'agit-il d'aller d'ici à Cordoue à poil nu, comme un Numide? Voyons, accouchez, Desbarolles.

— Voici comment cela se pratique, répondit l'interprète ; l'arriero étend une couverture sur son mulet, et fixe cette couverture avec une sangle.

— Puis ? demanda Boulanger.

— Puis, pour ceux qui sont habitués au vain luxe des étriers, il fixe sur le garrot de l'animal une corde à chaque bout de laquelle il pratique un nœud coulant ; on passe les pieds par cette ouverture, et je vous assure, Boulanger, que si l'on n'est ni en bateau, ni en fauteuil, ni en cacolet, on n'est véritablement pas mal.

— J'irai à pied, s'écria Boulanger d'un air résolu.

— A pied ?

— Sans doute.

— Il y a quarante-deux lieues d'ici à Cor-

doue, nous devons faire le chemin en trois jours, c'est treize à quatorze lieues par jour, voilà tout.

— Tu te trompes, mon ami, dit Alexandre; quarante-deux lieues d'Espagne font soixante-six lieues de France à peu près; c'est vingt-deux lieues par jour, et non quatorze; quatre-vingt-huit kilomètres, pour parler plus clairement. Tu te sens la force d'avaler quatre-vingt-huit kilomètres en douze heures, toi? merci!

— D'ailleurs, repris-je, tu connais le caractère de la mule?

— Oui, entêté comme une mule, cela se dit, je sais bien.

— Entêtée, parce qu'elle récuse le trot, nie le galop, et ne veut marcher qu'au pas. Toi qui es peintre, voyons, n'as-tu pas vu quantité d'enseignes qui représentaient une jeune fille tirant une mule et une mule tirant une jeune fille? Qu'y avait-il au-dessus ou au-dessous de l'enseigne? Aux deux entêtés. Mais tu n'as jamais vu sur une enseigne une mule emportant son cavalier ou sa cavalière, jamais.

— C'est vrai, jamais.

— D'ailleurs, ta mule essayerait de t'emporter, qu'avec l'aide de la bride...

— En tirant, n'est-ce pas?

— Oui, en tirant comme cela, hein? n'est-ce pas, Desbarolles, qu'avec une bonne bride on arrêterait la mule la plus rétive? Voyons, répondez, morbleu! Vous êtes familier avec les mules, vous, depuis quatre mois que vous êtes en Espagne.

— Certainement, qu'on l'arrêterait avec une bride, dit-il.

— Tu vois bien.

— Si on avait une bride, mais on n'a pas de bride.

— Pas de bride?

— Non, jamais. Oh! le licou suffit, la mule est l'animal le plus facile à conduire que je connaisse.

— Je n'arriverai jamais vivant à Cordoue, dit Boulanger; j'irai à pied, décidément, j'irai à pied!

— Mais il n'y a que des muletiers qui puissent suivre à pied des mules, dit Giraud.

— Je ferai comme si j'étais muletier.

— Tu es fou.

— Mais, dit Maquet, l'homme froid de nous tous, l'homme raisonnable, l'homme à ressources enfin, je ne vois pas pourquoi on se passerait de selles, d'étriers et de brides.

— Je le vois bien, moi, dit Boulanger, c'est qu'on n'en a pas.

— Oui, mais on peut en avoir.

— Où cela ?

— Chez un bourrelier, parbleu !

— Tiens, au fait, m'écriai-je, achetons, messieurs, achetons.

— Cela manquera de caractère, dit dédaigneusement Desbarolles.

— Eh bien, tu monteras sans selle, sans bride et sans étriers, on ne t'en empêche pas, toi.

— Et nous deux Maquet, dit Alexandre, nous allons chez un bourrelier. Venez, Maquet.

Mais Maquet avait regardé sa montre.

— Messieurs, dit-il en posant sa montre sur la table, minuit va sonner, et je vous ferai observer qu'à neuf heures du soir toutes les boutiques

sont fermées ; or, un marchand espagnol a trop de peine déjà à vendre gracieusement pendant le jour, pour se décider à vendre la nuit. J'ai donc donné un conseil impraticable, un conseil dont je me repens, puisqu'il a fait naître de fausses espérances, et dont je demande pardon à la société.

— D'ailleurs, reprit Desbarolles, qui tenait singulièrement à avoir l'air d'un contrabandista, d'ailleurs le rendez-vous donné aux muletiers est fixé à quatre heures précises du matin, et jamais d'ici là, les marchands consentissent-ils à nous ouvrir, nous n'aurions assez de temps pour acheter étriers, selles, brides, disposer tout cela, faire nos malles, ranger les dessins, payer la note, et dormir, car enfin, messieurs, il faut bien dormir.

Il faut vous dire, madame, que Desbarolles est un dormeur féroce.

Il dormirait comme un coq, à la pointe d'un clocher ; comme un héron, sur une patte. Il est vrai que même en dormant il conserve un extérieur des plus convenables.

— Dame! il y aurait un moyen, dit Alexandre.

— Lequel ?

— Au lieu de partir demain à quatre heures du matin, partons demain à midi ; il fait jour à six heures du matin, les magasins ouvrent à huit ; les malles seront faites, les dessins seront rangés, la note sera payée de cette nuit ; il nous restera quatre heures, c'est plus qu'il ne faut pour acheter une selle, une paire d'étriers, une bride pour Boulanger.

— Et les autres ?

— Pardieu ! les autres iront comme ils pourront.

— Mais si demain on s'oppose à notre départ ?

— Eh bien, nous ferons une sortie.

Desbarolles courut à sa carabine.

— Voilà, dit-il en prenant une pose d'escopetero, voilà !

— Tu es fou ! Nous lutterons à six contre une ville ?

— Tu as bien pris la poudrière de Soissons

à toi tout seul ! Et même que tu es décoré de juillet pour cela. Ah ! attrape !

— Que pense Maquet ? demandai-je.

— Messieurs, je pense que l'on ne tenterait pas d'employer la violence contre des gens qui sont venus en Espagne en hôtes presque royaux; je pense que nous sommes menacés, mais non encore atteints, d'un procès ; que nous n'avons rien signé, que nous n'avons encore reçu ni citation, ni commandement, ni lettre officielle, et que par conséquent nous sommes libres de quitter Grenade à l'heure du jour ou de la nuit qui nous conviendra. Oh ! si au contraire nous étions officiellement convoqués...

Maquet en était là de sa déduction, quand un grand coup du marteau de fer retentit sur la porte de la rue.

— Oh ! oh ! qui vient ici à minuit ? demanda Giraud.

— Croyez-vous déjà qu'on vous assiége ? répondit Maquet. Celui qui frappe est un des pupilos de Peppino. Vous savez que ses pensionnaires n'osent rentrer chez eux que lorsque

nous sommes couchés ; celui-là nous croit couchés, et il se hasarde à rentrer. Le pauvre garçon, c'est bien naturel !

— Bien, firent quelques-uns de nous avec un reste de doute.

Ceux qui doutaient avaient raison : un pas lourd et ignorant des localités résonna sur les dalles du patio, puis dans l'escalier : enfin Peppino entra chez nous, son bonnet de nuit à la main.

Il paraissait radieux.

— Une lettre, dit-il,

— Une lettre ! et de qui ?

— De Son Excellence le seigneur capitaine général. On attend la réponse en bas. Demonio! vous avez de belles connaissances, messieurs.

— C'est bien. Dites que nous sommes couchés, et que demain à notre réveil vous nous remettrez le message de M. le capitaine général.

— Mais, señor...

— Dites cela, je vous prie.

Peppino s'inclina, et sortit.

Je tenais le papier d'une main mal assurée ;

je le pesais avec des pressentiments sinistres. Il me semblait qu'en l'ouvrant j'allais donner la liberté à une foule de malheurs enfermés dans une nouvelle boîte de Pandore.

Cependant il fallait bien finir par ouvrir la fatale lettre ; je l'ouvris, je lus le premier tout bas, et je la passai à Desbarolles pour la lire tout haut à son tour : c'était son droit.

La dépêche était écrite en espagnol.

Elle contenait trois lignes dont Desbarolles déclama lentement la traduction.

« Le capitaine général invite M. Alexandre Dumas à se présenter demain chez lui à onze heures du matin.

« Il le prie d'agréer, etc. »

Vous le voyez, madame, M. le capitaine général avait sur moi un grand avantage, celui d'être concis.

Cette concision frappa tout le monde ; aussi n'y eut-il plus parmi nous qu'un mouvement ; on oublia selles, étriers, bâts, cacolets, brides, amour-propre et sommeil ; chacun courut aux malles, qui étaient vides, et qui se remplirent

avec la rapidité de canaux pendant une inondation. Eau de Benjoin lui-même feignit de se remuer pour nous aider quelque peu. Maquet régla la dépense, Boulanger renferma les dessins, Giraud recueillit ce qui nous restait de notre splendeur passée, en huile, vinaigre, beurre, jambon, etc. Desbarolles fit, en rangeant les armes, partir, selon son habitude, un ou deux coups de fusil, qui heureusement ne blessèrent personne. Alexandre s'endormit avec un héroïsme dont peu de gens eussent été capables au milieu d'un pareil vacarme. Et moi, madame, me retirant dans le coin que la déférence de mes compagnons m'a ménagé, je me mis à vous écrire cette lettre, que j'achève à trois heures trente-cinq minutes du matin, tandis que mes compagnons harassés de fatigue dorment comme des soldats au bivac sur un amas de bagages et de fusils.

Il me reste pour arriver à quatre heures, moment, vous vous le rappelez, madame, fixé pour notre départ, il me reste vingt-cinq minutes, que je vais tâcher d'employer de la même façon.

Daignez agréer, etc.

IV

Cordoue.

Vous nous avez perdus de vue à Grenade, madame, dans la casa de pupilos, calle del Silencio, au moment où mes cinq compagnons dormaient le plus vite qu'ils pouvaient pour se remettre de leurs fatigues, et où j'allais essayer de faire comme eux.

A quatre heures précises, un piétinement vigoureux retentissant sur le pavé de la rue nous réveilla tous, à l'exception d'Alexandre; c'était le pas des mules : nous ouvrîmes la fe-

nêtre : une vapeur tiède, humide et pénétrante, envahit la chambre ; il pleuvait.

C'est un corps bien puissant que le corps des escribanos, madame. Ils avaient inventé un procès, dérangé un alcade, poussé en avant un corrégidor, ému un capitaine général, et fait tomber du ciel la première pluie que nous eussions essuyée depuis Madrid.

Mais croyez-le bien, madame, fût-il tombé du ciel du feu, des hallebardes, des épées, des escribanos, des tragédies, nous étions tellement résolus à partir, que nous fussions partis ce matin-là. Il s'agissait bien maintenant de selles, de brides, de cacolets, d'étriers et de bâts ! Nous étions capables d'emporter les mules sur notre dos, et les muletiers sur leurs mules.

Figurez-vous, madame, je vous prie, le tumulte effroyable que peuvent faire, dans une rue de six pieds de large, huit mules piétinantes, un cheval hennissant, deux arrieros braillards, quatre portefaix cupides, et un hôte jaloux de plaire jusqu'au dernier moment à ses pupilos. Représentez-vous le choc des caisses, le gémis-

sement des planchers, le cri des marches, les interrogations des voisins réveillés par le bruit. Songez que nous avions à vingt pas de nous une caserne de gendarmerie; qu'un capitaine général nous attendait le même jour à dix heures du matin ; que nous désirions disparaître avec le silence et l'impalpabilité de quatre ombres, et vous aurez une idée de ce que nous dûmes souffrir pendant l'heure et demie que dura ce vacarme étourdissant.

Pour comble de misère, nous nous sentîmes tout à coup embrasser par une douzaine d'amis recrutés depuis notre séjour à Grenade, parmi lesquels Couturier, coi et couvert, brillait par son absence, et qui vociféraient des adieux déchirants. Ils avaient en outre traversé toute la ville avec une précipitation capable d'éveiller tous les capitaines généraux d'Espagne.

Les adieux durèrent une autre demi-heure, et six heures sonnaient à l'église métropolitaine quand nous nous arrachâmes à ces embrassements, et que, légers comme la belle Calenderia Melindes, nous nous enfonçâmes de

toute la vitesse de nos jambes, le fusil sur l'épaule et le couteau de chasse au côté, par une rue tortueuse, qui nous paraissait se développer dans la direction de la porte de Cordoue, porte à laquelle nous avions donné l'ordre à nos muletiers de nous rejoindre avec nos mules.

Nous supposions qu'on nous arrêterait beaucoup moins à pied qu'à mule; ce que c'est que la peur, madame!

— Vous aviez donc peur? me demanderez-vous.

— Ma foi, oui, madame, je l'avoue; j'ai toujours peur des dangers inconnus, impalpables, invisibles, et je mets, j'en demande bien pardon à la justice, mais je mets la justice au rang de ces dangers-là.

Nous marchâmes une bonne demi-heure, et nous dûmes faire quelque chose comme un quart de lieue de plus qu'il n'était nécessaire.

On s'aperçoit qu'on entre dans Grenade ou qu'on en sort, du côté de Cordoue, en longeant un vaste pâté rond de maçonnerie situé au bout d'une place plantée d'arbres encore tout jeunes;

dans un des angles de cette place s'élève derrière un mur blanc un superbe palmier qui abandonne coquettement à la brise ses mouvants et gracieux panaches ; c'est là, sur cette place, que nous nous reconnûmes, que nous osâmes faire halte, nous compter, et attendre les mules, dont le pas, n'en déplaise à Giraud, est loin d'égaler la course de quiconque ne veut pas rendre visite à un capitaine général.

Sûrs d'être au grand complet et ne voyant pas encore venir les mules, aimant mieux d'ailleurs ne prendre possession de nos montures que hors des murs de la ville, nous continuâmes d'avancer dans un crépuscule grisâtre qui commençait de remplacer la nuit.

Je vous ai dit, madame, qu'il pleuvait. Partout ailleurs, et dans un autre moment, c'eût été une triste perspective que cette pluie, surtout pour des gens qui vont voyager à l'espagnole, c'est-à-dire *sub dio ;* mais soit que la pluie d'Espagne tombe tiède et parfumée sur les haies, le sol et la plaine, soit qu'en pénétrant un manteau de voyage elle indique au voyageur qu'il est parfai-

tement libre, indépendant, maître de lui-même, et qu'il s'éloigne de toute civilisation et de toute capitainerie, nous marchions heureux sur le terrain détrempé de la route.

Souvent nous nous retournions. Si nous voulions nous poser en gens poétiques, nous vous dirions, madame, que pareils aux habitants du paradis perdu, mais plus décemment vêtus qu'eux, nous nous retournions pour chercher Grenade la Moresque au milieu des brumes matinales; plus prosaïquement nous pourrions encore vous dire, madame, que nous nous retournions pour savoir si les mules suivaient. La vérité, madame, la belle, la noble vérité, la vérité pure, la vérité nue, est que nous nous retournions comme des déserteurs sans passe-ports qui craignent d'être poursuivis.

Le chemin devant nous était coupé par un petit pont d'une forme charmante : les ponts ont beaucoup de coquetterie en Espagne ; ils savent qu'ils sont des ponts *in partibus,* et qu'ils ne valent point par l'eau de leurs fleuves comme les ponts des autres pays; ils n'ont qu'une arche,

c'est vrai, mais ils en usent comme d'une bouche béante pour sourire au voyageur. Nous admirâmes ce petit pont en le traversant, et sous prétexte de l'admirer encore, nous nous retournâmes après l'avoir traversé.

Vraiment, madame, j'aurais, si je le voulais, à vous dérouler ici une bien plus belle phrase que la fameuse phrase de madame de Sévigné : *Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille,* vous savez, si je vous donnais à deviner à votre tour le nom de la chose qu'aux premières lueurs du matin nous aperçûmes en nous retournant. Heureusement j'ai le style épistolaire beaucoup moins taquin que celui de l'illustre dame en question ; je vous dirai donc que sur la route grisonnante, après la longue file de nos mules déjà rivées par l'habitude à la queue l'une de l'autre, après Eau de Benjoin hissé sur le meilleur mulet qu'il avait pu trouver, après nos deux arrieros, tout au fond de l'horizon indécis, je vous dirai que l'on commençait à distinguer trois silhouettes mouvantes et de mauvais augure à trois cents pas.

C'étaient, autant qu'on pouvait le voir à travers la brume, c'étaient des objets noirs assez informes encore : à deux cents pas, ces objets prenaient un aspect martial et représentaient des soldats vêtus de bleu, fournimentés de jaune; à cent pas, c'étaient tout bonnement des gendarmes avec un fusil sous le bras et un tricorne en toile cirée sur la tête.

Si cette lettre, madame, pouvait le moins du monde être comparée en longueur à celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'à présent, je ne manquerais pas de placer ici le sacramentel *daignez agréer*, et de la clore sur un intérêt palpitant qui vous ferait peut-être désirer, à vous le prochain courrier, et au public le prochain feuilleton. Mais vous devez, madame, vous être habituée à cette heure à ne plus chercher dans mes lettres aucune suite autre que la suite naturelle des événements, aucune combinaison dramatique autre que le développement de ces événements eux-mêmes. Au lieu de faire ici du feuilleton recommandable par sa science d'intrigue, intéressant par sa coupe provoquante,

je vais donc continuer ma narration, et vous donner encore trois ou quatre colonnes, que je vous prie de lire, madame, avec autant de faveur que si elles se fussent fait attendre un jour.

Ce fut Maquet qui s'écria :

— Oh ! des gendarmes !

Le mot eut quelque succès, vous vous en doutez bien, et nous nous retournâmes en pivotant sur le talon avec une précision qui eût fait honneur à un peloton de troupe de ligne, et qui eût mérité la croix à une escouade de la garde nationale.

Je les avais déjà vus, moi, ces gendarmes ! je les avais vus avec cet œil perçant dont vous voulûtes bien admirer la puissante optique, un jour que de ma terrasse de Saint-Germain je lus pour vous l'heure qu'il était à l'horloge du chemin de fer, c'est-à-dire à plus d'un quart de lieue. Je les avais, dis-je, parfaitement aperçus avant Maquet, et, pendant les dix secondes d'avantage que ma vue a sur celle de Maquet, j'avais pu peser dans mon esprit toutes les pro-

babilités, et me dire que la plus probable de ces probabilités était que ces braves agents de la force publique venaient à notre intention, et que, nous ayant manqués de cinq minutes à la casa de pupilos, ils avaient allongé leurs jambes garnies de la dépouille du taureau, comme dit M. de Chateaubriand, dans la direction de Cordoue, direction que chacun savait d'avance devoir être la nôtre.

Il était déjà disgracieux de s'enfuir de Grenade un peu plus vite et un peu plus tôt que ne le fait tout honnête voyageur qui a strictement payé sa dépense, en y ajoutant les pourboires habituels : combien n'allait-il pas être plus désagréable encore de revenir en ville avec une escorte de gendarmes, et cela justement à l'heure où s'ouvrent les paupières et les boutiques !

Cette pensée était repoussante, et je la repoussai, pendant ces dix secondes que me donnait d'avance sur celle de Maquet ma supériorité visuelle.

L'exclamation : « Oh ! des gendarmes ! » frappa donc, comme je l'ai dit, tout le monde, non

point parce qu'elle apportait une nouvelle inattendue, mais au contraire une nouvelle trop attendue.

Chacun se retourna, je l'ai dit.

Desbarolles, le plus belliqueux de la troupe, fut le premier qui répondit à cette exclamation.

— Bravo ! s'écria-t-il, nous allons livrer bataille.

Je jetai successivement les yeux sur tous les visages, et je vis que, sans désirer la bataille d'une façon aussi animée que Desbarolles, chacun, le cas échéant, était disposé à l'accepter.

Je pris naturellement et à l'instant même le commandement général des forces de l'armée, cavalerie et infanterie.

Armée imposante, s'il vous plaît, madame, à qui les armes de tout genre et les munitions de toute espèce ne manquaient point.

La cavalerie se composait d'Alexandre, de Giraud et de Desbarolles, les trois plus intrépides centaures de la troupe.

L'infanterie se composait de Maquet, de

Boulanger, des deux arrieros, de Paul et de moi.

Seulement les deux arrieros et Paul étaient des troupes de réserve sur lesquelles il eût été imprudent de trop compter.

Je jetai les yeux autour de moi pour tirer autant que possible parti des dispositions naturelles du terrain.

La rivière, qui aurait dû couler dans son lit et qui découchait depuis environ six mois, nous livrait par son absence des retranchements naturels dans lesquels il était de bonne stratégie de nous embusquer. Le pont qui la traversait offrait une retraite facile à la cavalerie, et nous de notre embuscade nous protégions efficacement cette retraite; nous lui donnions par cette protection le temps de se reformer et de revenir à notre aide par une nouvelle charge, si besoin était.

J'ordonnai à la cavalerie de monter à cheval, et à l'infanterie de prendre position dans le lit de la rivière, à la réserve de gagner les derrières.

Voilà où j'admirai la providence du Seigneur.

Le Seigneur avait prévu de toute éternité qu'il y aurait un moment où nous aurions besoin du lit d'une rivière pour en faire un retranchement, et après avoir dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » il avait dit aux rivières espagnoles : « Vous ne coulerez dans votre lit que pendant six mois de l'année. »

Ces dispositions prises, comme il nous restait du temps, j'ouvris le conseil.

On opina par ancienneté.

Desbarolles, notre doyen d'âge, s'écria en agitant sa carabine :

— La guerre ! la guerre !

Giraud dit que, n'ayant jamais peint de bataille parce qu'il n'en avait jamais vu, il ne serait pas fâché d'en voir une, afin de savoir à quoi s'en tenir sur la valeur artistique de Salvator Rosa, de Lebrun et d'Horace Vernet ; que d'ailleurs cette bataille étant livrée pour la plus grande gloire de la France, elle ne pouvait manquer de prendre place au château de Versailles, consacré par le roi à toutes les gloires de la France; qu'ayant vu la bataille, il avait des

chances pour obtenir du gouvernement cette commande, qui serait la première; qu'en conséquence il se rangeait à l'avis de son ami Desbarolles, et opinait pour la guerre.

Boulanger déclara que sur son âme et conscience il ne se sentait coupable d'aucun crime, si ce n'est d'avoir fait au fils Contrairas cette observation qu'en adoucissant les tons de son Alhambra de carton, l'ensemble du petit monument serait plus satisfaisant de couleur ; qu'il n'avait fait de tort à personne, ni à l'alcade, ni au corrégidor, ni au capitaine général, ni aux escribanos, et que dans cette quiétude de conscience, si MM. les gendarmes le tourmentaient, il tourmenterait MM. les gendarmes. En conséquence, il opinait, comme Giraud et Desbarolles, pour la guerre.

Les gendarmes avançaient toujours.

Maquet prit la parole.

Il déclara que la guerre est une fâcheuse extrémité, un féroce non-sens au point de vue social; que cependant il faut l'admettre au point de vue historique; que d'ailleurs elle jette un

rayon glorieux sur la vie des empires et sur l'existence des hommes; que la guerre a ses avantages, si elle a ses désagréments; et que dès lors qu'on vit dans un pays assez peu civilisé pour terminer encore les querelles de roi à roi, de peuple à peuple, ou d'homme à homme par la guerre, mieux vaut la guerre qu'une paix honteuse.

. Il termina son discours en faisant observer que si le coup d'éventail donné à M. Duval par le dey d'Alger avait amené la conquête de l'Algérie, il n'était pas impossible que la pierre lancée à Alexandre par un des membres de la famille Contrairas amenât la conquête de Grenade. Alors je me trouvais naturellement le successeur immédiat du feu roi Boabdil; Alexandre, l'héritier présomptif de la couronne; Maquet, mon premier ministre; Boulanger et Giraud, mes peintres ordinaires; Desbarolles, le général en chef de mes armées; Juan Lopez et Alonzo Perez, les directeurs de mes haras; enfin, Paul, le chef de mes eunuques, changement qui constituait à chacun une position bien autre-

ment honorable que de rentrer dans Grenade les menottes aux mains.

Il opina donc pour la guerre.

Une rumeur d'approbation accueillit cette improvisation non-seulement chaleureuse, mais encore savante et politique.

— La parole est à Alexandre, dis-je en faisant un signe de la main, destiné à calmer l'enthousiasme, mauvais conseiller en certaines occasions.

— Merci, papa, dit Alexandre.

Et il tira de sa poche un grand papier. Nous crûmes qu'il allait purement et simplement en faire des bourres, et avec ces bourres bourrer son fusil; nous nous trompions. Il y a parfois beaucoup de prudence et surtout de raisonnement dans cette jeune tête. Il développa ce papier, que nous reconnûmes à son bariolage pour un passe-port, et nous lut ces mots :

Nous, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères, prions les officiers civils et militaires chargés de maintenir l'ordre public dans l'inté-

rieur du royaume et dans tous les pays amis ou alliés de la France, de laisser librement passer M. Alexandre Dumas fils, se rendant en Algérie par l'Espagne, et de lui donner aide et protection en cas de besoin.

Le présent passe-port délivré à Paris, le 2 octobre 1846.

Le ministre des affaires étrangères,
GUIZOT.

— Or, messieurs, ajouta-t-il, il résulte, comme vous le voyez, des termes mêmes de ce passe-port, qu'on ordonne au nom du roi de France de nous laisser passer et circuler librement. Je dis nous, et non pas moi seulement, parce que vous avez tous, du moins je le présume, des passe-ports pareils au mien. Cet ordre est donné à tous les officiers civils et militaires de l'intérieur du royaume de France et de tous les pays alliés de la France. Or, si nous ne sommes pas en France, et dans ce moment-ci j'avoue que je ne serais point fâché d'y être; or, si nous ne sommes pas en France, nous sommes en

pays allié de la France. Qu'y faisons-nous dans ce pays allié? Nous y passons et circulons, aux termes de notre passe-port. Les gendarmes, qui ne sont rien autre chose que les subalternes des officiers civils et militaires, nous doivent donc non-seulement libre passage et circulation libre, mais encore aide et protection, en cas de besoin, contre ceux qui nous empêcheraient de passer et de circuler. Donc je propose, avant d'en venir aux hostilités, que chacun de nous, son passe-port à la main, demande aide et protection aux gendarmes, fût-ce contre eux-mêmes. S'ils refusent, ils seront dans leur tort, et nous les rosserons.

— Mais cependant..., hasardai-je.

— Nous les rosserons, reprit Alexandre, et nous serons dans notre droit, notre passe-port toujours à la main. Il y a sur notre passe-port, au dos c'est vrai, mais cela y est tout de même, il y a :

« L'intéressé est porteur d'un fusil à deux coups et d'un couteau de chasse. *Signé* Léger, chancelier de l'ambassade de France à Madrid. »

Or, je reprends mon dilemme où tu l'as interrompu : si je suis porteur d'un fusil et d'un couteau de chasse, c'est pour me servir, dans l'occasion, de ce couteau de chasse et de ce fusil; car, si c'était pour ne pas m'en servir, ils me seraient inutiles, et je ne me donnerais pas la peine de les porter; c'est pour m'en servir contre quiconque m'empêchera de passer et de circuler librement. Donc, si les gendarmes m'empêchent de librement passer et de librement circuler, je m'en servirai contre les gendarmes.

— Bravo, Alexandre ! s'écria Giraud; ce que tu viens de dire là est fort éloquent. Desbarolles, passe-moi ma carabine.

Desbarolles passa la carabine à Giraud, fronça le sourcil, retroussa sa moustache, enfonça son sombrero sur sa tête, prit sur le pont une attitude héroïque, et dit :

— Les gendarmes, ça m'est bien égal; je me moque bien des gendarmes, moi !

Cependant les gendarmes avançaient toujours.

— Messieurs, dis-je, vous le voyez, avant cinq

minutes les gendarmes seront sur nous. Si peu disposé que je sois à commencer les hostilités, je crois que nous ne devons pas nous laisser surprendre. Quand ils vont avoir passé cette auberge que vous voyez à droite, s'ils continuent à se diriger de notre côté, la cavalerie poussera une reconnaissance jusqu'à ce qu'elle les rencontre. S'ils viennent pour nous, ils nous tiendront à peu près ce langage :

« — Messieurs, vous avez oublié l'invitation que M. le capitaine général a eu l'honneur de vous faire. »

A ceci vous répondrez :

« — Il est vrai, seigneurs gendarmes, que nous avons reçu l'invitation de M. le capitaine général ; mais cette invitation est pour onze heures, et il n'en est que six ; nous avons donc encore cinq heures pour nous rendre à cette invitation. »

— Mais si cette réponse ne leur suffit pas?

— Vous montrerez vos passe-ports.

— Et si, malgré nos passe-ports, ils veulent nous forcer de revenir à Grenade?

— Alors, comme nous sommes six et qu'ils ne sont que trois, c'est nous qui les arrêterons et qui les emmènerons à Cordoue.

— A la bonne heure! crièrent en chœur Alexandre, Giraud et Desbarolles.

— Silence dans les rangs! Voici les gendarmes qui arrivent au point que je vous ai signalé, c'est-à-dire à la hauteur de l'auberge. Apprêtez-vous à parlementer, seigneur interprète.

— Hein! comme ils nous observent! dit Giraud.

— Ils se consultent, dit Maquet.

— Ils apprêtent leurs fusils, dit Alexandre.

— Ils hésitent, dit Boulanger.

— Notre position militaire leur impose, dit Desbarolles.

— Voici le moment venu : du calme, messieurs, ajoutai-je.

Tous les yeux se fixèrent sur les trois gendarmes. Alors le premier s'arrêta devant l'auberge, baissa son arme et se baissa lui-même pour passer sous la porte. Le deuxième suivit le premier, imitant en tout point sa manœuvre;

enfin le troisième suivit le second, et la porte se referma sur eux.

Plus de gendarmes.

La posada était le terme de leur voyage ; le but, de boire à la santé du capitaine général, sans doute, un verre de mancenilla.

A cette vue, j'avoue que pour mon compte un immense poids fut soulevé de ma poitrine ; comme les autres, j'étais décidé à la guerre ; mais, ainsi que Maquet, je tenais cette guerre pour une rude extrémité. J'aimais donc mieux, je l'avoue, quitter cette adorable ville, où j'avais été si bien reçu par les uns et si mal reçu par les autres, sans coup férir, que d'y rentrer même avec les honneurs du triomphe et la perspective d'y fonder une dynastie.

Si fort intrépide que l'on soit en présence de toutes choses, on éprouve toujours en celle des gendarmes une vive satisfaction lorsqu'on est assuré qu'on n'aura rien à démêler avec eux ; nous levâmes la tête, et nous aspirâmes joyeusement l'air de la liberté.

Nos mules en faisaient autant derrière les

parapets de ce petit pont de pierre, qui, réduit à son rôle de voie publique, semblait, en versant du haut de son cintre un reste d'humidité converti en gouttes d'eau, semblait, dis-je, déplorer la perte de cette importance historique qu'un combat lui eût certainement donnée.

Nos mules, dis-je, indifférentes aux émotions que nous venions d'éprouver, et qui n'avaient vu dans notre halte stratégique qu'un retard naturel, profitaient de ce retard pour brouter çà et là les herbes ruisselantes de rosée. Parmi elles errait mélancoliquement le cheval destiné à Alexandre. C'était un de ces chevaux comme j'en ai rencontré partout, en Italie, en Allemagne, en Afrique, et comme vous avez dû certainement en voir à Montmorency.

Il était sous poil bai brun ; je devrais dire *il avait été,* car l'antique pelage qui devait, il y a quelque dix années, faire son ornement, n'existait plus qu'en de rares endroits de son corps.

Les mules grises ou brunes, rasées de l'épaule à la hanche, comme je crois vous avoir déjà dit

que c'était la coutume en Espagne, n'avaient, selon la prédiction de Desbarolles, ni selles, ni étriers, ni bride, mais en échange beaucoup de caractère au point de vue de la peinture.

Une couverture de toile ou de laine grossière plié en huit, et assujettie sur le dos de l'animal par une forte sangle, offrait un siége d'apparence assez flatteuse; et comme il faut que tout Espagnol donne à toute chose, si misérable qu'elle soit, un je ne sais quoi de flottant, de coloré et de pittoresque, une vieille mante andalouse, pareille au surtout des maraîchers de la banlieue de Paris, mais conservant au milieu de sa vieillesse une couleur vive et ragoûtante, une vieille mante pendait en plis symétriques sur le cou de la mule, avec un certain air de housse qui réjouissait la vue de Giraud, et qui eût certainement réjoui celle de Boulanger, si elle eût été accompagnée du moindre étrier.

Je vous ai dit, je crois, madame, que notre bagage était porté par trois mules, sur l'une desquelles Eau de Benjoin s'était juché; res-

taient donc cinq mules à housses, et le cheval mélancolique que vous savez.

La plus grande de ces cinq mules portait sur la tête un fragment d'aparejo de laine noire et jaune, et sur le dos un fragment de couverture plus entière que les autres. Sa tournure était à la fois coquette et martiale ; très-évidemment elle avait fait sa toilette des dimanches.

Cette mule se mit à me regarder d'un air majestueux. Cet air me frappa.

Qui sait, me dis-je, si, comme l'ânesse de Balaam, cette mule n'a pas le don des langues? Elle aura entendu tout à l'heure ces messieurs me désigner pour leur chef ; elle se voit la plus belle et la plus pimpante ; elle s'appelle sans doute la Capitana ; elle aura conclu naturellement de notre rencontre que « qui se ressemble s'assemble, » et elle s'offre à moi.

Elle m'avait choisi, je la choisis ; seulement elle ne s'appelait point la Capitana.

Maintenant voulez-vous comprendre, madame, toute la différence qu'il y a entre les montures à longues oreilles de notre pays et les

mulets d'Espagne? Voyez l'œil entr'ouvert de l'âne et l'œil suffisant de la mule. L'un baisse le cou pour faciliter l'ascension au Parisien qui descend jusqu'à lui ; l'autre essaye, selon ses moyens, de se soustraire au cavalier qui veut la monter. L'âne, après avoir reçu à dos son vainqueur, ne se décide à marcher qu'au deuxième ou troisième avertissement ; la mule, au contraire, ainsi qu'il est dit dans l'opéra d'*Adolphe et Clara,* prend d'abord l'air bien méchant.

Boulanger, voyant cette attitude hostile, caressa sérieusement sa barbe.

Alexandre s'était élancé sur son cheval, qui, du coup pliant des quatre jarrets, avait failli s'aplatir sur la terre.

Giraud s'était fait soutenir par un pied, et au moyen de ce cric improvisé, il était parvenu à enfourcher sa mule.

Desbarolles avait pris son élan en vrai contrabandista, avait nagé un instant à la sangle sèche, et, après quelques secondes de position horizontale, avait retrouvé la perpendiculaire.

Boulanger, sans fierté aucune, avait invoqué l'aide d'une borne.

Enfin Maquet et moi, les plus grands de la troupe, nous n'avions eu besoin que de lever la jambe droite à la hauteur de notre hanche, et cet angle rentrant fermant exactement l'angle saillant formé par le dos de nos mules, nous avions, avec une facilité qui nous avait conquis l'admiration de nos arrieros, enfourché chacun notre monture.

Du haut de ma mule, qui me permettait par sa haute taille de dominer toute la société, je jetai un regard sur la troupe.

Chacun était à son poste, ferme et résolu. Je remarquai même sur le visage de Boulanger, vers lequel, je l'avoue, je m'étais tourné avec une certaine inquiétude, je remarquai même un certain air de calme, et même d'hilarité, qui me frappa de joie et d'étonnement.

J'abaissai mon regard de son visage au reste du corps, et je vis que la satisfaction qu'il éprouvait venait de ce qu'il n'avait plus de jambes.

En effet, nos arrieros avaient trouvé pour remplacer les étriers de Boulanger un moyen fort ingénieux : une grande mante, fermée naturellement par un bout, et liée de l'autre par une corde de fil d'aloès, avait été fixée au garrot de sa mule, et présentait ainsi à chacune de ses extrémités une espèce de sac dans lequel il avait fourré ses jambes, et qui non-seulement assurait leur équilibre, mais les maintenait dans une douce chaleur.

Boulanger ne voyageait plus en fauteuil ni en bateau : Boulanger voyageait en chancelière.

— Quand je le disais, s'écria Desbarolles, que le voyage à mule était le mode le plus heureux de locomotion !

Ces paroles étaient bien simples, mais par malheur il fallait toujours que Desbarolles accompagnât ses phrases de quelque geste. A défaut de sa carabine, fixée à l'arrière de sa mule, il tenait son parapluie. Le geste dont il accompagna les paroles que nous avons dites fut l'ouverture dudit ustensile. Giraud eut beau lui faire observer, en voyant ses intentions, que le

moment était mal choisi, puisque la pluie venait de cesser, il n'en voulut pas démordre; il poussa le ressort roidi; le ressort, après un instant de résistance, céda tout à coup. Au bruit qu'il fit en cédant, à l'aspect de cette chose inconnue qui se déployait au-dessus de sa tête, sa mule prit peur, alla donner dans Boulanger encore mal assuré sur ses étriers d'une nouvelle espèce. Boulanger chancela; mais en chancelant il envoya un coup de poing dans le nez de la mule. L'endroit était sensible; la mule pivota sur elle-même, carambola de Giraud à Alexandre, reçut deux autres coups de poing, renversa un arriero qui tentait de l'arrêter, lui sauta par-dessus le corps, et reprit au grand galop le chemin de Grenade.

Pendant cinq minutes, nous eûmes le spectacle qu'eurent les Macédoniens regardant le fils de Philippe aux prises avec Bucéphale; plus la silhouette du parapluie retourné, s'amoindrissant à l'horizon selon les lois de la perspective.

Mais Desbarolles, quoiqu'il n'eût pour cer-

citif qu'un licou, quand, selon toute probabilité, Alexandre avait un mors, Desbarolles ne fut pas moins heureux que l'illustre vainqueur de Darius. Au bout de cinq minutes, il était complétement maître de son animal, qu'il ramenait à nous en le châtiant à grands coups de riflard, dans le double but sans doute de lui faire comprendre qu'il venait de faire une faute, et de le familiariser non-seulement avec la vue, mais encore avec le contact de l'objet qui l'avait effrayé.

Ce dernier incident, qui fournissait à Giraud le sujet d'une nouvelle vignette, acheva de rendre toute sa gaieté à la caravane. Nous essayâmes de rassembler les mules dispersées, et de marcher sinon de front, du moins quatre par quatre. Tous les efforts que nous tentâmes furent inutiles : la mule de Desbarolles elle-même, après avoir été beaucoup trop vite, paraissait décidée à ne plus aller du tout.

L'arriero qui avait été renversé, et qui heureusement ne s'était point blessé, vint à notre secours.

— Señores, dit-il, vous réussiriez mieux avec de la douceur qu'avec de l'emportement; les mules ont des noms, appelez-les par leurs noms.

En effet, il suffit à Maquet de crier à sa mule :

— Arre, Pandeigo, c'est-à-dire, allons, Pan deigo ;

A Boulanger, — Arre, Gaillardo;

A Desbarolles, — Arre, Pajarito;

A Giraud, Arre, — Redondo;

A Alexandre, Arre, — Acca ;

Et aussitôt les bêtes domptées baissèrent le cou, agitèrent en cadence leurs jambes grêles, et elles se mirent en route avec une vitesse d'une lieue d'Espagne à l'heure.

A ma prochaine lettre, madame, les détails de ce voyage, près duquel vous verrez bientôt que les voyages du capitaine Cook, de Mungo-Park et de Tamisier sont bien peu de chose.

Veuillez agréer, etc.

V

Cordoue.

Je vous écris, madame, d'une charmante terrasse donnant sur un patio tout planté d'orangers, et d'un hôtel qui ressemble au moins à une maison. Il est cinq heures de l'après-midi, et les rayons d'un admirable soleil, qu'on prendrait chez nous pour un soleil de septembre, dorent le haut de la feuille sur laquelle je vous écris, et réjouissent celui qui vous dit : *Ave*.

Vous nous avez laissés faisant une lieue et demie de France à l'heure.

Cette première lieue et demie faite, le soleil

apparut, tout en secouant sur nous un reste de pluie; mais bientôt cette pluie cessa, et la brume s'éclaircissant, la plaine se déroula devant nous grise et verte, bornée au lointain par des montagnes bleues. Devant nous les bergeronnettes à la queue mouvante couraient avec des pépitements joyeux, et les alouettes encore lourdes d'humidité s'élevaient dans les airs, d'où elles nous jetaient leur chant clair et matinal.

Le défi était tentant pour des chasseurs, dont cet air vivace de la plaine ouvrait subitement l'esprit aux préoccupations joyeuses, et l'estomac à l'appétit. Aussi, comme le village où nous devions déjeuner était distant encore de deux lieues, nous arrêtâmes nos mules, nous mîmes pied à terre, et nous ordonnâmes à notre arriero Juan de faire halte à la première fonda qu'il trouverait sur son chemin, et de remplir de vin une outre à large panse que j'avais fait charger sur la mule de Paul.

Juan avait prévenu nos désirs, ou plutôt notre excellent Peppino avait été au-devant de nos besoins. Nous cassâmes un morceau de pain

dur, que nous arrosâmes de l'un de ces interminables coups de vin blanc sucré que l'on boit dans la tasse de bois sans fond qui forme le goulot de l'outre; puis, tout heureux de cette liberté éclairée par un beau soleil, nous nous étendîmes dans la plaine, nos fusils au poing, et espérant voir, comme le jeune Ascagne,

Aprum aut fulvum descendere monte leonem.

La montagne était là, belle et rocheuse, avec ses oiseaux de proie tournant en cercle autour de sa tête chauve ; mais quant au rude sanglier et au lion fauve, ils nous firent défaut, et je fus forcé d'envoyer à deux perdrix, que je manquai, une des balles que j'avais glissées à leur intention dans le double canon de ma carabine.

Cependant ce coup, tout infructueux qu'il avait été, m'avait permis d'apprécier la justesse de cette arme, véritable chef-d'œuvre de Devisme. Les deux perdrix, distantes de cent pas à peu près de moi, étaient éloignées de six pouces l'une de l'autre ; je visai entre elles deux, comp-

tant sur la déviation de la balle à droite ou à gauche. La balle, au contraire, avait porté juste au milieu.

De leur côté, Maquet et Alexandre, moins ambitieux que moi, s'étaient mis tout bonnement en chasse des alouettes, des verdiers et des bergeronnettes; et cela non pas dans un simple but de destruction, mais dans un but d'utilité sociale. Nous étions prévenus que nous ne trouverions rien, ou du moins presque rien, sur la route, et nous n'étions pas fâchés de corroborer ce rien, fût-ce même ce presque rien, d'une douzaine de mauviettes.

La fusillade commença à droite et à gauche du chemin. Les fusilleurs étaient Alexandre et Maquet. Boulanger fournissait les bourres, Giraud pensait à sa famille, et Desbarolles, à qui sa chère carabine ébranlait la mâchoire à chaque coup qu'il avait l'imprudence de tirer avec elle, ne jugeant pas la valeur du gibier égale au dommage qu'il lui eût causé, Desbarolles parlait castillan avec Juan et Antonio.

Quand nous eûmes brûlé une livre de poudre

et tué une douzaine de moineaux, les trois lieues que nous avions à faire avant notre déjeuner se trouvèrent faites, et nous aperçûmes un gros bourg enfoui dans des saules et des mûriers magnifiques.

Boulanger, dont j'interroge la mémoire, croit se rappeler, madame, que ce bourg avait nom Tino.

Quel que soit son nom, il n'en avait pas moins un charmant aspect ; un ruisseau d'azur traversait cette forêt d'arbres aux deux nuances.

Le temps boudait, la faim commençait à s'emparer de l'estomac au détriment des jambes. Alexandre remonta sur son cheval accablé de fatigue, Giraud, Desbarolles et moi remontâmes sur nos mules, et Boulanger, qui, si confortablement qu'il fût dans sa chancelière, avait saisi avec enthousiasme, comme un autre Antée, l'occasion de toucher le sol, Boulanger déclara négligemment que, ne se sentant aucune fatigue, il aimait mieux continuer de marcher à pied, et qu'il ne remonterait à mule qu'après le déjeuner.

Maquet, ouvrant la marche sur Pandeigo, traversa le premier un petit pont à l'angle duquel plusieurs enfants guettaient l'arrivée de notre imposante cavalcade; or, l'influence de l'Andalousie se faisait sentir jusque chez ces enfants; d'abord ce n'étaient plus, comme dans les deux Castilles et dans la Manche, de petits spectres graves et maigres drapés dans des haillons; c'étaient de beaux enfants frais et joyeux, courant devant nous avec des cris qui peut-être n'étaient pas des cris de bienvenue, mais qui enfin criaient et couraient, c'est-à-dire manifestaient les deux caractères principaux de l'enfance.

Le pont franchi, nous aperçûmes à travers le voile d'une fine pluie une longue file de maisons.

— Ah! s'écrièrent les chasseurs, on va donc pouvoir se laver les mains!

— Ah! s'écrièrent les autres, on va donc pouvoir déjeuner!

Debarolles et Giraud se regardèrent seuls sans rien dire : ils avaient l'expérience du voyage antérieur.

— Juan, demanda enfin Desbarolles, à quelle venta nous arrêtons-nous?

— Eh! pardieu! à la meilleure, dit Alexandre. Vous saurez, madame, qu'il est aussi inutile de demander à un muletier de vous conduire à la meilleure auberge qu'il serait inutile de le demander à son mulet. La meilleure auberge d'un muletier, c'est toujours celle où il a l'habitude de s'arrêter lui-même.

Aussi Juan n'ayant pas répondu à Desbarolles, dont il regardait sans doute la question comme oiseuse, Desbarolles renouvela-t-il sa question.

— Celle-là, dit-il.

Et il nous montra la dernière maison du village.

— Pardieu! dis-je, c'est donc en Espagne comme en France, la maison que l'on désire est toujours la dernière de la rue: cependant les rues ont d'ordinaire deux extrémités, le hasard devrait bien les favoriser à tour de rôle, celui qui cherche n'aurait au moins qu'une mauvaise chance.

La pluie tombait en s'épaississant toujours; une porte formant un trou sombre creusé dans

un mur blanc nous offrait sa large arcade; nous entrâmes.

Plusieurs hommes d'assez mauvaise mine, plusieurs femmes assez laides, plusieurs enfants échevelés, étaient entrés avec nous sous l'espèce de hangar, suivant nos mules, et regardaient *las escopetas de los señores :* une escopette intéresse toujours un Espagnol, à plus forte raison sept escopettes.

A gauche de cette porte ronde dont je vous ai dit un mot s'étendait la grande salle commune, véritable atrium de théâtre, sans fenêtre, sans dégagements apparents sur le reste de la maison; c'était bien la réelle venta d'Espagne, qui se compose d'un espace caillouté avec une espèce de galet qui vous broie les pieds, espace circonscrit entre des murs blancs, meublé de trois bancs, d'un âtre, d'un râtelier circulaire pour des mules, et d'accessoires aussi étranges que rares, accrochés çà et là, tels que piments rouges, amphores au long col, outre en peau de chèvre, et guitare.

Voilà l'état des lieux; maintenant voici l'état

des choses : un reste de feu dans l'âtre, de l'eau dans l'amphore, rien dans l'outre, cordes complètes à la guitare.

Nous fîmes un certain fracas en entrant, mais un fracas de mules est familier aux hôtes des ventas; malgré ce fracas, qui en France eût fait descendre aubergistes et garçons du grenier à la cave, personne ne bougea pour nous aider à mettre pied à terre ou tenir la bride de nos mules, personne enfin ne nous fit cette bonne mine d'hôte ou d'hôtesse affamé qui ne déplaît jamais à un voyageur à jeun.

Pas même un chien aboyant à qui donner un coup de pied pour passer la mauvaise humeur inspirée par l'accueil qu'on nous faisait. A force de chercher dans l'ombre, cependant, nos yeux découvrirent un homme et une femme, assis sur un banc, devant des cendres fumantes.

L'hôte, c'était lui, avalait et expectorait béatement la fumée de sa cigarette; la femme le regardait avaler et expectorer.

Eau de Benjoin, qui, comparé à ces momies vivantes, pouvait passer pour un prodige d'ac-

tivité, les alla secouer dans leurs ténèbres.

Cependant nous regardions se placer les unes près des autres nos mules ruisselantes de pluie, nous détachions les fusils, chacun essuyait le sien, ce qui remettait sous les yeux de chacun l'état déplorable de ses mains; aussi toutes les voix criaient elles : Agua, agua, agua!

En Espagne on crie toujours dans le désert, surtout si le cri est poussé dans une auberge; aussi commençant à être convaincu de cela, je cherchais des yeux dans tous les coins cette eau tant désirée, et le long de la muraille le récipient destiné à la mettre.

Pendant ce temps, Alexandre se couchait tout de son long sur un banc; Giraud furetait pour trouver des pommes de terre; Maquet, encore attristé de n'avoir pas reçu de lettres à Grenade, mais espérant en recevoir à Cordoue, prenait des notes; Boulanger déplorait l'état du temps, et Desbarolles faisait passer sur ses épaules son inséparable carabine détachée des flancs de sa mule.

Et chacun, en accomplissant ces différents

mouvements, répétait : Agua, agua, agua!

Eau de Benjoin vint à moi.

— Vous le voyez, monsieur, dit-il, ils ne bougent pas.

— Parlez-leur.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que je vous ai dit que Paul savait quelques mots d'espagnol?

Il en savait deux mots.

Ces deux mots sont *mira* et *anda,* vois et va. Il les répartit équitablement entre les hommes et les animaux de manière à ne point faire de double emploi; aux hommes il dit *mira,* aux animaux il dit *anda.*

En général avec ces deux mots il avertit les uns de faire attention aux gestes qu'il fait, et les autres aux gestes qu'il va faire.

Pour la troisième fois Paul alla toucher l'épaule de l'hôte en lui disant :

— Mira!

L'hôte étendit le bras avec un geste pareil à celui que dut faire Épiménide en se réveillant, soupira, et reprit sa position mélancolique.

Eau de Benjoin se retourna de mon côté en

me demandant des yeux ce qu'il fallait faire.

— Eh pardieu ! répondis-je en haussant les épaules, nous servir nous-mêmes.

Et en même temps je lui montrais du doigt une sorte de chaudron assez bien écuré qui étalait son disque d'or concave et pâle en un coin de la muraille; sur ce disque une paillette de jour glissant par un trou rayonnait comme une étoile.

Eau de Benjoin s'empara du chaudron, le plongea dans un seau d'eau avec lequel nos arrieros venaient de désaltérer leurs mules, et me l'apporta triomphant.

Chacun fit le geste de relever ses manches, les miennes étaient relevées depuis longtemps.

Mais soit que l'hôte eût l'antipathie des mains propres, soit que son chaudron espagnol lui parût devoir être souillé par le contact d'une peau ou plutôt de six peaux françaises, il fit un bond qui le transporta de la cheminée à la portée de Paul, lui arracha le chaudron des mains, et avec un formidable roulement d'yeux alla verser sur le seuil de la porte l'eau qu'il contenait,

depuis sa première jusqu'à sa dernière goutte.

Puis, satisfait de cet exploit, que je lui avais laissé accomplir, dans la conviction que son intention dérivait d'une prévenance au lieu d'être l'effet d'un repentir, il alla se rasseoir sur son siége.

Il me vint un instant l'idée de saisir un des bancs qui étaient à ma portée et d'aplatir l'homme entre deux bancs ; mais Alexandre, qui avait vu briller mon œil, et qui sait combien rapidement chez moi le tonnerre suit l'éclair, Alexandre saisit un de mes bras, tandis que Giraud contenait l'autre.

— Ceci est contraire à nos conventions, m'écriai-je ; vous savez bien qu'il a été arrêté qu'à la première insolence...

— Un aubergiste peut être grossier avec nous, mon père, mais jamais insolent, dit Alexandre.

— Ce petit Dumas, fit Giraud avec cet air qui n'appartient qu'à lui, ce petit Dumas a dix fois plus d'intelligence que son père.

— Qu'y a-t-il? s'écria Desbarolles, sortant pour la première fois de son sommeil sans que le

pouce de Giraud intervînt, et portant la main à sa carabine.

— Rien, répondis-je, seulement sortons.

Je jetai mon fusil sur mon épaule, nos compagnons en firent autant, et nous sortîmes en abandonnant nos mules à la garde des arrieros.

Paul venait le dernier en murmurant.

— Mira, mira, je l'avais bien dit, là. Voici l'amo qui s'en va, là.

Amo était un troisième mot que Paul avait appris et qui veut dire : le maître, le propriétaire, le nourricier.

Comme on m'avait vu plus d'une fois faire la cuisine de la société, c'était probablement dans ce dernier sens que ce mot avait été pris.

Bref, prononcé sérieusement par les Espagnols, il avait été répété en charge par nos amis, et il était convenu que ce nom, soit qu'il voulût dire maître, soit qu'il voulût dire propriétaire, soit qu'il voulût dire nourricier, ce nom était le mien.

L'hôte et sa femme ne firent pas plus d'attention à l'allocution de Paul qu'ils n'en avaient fait à notre départ.

C'est une singulière créature, madame, que l'aubergiste espagnol, et qui mériterait de la part des physiologistes un examen tout particulier. Il habite une maison ouverte sur la rue ; au-dessus de la porte de cette maison est écrit ou *venta*, ou *fonda*, ou *posada*, ou *parador*, tous mots qui peuvent à peu près se traduire plus ou moins fidèlement par celui d'*hôtellerie;* et chaque fois qu'attiré par la légende, un voyageur a l'imprudence de passer le seuil de cette porte, il semble par cette violation de domicile avoir encouru toute l'animadversion du propriétaire de la maison. Or, pour ce propriétaire à l'œil flamboyant, aux crins hérissés, au geste presque menaçant, l'argent lui-même ne paraît avoir aucune valeur. Il serait bon de s'entendre cependant ; il est si facile d'effacer un écriteau de dessus une porte, et il y a si peu à faire pour un Espagnol de passer de l'état d'aubergiste à l'état de bourgeois, que cela en vérité ne le dérangerait presque pas plus que de passer de l'état de bourgeois à celui d'aubergiste.

Nous revînmes donc sur nos pas. Je vous ai

dit, je crois, que la venta où nous avaient conduits nos arrieros était située à l'extrémité du village. Il était nécessaire que nous revinssions par conséquent sur nos pas, pour en trouver une autre.

Vers le milieu de la rue, nous lûmes au-dessus d'une porte : *Parador San Antonio*. Nous entrâmes.

Même atrium pavé, même pénombre, mêmes piments, mêmes guitares ; seulement, au fond des ténèbres éclairées par la réverbération d'un feu mourant, deux figures de belle humeur, l'une encadrée dans de beaux cheveux noirs, c'était celle de l'hôtesse ; l'autre dans un bonnet de laine rougeâtre, c'était l'hôte.

En nous voyant, tous deux se levèrent et vinrent à nous. Giraud lui-même, l'éternel défenseur des us et coutumes espagnols, cria : « Hosanna ! » et Desbarolles : « Miracle ! »

C'était la première fois qu'ils trouvaient une pareille prévenance depuis qu'ils étaient en Espagne.

En un moment, ravis de déposer notre colère,

et de redescendre aux terrestres régions de la bonhomie, nous fîmes tuer deux poules, casser vingt œufs, éplucher un boisseau de pommes de terre et hacher un oignon.

Je devrais dire : Nous tuâmes deux poules, cassâmes vingt œufs, épluchâmes un boisseau de pommes de terre et hachâmes un oignon.

Maquet, avec force larmes, hacha l'oignon ; Giraud éplucha les pommes de terre ; Boulanger cassa les œufs ; Desbarolles fit tuer les poules, et veilla à ce qu'incontinent après leur mort elles ne fussent point plongées dans l'eau bouillante, comme c'est l'habitude en Espagne.

Quant à Alexandre, on sait que ses fonctions se bornaient, une fois arrivé, à chercher l'endroit le plus convenable au sommeil, et à s'endormir immédiatement à cet endroit.

Moi je ne cherchais pas un endroit où dormir, je cherchais une table.

Après force tours et retours dans l'atrium, l'hôtesse se hasarda à me demander ce que je désirais.

— Je désire une table, répondis-je.

— Voici, dit-elle.

Je n'avais pas vu cette table, madame, parce que Paul était assis dessus.

En Andalousie, les tables sont des tabourets un peu moins hauts que les tabourets ordinaires. L'Andaloux, en l'an de grâce 1846 et en l'an de l'hégire 1262, est encore aussi Arabe qu'un Arabe.

L'Andaloux ne mange donc pas sur une table, mais sur un tabouret. Quand on veut manger sur ce tabouret, il faut s'asseoir à terre.

Si l'on tient absolument à manger à la française, il faut s'asseoir sur le tabouret, et manger sur une chaise ou sur ses genoux.

Desbarolles eut mission de trouver trois ou quatre tables de la dimension de la première. Leur adjonction l'une à l'autre donne l'équivalent d'une banquette.

Les quatre tables furent trouvées, furent adjointes, et une de nos mantes les couvrit toutes.

Au bout de trois quarts d'heure cette table improvisée se voyait surchargée de deux poules

frites, d'une omelette au jambon, de pommes de terre sautées et d'une salade.

Cette salade offrait une spécialité, c'est qu'elle était faite sans huile et sans vinaigre.

Madame, si jamais vous voyagez en Espagne, où l'huile est impossible et le vinaigre nul, je vous recommande les salades sans huile et sans vinaigre.

Les salades sans huile et sans vinaigre se font avec des œufs et du citron. Or, en Espagne, il y a partout de bons œufs et partout d'excellents citrons.

C'est moi qui ai inventé cette salade, et j'espère bien lui laisser mon nom.

L'hôtesse, les poings sur ses hanches, nous regardait manger avec une satisfaction qui tenait de l'étonnement. Un Espagnol est toujours étonné lorsqu'on mange devant lui.

Cependant le pueblo, — pardon, madame, voilà que, comme Desbarolles, je me laisse entraîner à parler castillan ; — cependant le bourg voyant des tourbillons de fumée s'échapper de la cuisine, voyant passer des œufs dans un panier, un

broc de vin aux mains de la servante, entendant crier les poules que l'on égorgeait, le bourg comprit qu'un festin avait lieu à la parador San Antonio, si bien que le bruit de ce festin se répandit jusque dans cette hôtellerie où l'on avait refusé de nous laisser laver les mains.

Alors commença notre vengeance.

Hélas! l'homme est ainsi fait, madame; il veut bien ne pas gagner d'argent, mais à la condition que son voisin n'en gagnera pas non plus; si son voisin en gagne, il est jaloux.

D'autant plus jaloux, que Paul, sur notre ordre, étant allé voir si les mules étaient prêtes, emporta, pour lui tenir compagnie le long de la route, un plat sur lequel il avait mis un spécimen de chacun des mets servis sur notre table.

Notre premier hôte put donc voir ainsi que nous avions mangé chez son confrère poulets, omelette, pommes de terre frites et salade. Il en résultait que nous avions dû dépenser au moins trois douros. Or, sur cette dépense de trois douros, il y en avait bien deux de bénéfice pour l'hôte de la parador San Antonio.

Pendant notre déjeuner, un Français était venu : il avait flairé des compatriotes, et le malheureux, qui n'avait pas pu dire depuis deux ans un seul mot de sa langue maternelle, excepté quand il parlait à son chien, le malheureux avait hâte de communiquer avec nous. C'était un pauvre diable de rémouleur qui était venu tourner sa roue en Espagne, dans l'espérance de repasser force cuchillos et force navajas. Selon l'apparence, la spéculation n'avait pas été heureuse. Il en résulta que, sans lui faire rien repasser, je lui laissai une douzaine de réaux qui parurent lui causer un sensible plaisir. En échange de ce bon procédé de notre part, il nous annonça que cinq contrebandiers avaient été arrêtés et dévalisés à une lieue au delà de Buena ; un d'eux même avait été tué pour punir la résistance qu'il avait faite. Or, nous devions passer le surlendemain par ce chemin dangereux pour arriver à Castro del Rio ; il nous invitait donc à prendre nos précautions. Nos muletiers avaient entendu raconter le fait : mais ils ignoraient dans quel lieu ce fait s'était accompli.

Voilà, madame, l'histoire de notre premier repas, fait au milieu des aventures.

Toute la journée il plut, et nous traversâmes de grands fleuves, dont les abîmes humides engloutissaient nos mules jusqu'aux boulets. Ces fleuves-là étaient depuis le matin grossis par le déluge.

Presque tous avaient des ponts. Mais les ponts s'étaient ennuyés sans doute de n'avoir pas une goutte d'eau pour se regarder, la sécheresse s'y était mise, ils avaient commencé par se gercer, puis ils s'étaient fendus, et presque tous restaient avec une arcade et une moitié d'arcade, pareils à un éléphant qui soulève sa trompe.

Vers quatre heures la pluie cessa. On descendit desmules, on se dispersa aux deux côtés du chemin, et l'on joignit une seconde douzaine de moineaux à la première.

Depuis le matin nous n'avions rencontré sur notre route que de rares et pauvres caravanes, des voyageurs isolés, ou quelque pâtre en haillons debout sur un rocher de granit dominant

la plaine, immobile et largement taillé comme le piédestal qui le supportait, quand nous vîmes de l'autre côté d'une petite crête apparaître une tête, grandir un corps, et se dessiner deux jambes et deux bras. Ces deux jambes arpentaient le terrain le plus vite possible, dans le but de nous joindre, et l'un de ces deux bras nous faisait signe de nous arrêter, tout en nous montrant un animal supporté par l'autre bras.

Quand cette figure ne fut plus qu'à une centaine de pas de nous, nous reconnûmes dans l'homme un braconnier, dans l'animal un lièvre.

Notre homme nous avait flairés pour étrangers, et pensant que nous n'avions pas à l'endroit de son ruminant les mêmes préjugés que ses compatriotes, il avait espéré nous le placer à bon prix.

— Ah! ah! un lièvre, messieurs, fis-je reconnaissant le premier, grâce à l'excellence de ma vue, le quadrupède offert.

— Ah bah! un lièvre, dit Desbarolles.

J'ai toujours soupçonné Desbarolles de ne pas aimer le lièvre.

— Un lièvre n'est pas à dédaigner, dit Boulanger.

— Surtout assaisonné par mon père, ajouta Alexandre, tenant toujours à rehausser autant qu'il est possible la gloire dont il est destiné à être l'héritier.

— Pourquoi faire un lièvre? dit Desbarolles; nous soupons à Alcala Real, une ville de quinze mille âmes; c'est bien le diable si nous n'y trouvons point à souper.

Desbarolles est incorrigible à l'endroit de ses illusions sur l'Espagne.

— Prenons toujours, messieurs, dit Maquet, prenons toujours.

— Qu'en dis-tu, Giraud ? demandai-je.

— Je n'ai pas voix au chapitre ; je suis caissier; ordonnance, je payerai ; voilà tout ce que je puis dire.

— C'est bien ! Maquet, allez au-devant de l'homme, et passez le traité; je vous ouvre un crédit jusqu'à concurrence de deux piécettes.

On se rappelle qu'on avait créé pour Maquet une place inconnue jusqu'aujourd'hui dans la hiérarchie financière : celle de marchandeur.

Il faut dire que Maquet s'acquittait de ses fonctions économiques comme il s'acquitte de tout, c'est-à-dire avec cette conscience féroce que je lui ai déjà reprochée, et qu'il met dans les petites comme dans les grandes choses.

Nous suivîmes Maquet des yeux. Après un débat de deux minutes, le lièvre passa des mains du braconnier dans les siennes, et nous le vîmes revenir triomphant, nous apportant un beau trois-quarts.

— Pardon, madame, de me laisser aller à des termes de chasse : un trois-quarts est un lièvre à qui il ne manque plus que quelques mois de croissance pour avoir atteint toute sa grosseur.

— Combien ? demandai-je à Maquet.

— Une piécette.

— Mon ami, vous êtes la perle des économistes. Giraud, une piécette à Maquet.

— Voilà.

Et la piécette passa des mains de Giraud dans

celles de Maquet, et des mains de Maquet dans celles du braconnier, lequel se retira fort satisfait.

En France le lièvre valait trois francs. Nous avions volé le hasard de quarante sous.

Nous nous remîmes en route, car une halte d'un instant avait été faite, pendant laquelle chacun avait pressé l'outre sur son sein, à la façon dont un berger presse sa musette, non pas pour y faire entrer du vent, mais pour en faire sortir du son.

Voulez-vous nous voir dans le paysage, madame? Rien de plus facile.

Le paysage est des plus accidentés; les montagnes succèdent aux montagnes, et à chaque sommet nouveau, quand le permet le brouillard liquide dont nous sommes enveloppés, nous découvrons de merveilleux lointains qui seraient bien plus merveilleux encore si un rayon de soleil venait leur donner la vie.

N'importe! tels qu'ils sont, nous nous en contentons, car ils sont encore des plus beaux que nous ayons vus.

Maintenant, soit que nous montions presque

toujours un à un au flanc d'une montagne, et que nous la rayions d'une longue ligne bariolée, soit que la moitié de la caravane disparaisse derrière une crête, tandis que l'autre moitié apparaît encore, détachant en vigueur un ou deux de nous à son sommet, soit enfin qu'elle redescende le versant opposé à celui qu'elle vient de gravir, voilà comment elle s'avance, et de quoi elle s'occupe. Desbarolles marche le premier, à dix pas de nous, sa carabine sur l'épaule : il forme l'avant-garde. De temps en temps le froid le gagne; il fait brrrrouuc! et tire des contre de quarte et des contre de tierce avec son parapluie pour se réchauffer.

Je viens après, suivi de Maquet, ou suivant Maquet. Nous avons le nez au vent pour essayer de découvrir une belle coupe de montagne, un horizon pittoresque, la cime de quelque piton caché dans les nuages, et emménageant par les yeux autant de paysages qu'il nous en faut pour une consommation de cinquante volumes.

Alexandre, toujours monté sur Acca, compare la méthode Baucher à la méthode Daure, fait

une voltige incessante, s'élançant en selle, tantôt au montoir, tantôt au remontoir, tantôt par la croupe, et courant, pareil à un sergent de bataille, de la tête à la queue, pour porter à chacun, comme des munitions de rechange, ses calembours et ses saillies. Les arrieros m'ont déjà dit deux mots de l'exercice inaccoutumé qu'il impose à leur cheval. Leur avis est qu'il ne supportera pas trois jours d'un pareil travail.

C'est le mien aussi.

Boulanger laisse aller sa mule selon sa fantaisie; il est bien assis, et il a chaud aux pieds, ce qui lui donne un air de béatitude réjouissant à voir. Giraud, qui est écuyer, déploie toutes les ressources de l'art pour forcer sa monture à marcher de front avec sa compagne. Ils causent, ils causent pâte, couleur, dégradation de lumière, etc., etc.

Eau de Benjoin nous suit le dernier; il est juché sur une espèce de plate-forme composée de malles, de portemanteaux et de sacs de nuit; il mange, boit, dort et tombe.

— Mais, me direz-vous, madame, je suis un

peu grammairienne, et vous venez de vous servir là d'un indicatif présent qui indique l'état continu. Que Desbarolles fasse des contre de quarte et des contre de tierce avec son parapluie, je le conçois ; que vous et Maquet fassiez des provisions de paysages, je le conçois encore ; qu'Alexandre voltige, rien de mieux ; que Boulanger et Giraud parlent peinture, à merveille ! Mais enfin on ne tombe pas à l'état chronique.

Pardonnez-moi, madame, et voici comment.

J'ai dit que Paul mangeait, dormait, buvait et tombait. C'est la réunion de ces quatre imparfaits qui forme l'état chronique.

Le repas de Paul est permanent ; quand il ne boit pas, quand il ne dort pas, quand il ne tombe pas, Paul a toujours un pain, truffé de jambon, de saucisses ou d'œufs durs. Paul a toujours une fiole pleine de vin blanc ou de vin rouge. Vous n'êtes pas grammairienne, madame, sans être un peu anatomiste. Or vous savez que la digestion fait affluer le sang aux extrémités supérieures ; vous savez que de cet afflux de sang

vers le cerveau naît la somnolence. Vous savez que la somnolence ôte la conscience de tout, même celle du danger. Or Paul oublie en dormant qu'il est sur un mulet, et même sur les bagages superposés à ce mulet : tant que le mulet ne fait point de faux pas, Paul, maintenu par les lois de la pesanteur, repose sur son centre de gravité ; mais dès que le mulet bute, l'équilibre se détruit, et Paul tombe.

J'ai donc pu dire, en indiquant l'état continu: « Paul mange, Paul boit, Paul dort, Paul tombe. »

Il est vrai que j'aurais dû dire « : Paul se ramasse et remonte sur son mulet ; » ainsi j'aurais accompli le cycle de la journée de Paul.

— Mais comment tombe-t-il incessamment sans se briser les os ?

Je m'attendais à cette question, madame, et je me suis préparé à y répondre.

— Je ne sais pas.

Madame, en revenant à Paris, je solliciterai de l'école de médecine une commission spéciale pour examiner Paul. Paul doit être fait en caoutchouc ; c'est d'abord l'hypothèse la plus pro-

bable, puisqu'il en a la couleur. Paul tombe, madame, et l'on n'entend aucun bruit. Paul rebondit; voilà tout. Puis Paul se retrouve sur ses jambes, la bouche fendue par un sourire et ses trente-deux dents au soleil.

— Tiens ! dit-il, c'est la seconde fois, c'est la troisième fois, c'est la quatrième fois d'aujourd'hui que je tombe.

Vous le voyez, Paul ne se plaint pas : il se contente d'énumérer les chutes qu'il a faites.

Paul compte très-bien; il compte jusqu'à cent.

Aussi ne nous inquiétions-nous plus de ces chutes que relativement. Chaque fois que nous entendions les éclats de rire de nos arrieros, nous nous retournions, et nous voyions alors Paul lourdement enfoncé dans quelque ornière, se soulevant dans son burnous noir à glands rouges, et, après avoir lâché les paroles sacramentelles que nous avons dites, s'aidant du bras de Juan ou d'Antonio pour reprendre sa position sur sa mule.

J'ai dit *relativement*, car ce n'était pas sans de

notables dommages pour lui et pour nous que Paul tombait ainsi.

Tantôt il perdait son vin, tantôt sa fiole, tantôt nos capsules, tantôt notre poudre, tantôt notre plomb, enfin tantôt quelque volume de poésie que nous lui avions confié.

Il en résulte qu'à chaque chute de Paul l'un de nous se détachait à tour de rôle et allait visiter le lieu de la chute; mais il avait beau chercher sur la place, jamais il ne trouvait rien, et ce n'était que le soir qu'on s'apercevait du déficit opéré dans la journée. En vérité, nos arrieros étaient d'honnêtes gens, sûrs et incapables d'une mauvaise pensée; mais la terre buvait notre bien, les gnomes nous volaient.

A propos, un détail, madame.

Vers le midi du premier jour, comme je voulais à mon tour contribuer au souper pour un certain nombre d'alouettes, je mis pied à terre, et sentant dans la poche de mon pantalon quelque chose qui me gênait, j'y introduisis la main et j'en tirai un pistolet à six coups. Il a déjà, vous vous le rappelez, madame, été question de la paire.

J'en tirai donc un pistolet à six coups, et levant la main en l'air je m'écriai :

— Un homme de bonne volonté et une poche libre.

Deux ou trois voix me répondirent, six ou huit poches me furent offertes.

Un mauvais génie vint me conseiller; le pistolet m'avait gêné, je craignais qu'il ne gênât un de mes amis; je dis à Paul :

— Tenez, Paul, prenez ce pistolet et mettez-le quelque part.

Paul le mit dans sa poche.

Ce fait consigné, je reprends le fil de mon récit, c'est-à-dire le grand chemin.

Vers le soir le froid augmenta; peut-être appellerait-on tiède cette température en France; là-bas, par comparaison sans doute, elle était glaciale. Les arrieros se frappaient la poitrine à grands coups d'avant-bras.

Maquet et Giraud mirent pied à terre; ils précédèrent la colonne dans le double but de se réchauffer en marchant et de faire préparer les logements à Alcala Real.

Nous autres les suivions à grand'peine sur nos mules, fatigués; avec l'arrivée de la nuit, le brouillard s'était changé en pluie, et peu à peu nos habits s'étaient imprégnés de cette bruine glacée. Nous avions donc aussi le plus grand désir d'arriver, mais deux choses s'opposaient à ce que nous pressassions le pas de nos mules: la première, nos mules elles-mêmes qui refusaient d'aller plus vite; la seconde, l'engourdissement dans lequel nous étions tombés, et qui rendait inutiles tous nos principes d'équitation, puisque nous ne sentions plus nos mules entre nos jambes. Pour mon compte, je sais qu'au moindre faux pas de ma bête, j'eusse roulé à terre ni plus ni moins que Paul.

Cependant nous commencions d'apercevoir dans l'obscurité la montagne en forme de cône au pied de laquelle est bâtie la ville. Le chemin bourbeux, crayeux, crevassé, plein de vastes mares, tournait comme la coquille d'un limaçon.

Enfin, nous arrivâmes à une espèce de boulevard d'apparence assez pittoresque. La lune

transparaissait sous les nuages et diaprait de blanc et d'or les flaques d'eau plus profondes que les fleuves traversés par nous dans la journée.

Nous entrâmes sous une porte en ogive et nous descendîmes une espèce de faubourg.

A peine eûmes-nous fait dix pas dans la ville, que nous fûmes forcés de mettre pied à terre ; les mules cédaient au moindre heurt, et le pavé anguleux en fournissait vingt par minute. Jamais je n'ai vu verglas aussi glissant que ce pavé d'Alcala.

Paul s'obstina à rester sur sa mule. Il tomba deux fois. Ces deux chutes lui complétèrent la douzaine.

Enfin, nous atteignîmes une place, et de l'autre côté de cette place une fonda, fonda plus riante à nos yeux que ne l'est aux yeux des matelots un port après l'orage.

Moi, pauvre étranger, encore peu familier avec les rapports de l'extérieur à l'intérieur, tout gelé que j'étais, je m'arrêtai un instant à la porte, admirant la façade de cette fonda.

C'est qu'aussi c'était une véritable façade de

palais, avec ses écussons héraldiques, ses croisées sculptées, ses corniches brodées de feuilles et de fleurs.

J'entrai. Maquet et Giraud n'avaient pas perdu leur temps. Nous trouvâmes toutes les figures accortes et riantes. Un cigare de la Havane, qui étoilait d'une touche de feu la bouche de l'hôte, nous apprit à quel sacrifice nous devions ce bon accueil.

Eau de Benjoin s'était précipité dans l'auberge, et mettait tout sens dessus dessous. Cette activité me fit comme d'habitude venir la chair de poule.

Je l'appelai.

Il fit semblant de ne pas m'entendre.

Je l'appelai plus fort, il se retourna. Je lui fis de la main un signe impératif; il vint à moi.

— Qu'avez-vous perdu, Paul? lui demandai-je.

Paul baissa la tête.

— Voyons, qu'avez-vous perdu? répétai-je.

— Monsieur, à deux cents pas de la ville...

— Eh bien?

— Ma mule a butté.

— Et vous avez passé par-dessus sa tête?

— Non, monsieur; j'en demande pardon à monsieur, cette fois-là je suis tombé de côté.

— Peu importe.

— Oh! si fait, monsieur, il importe beaucoup.

— En quoi cela importe-t-il?

— Quand je tombe en glissant par-dessus la tête de ma mule, je tombe sur mon derrière.

— Bien!

— Mais quand je tombe de côté, je tombe sur la tête.

— Très-bien!

— J'en demande pardon à monsieur, ce n'est point très-bien, c'est très-mal qu'il devrait dire; car lorsque je tombe sur ma tête, rien ne tient dans mes poches.

— Ah! malheureux! vous avez perdu le pistolet.

— Ah! monsieur comprend! s'écria Paul satisfait. Oui, monsieur, je l'ai perdu, continua-t-il d'un ton caressant.

— Comment! perdu le pistolet! s'écrièrent vingt voix.

— Perdu! reprit Paul en saluant modestement et en ouvrant la paume des mains en signe d'adhésion.

— Et vous dites que vous l'avez perdu, où cela?

— A un quart de lieue d'Alcala.

— Vous êtes sûr?

— Certainement, monsieur. Je l'avais un quart d'heure avant de tomber; dix minutes après être tombé, je ne l'avais plus; donc, je l'ai perdu en tombant.

— Vous vous êtes aperçu que vous l'aviez perdu, vous vous en êtes aperçu dix minutes après l'avoir perdu, et vous n'êtes pas retourné!

— Oh! monsieur! il pleuvait, et puis il faisait froid.

— Mais, dit Maquet, il y a encore quelque chance de retrouver votre pistolet peut-être.

— Comment cela?

— Il fait nuit, il fait froid, il pleut, comme

dit Paul, tout Alcala sommeille, le pistolet ne peut être ramassé.

— Holà ! Juan ! holà ! Antonio ! m'écriai-je.

Les deux muletiers accoururent.

— Vous savez où Paul est tombé la huitième fois ?

— Pardon, monsieur, la neuvième.

— Soit, la neuvième.

— Où est-il tombé ?

— Près du chemin qui monte au château, à quelques pas de la croix qui indique l'embranchement des deux routes.

— Très-bien ; après ?

— Eh bien, Paul en tombant a perdu là un pistolet à six coups. Courez, mes enfants, il y a quinze francs pour chacun de vous si le pistolet se retrouve ; cinq francs s'il ne se retrouve pas.

Ils prirent un falot, et s'élancèrent hors de la venta.

Une demi-heure après ils revinrent. Ils n'avaient rien trouvé.

— C'est étonnant, murmurait Paul, c'est

étonnant ! C'est pourtant bien là que je l'ai perdu.

Maintenant, madame, voilà le côté grave de la chose. Ne croyez pas que ce côté grave soit dans la perte. Non, il est dans les conséquences de la perte.

Écoutez et frémissez.

Ce pistolet à six coups est un objet de destruction absolument inconnu en Espagne, où l'on en est encore à l'escopette de Gil Blas ; c'est un pistolet qui n'a pas plus l'air d'un pistolet que d'autre chose ; je dirai même qu'il a plutôt l'air d'un dévidoir que d'un pistolet. En effet, à chaque fois qu'avec l'index on tire non pas une gâchette, mais un anneau, le canon, composé de six tubes accolés les uns aux autres, le canon tourne sur lui-même, et à chaque tour un coup part. Eh bien, un malheureux Espagnol l'a déjà trouvé ce soir ou le trouvera demain matin ; comme l'objet est d'un aspect riant, il sera d'abord heureux d'avoir trouvé cet objet ; puis, comme il songera que cet objet doit être utile à quelque chose, il en cherchera le mécanisme. Mainte-

nant, madame, supposez qu'il en trouve le mécanisme au moment où les six bouches chargées chacune d'une balle seront en face de sa figure.

— Ah ! mon Dieu !...

— Vous avez compris, il se fera sauter la cervelle ni plus ni moins que Werther, et moi j'aurai la mort d'un homme et le deuil d'une famille à reprocher à Eau de Benjoin.

Après une si triste image, madame, je ne saurais vous entretenir de notre souper et de nos lits; arrêtons-nous donc là pour aujourd'hui, et ce sera d'autant plus sage, que ma lettre représente déjà une valeur de dix ou douze colonnes.

Agréez, etc.

VI

Cordoue.

Tranquillisés sur la perte du pistolet, qui était bien réelle, nous en revînmes à la posada.

Comme tout cet interrogatoire s'était passé en français, l'hôte n'en avait rien entendu ; mais il faut dire aussi qu'il n'avait point paru s'en préoccuper le moins du monde.

Nous nous aperçûmes que, si nous ne nous occupions pas de lui, il ne s'occuperait pas de nous ; je m'approchai donc, le visage riant, de cet homme, qui tenait dans ses mains puissantes

les destinées d'un souper et d'une chambre.

Nous fûmes réellement assez bien reçus.

Autour de l'âtre, âtre immense, antique, occupant une portion de la chambre, fumaient devant un beau feu qui fumait aussi, mais avec une discrétion dont je lui sus gré, fumaient une douzaine de coquins, d'une affreuse mine ; c'étaient des muletiers, des mendiants, des porteurs de balle.

Je dois le dire, en nous voyant entrer, mouillés jusqu'aux os, roidis de froid, tombant de sommeil, quelques-uns s'écartèrent, soit qu'ils eussent pris leur somme de chaleur et qu'ils jugeassent qu'il était temps de se retirer, soit qu'ils fussent touchés d'un sentiment de charité chrétienne; j'aime mieux croire à ce dernier procédé.

Nos amis se précipitèrent sur les places vacantes; au bout de cinq minutes, chacun dormait dans les poses les plus variées et les plus pittoresques.

Maquet allait en faire autant que les autres.

— Mon ami, lui dis-je, le moment des grands

sacrifices est venu ; tous ces corps fatigués qui dorment vont être réveillés dans une heure par les cris de leur estomac ; veillons, et faisons le souper.

Maquet poussa un soupir ; mais, toujours stoïque et dévoué, il laissa dormir Boulanger, Desbarolles, Alexandre et Giraud lui-même.

Giraud dormait, madame, au lieu d'éplucher les pommes de terre ou de hacher les oignons : jugez de la fatigue générale par cette fatigue particulière.

Nous nous glissâmes entre le feu et la muraille ; dans une cheminée ordinaire, nous nous fussions trouvés adossés à la plaque.

Paul, rendu actif par la perte qu'il venait de faire, s'était emparé du lièvre, et montait et descendait les escaliers comme une ombre noire, son lièvre à la main.

Tout en montant et en descendant, il tirait la peau du lièvre, de sorte que la dernière fois qu'il nous apparut il tenait enfin la peau d'une main et le lièvre de l'autre.

— Voyons, demanda Maquet, qu'y a-t-il à

faire? Je vous préviens que si je reste cinq minutes oisif je m'endors.

— Mon ami, il s'agit de plumer les mauviettes.

Maquet poussa un cri.

Il faut vous dire, madame, une chose que j'ignorais moi-même, une faiblesse que Maquet m'avait cachée, c'est que Maquet a horreur de toucher les plumes.

Je compris cela d'autant mieux que moi j'ai horreur de toucher le velours.

Maquet fut héroïque, il s'assit près de moi et commença sa triste besogne avec des frissons qui hérissaient sa chair à chaque pincée de duvet sanglant qu'il enlevait aux petites bêtes refroidies.

Au bout d'une heure, les vingt ou vingt-quatre mauviettes étaient plumées.

Comme nous achevions ou plutôt comme j'achevais la dernière, l'horreur avait donné aux doigts de Maquet une si prodigieuse activité, que, malgré mon habitude supérieure à la sienne, il avait cependant fini avant moi; comme

j'achevais, dis-je, la dernière mauviette et que je la couchais près de ses compagnes sur une belle feuille de papier blanc tirée de mon nécessaire, Paul reparut.

Il n'avait plus à la main ni peau ni lièvre.

— Les chambres de ces messieurs sont prêtes, dit-il.

Je crus avoir mal entendu.

— Les chambres ! répétai-je.

— Oui, monsieur, les chambres.

— Vous avez trouvé des chambres?

— J'en ai trouvé, dit Paul au comble de la satisfaction.

— De vraies chambres?

— A peu près.

Paul n'osait pas se prononcer, comme on voit; cependant cet *à peu près* était déjà mieux que nous l'espérions.

— Et nous pourrons dîner dans une de ces chambres?

— Dans une? oui, monsieur, il y a grand feu...

— Eh bien? apprête tout ce qu'il nous faut.

— Tout est prêt, monsieur.

— La poêle, la manteca, la farine, l'oignon?

— Tout, monsieur; il n'y a que les pommes de terre que je n'ai pas osé me permettre d'éplucher, sachant que c'est la besogne de M. Giraud.

— Les pommes de terre! où sont les pommes de terre? demanda Giraud, réveillé par cet appel à sa spécialité.

— Ah! c'est bien heureux! fis-je.

— Regarde-moi ces paresseux-là. Si ce n'est pas honteux! dit Giraud. Ils dorment, tandis que nous nous abîmons de travail. Ah! je sais bien qui est-ce qui va manger une fameuse figue.

Et s'approchant de Desbarolles, il lui aplatit le nez au niveau des pommettes des joues.

— Hein? fit Desbarolles, hein? qu'y a-t-il?

— Comment! tu n'as pas de honte, paresseux? lui dit Giraud. Tu vois, ou plutôt tu ne vois pas puisque tu dors, tu vois l'amo et Maquet qui plument les mauviettes que tu n'as pas même tuées, et à ce spectacle touchant tu ronfles

comme un cordelier ! Fi ! je ne te connais plus, comme dit Corneille.

— Bien, Giraud ! bien ! dit Boulanger réveillé à son tour, et je partage toute ton indignation. Le souper est-il servi ?

— Pas encore tout à fait, cher ami, répondis-je ; mais si tu veux nous suivre.

— Et le petit Dumas ? fit Giraud.

— Eh ! laisse-le dormir.

— Seul, à la merci de toutes ces figures de bandits ! Viens, malheureux jeune homme abandonné par ton père, viens.

Et il prit le bras d'Alexandre endormi, qui le suivit machinalement, sans avoir la conscience du danger auquel Giraud l'arrachait.

Tout le monde ayant repris à peu près connaissance, à l'exception d'Alexandre, on enfila un escalier à haute marche, et l'on aborda la chambre destinée à servir de salle à manger.

Un feu clair flambait dans l'âtre; cela nous réjouit tout d'abord.

Il est vrai que lorsque nous cherchâmes la cause de cette clarté et de cette vivacité, nous

nous aperçûmes qu'elles étaient dues à la croisée, qui, privée de deux carreaux et dénuée d'espagnolette, laissait passer autant de vent qu'il eût été nécessaire pour faire tourner un moulin.

Ce vent, glacial parce qu'il venait de la montagne, allait faire battre une porte sans verrous et sans serrure opposée à la fenêtre.

Maquet, le mieux éveillé de nous tous avec moi, boucha la fenêtre avec nos manteaux.

Alexandre fut conduit par Giraud dans l'angle de la cheminée, où un tabouret semblait attendre un dormeur.

Le tabouret n'attendit pas longtemps.

Boulanger lutta un instant contre le sommeil et se rendormit près d'Alexandre.

Desbarolles, jaloux de conserver au moins les apparences de l'homme éveillé, resta debout, mais errant comme un somnambule, et marchant mollement sur les mauviettes plumées avec tant de peine par Maquet et moi, et que nous venions de poser à terre.

Giraud courait de bas en haut et de haut en

bas. Pour ce soir, il avait jugé à propos de substituer la pomme de terre sous les cendres à la pomme de terre frite.

Chaque fois qu'on fermait la porte, la fenêtre s'ouvrait en faisant voler au milieu de la chambre les manteaux destinés à la calfeutrer. Chaque fois qu'on refermait la fenêtre, la porte s'ouvrait comme aspirée par elle, et semblait nous renvoyer tout l'air froid qui avait déjà traversé la chambre, et était allé se rafraîchir encore dans le corridor.

Cependant le souper s'avançait; le lièvre passait dans la poêle à l'état de civet, et les mauviettes grésillaient dans la casserole.

Maquet cria : « A table! » comme on crierait : « Aux armes! » Et à ce cri tout le monde se réveilla, même Alexandre.

On se mit à table.

Il serait difficile, madame, de vous donner une idée bien exacte de ce qu'on vous présente pour une chambre sur la route de Grenade à Cordoue, et cela, dans une ville de quinze mille âmes, que l'on appelle pompeusement Alcala la Royale.

D'abord une table vermoulue, deux ou trois chaises boiteuses, qui nous ont inspiré si peu de confiance, que l'on a monté pour les remplacer des bancs de la cuisine; deux portes ouvertes, l'une sur un corridor, l'autre sur un grenier; une fenêtre battant à tous les vents du ciel; enfin, un plancher effondré et donnant sur un poulailler, dont les coqs chantent avec acharnement, prenant les lumières de nos chandelles pour celle du jour.

Ainsi du vent sous les pieds, du vent par la fenêtre, du vent par les portes, du vent aux quatre points cardinaux.

Il n'y a pas jusqu'à la cheminée qui ne nous envoie sa portion de vent; seulement celui-là est le plus désagréable de tous, attendu qu'il est mêlé de fumée.

Et par-dessus tout cela, le gloussement des poules et le chant du coq.

Le souper n'en fut pas moins gai. Comme ceux qui se trouvaient près du feu étaient grillés, et que ceux qui se trouvaient loin du feu étaient gelés, le chronomètre de Maquet fut

placé sur la table, et toutes les cinq minutes il se fit un changement des premiers contre les derniers, et *vice versâ;* de cette façon chacun fut gelé et rôti par portions égales.

Tout le monde avait déclaré ne pouvoir coucher dans la chambre où l'on soupait. Il y avait de quoi amasser des fluxions de poitrine pour tout le voyage.

Paul fut lancé à la recherche d'une chambre; dix minutes après il revint.

Il avait découvert une espèce de cachot sans fenêtres, et orné d'une seule porte; on était assuré du moins contre les courants d'air.

Dans cette chambre, il avait fait porter tous les matelas qu'on avait pu réunir; de draps, il n'en était pas question, et mieux valait même qu'il n'en fût pas question.

Au reste, ce voyage d'exploration, qui nous conduisait de la salle à manger à la chambre à coucher, nous offrait un curieux enseignement sur la façon de dormir en Andalousie.

Nous enjambâmes dans les corridors et dans les escaliers une douzaine d'hommes endormis;

c'étaient nos muletiers, nos marchands forains, nos porteballes de la cuisine. Moins délicats que nous, ils ne s'étaient point enquis d'une ou plusieurs chambres. Ils s'étaient éparpillés dans la venta. Chacun, selon son goût et sa commodité, avait pris sa place; l'un couché tout de son long sur le côté gauche ou le côté droit, l'autre adossé au mur, l'autre étendu tout de son long sur le dos, avec les deux mains sous sa tête en place de tout oreiller.

Cette vue nous donna quelque philosophie. En effet, qui n'éprouve pas de besoins comprend difficilement ceux des autres.

Nous cherchâmes nos deux muletiers parmi tous ces hommes; mais un Andaloux qui dort ressemble tellement à un autre Andaloux, qu'il nous fut impossible de les reconnaître.

La nuit fut meilleure que l'on ne devait s'y attendre. Il y a un point sur lequel les auberges espagnoles sont calomniées, c'est celui de la propreté. Ces murs blanchis à la chaux attristent par leur nudité peut-être, mais arrivent à réjouir l'œil par leur couleur, sur laquelle appa-

raît à l'instant même le moindre insecte ennemi du sommeil des voyageurs.

Il va sans dire que les insectes du pays s'accommodent à merveille avec les hommes du pays ; jamais je n'ai vu un muletier indigène être réveillé par une puce autochthone.

La fatigue nous avait donné une insensibilité toute castillane. Aussi dormîmes-nous d'une façon satisfaisante jusqu'au lendemain cinq heures du matin, heure à laquelle nos muletiers nous éveillèrent impitoyablement, sous prétexte que nous avions à faire dans la journée dix lieues espagnoles.

Il y avait dans l'insistance qu'ils mirent à nous faire partir avant le jour quelque chose qui ne me paraissait pas clair, puisque ces dix lieues pouvaient à la rigueur se faire en douze heures.

Deux heures perdues pour les repas, pour les évolutions de voltige et pour les croquis, cela faisait quatorze heures.

Nous pouvions donc être arrivés à Castro del Rio vers les neuf heures, c'est-à-dire une heure

plus tôt que nous n'étions arrivés la veille à Alcala Real.

Quelques instances que nous adressassions à nos hommes pour avoir la raison de leur insistance, nous n'en pûmes rien tirer que ces quatre mots :

— Vamos, señores ! vamos ! vamos !

Nous fûmes donc forcés de nous en remettre au temps, ce grand révélateur de tous les mystères, de nous révéler celui-là.

Nous enfourchâmes nos mules, qui paraissaient toutes ragaillardies de la bonne nuit qu'elles avaient passée, et après avoir fait notre provision de vin, nous nous mîmes en route, laissant à la Providence, qui nous était apparue la veille sous la forme d'un braconnier, le soin de nous fournir le reste.

VII

Cordoue.

Ce départ avait lieu le dimanche 2 novembre, madame, par un beau temps, quoiqu'un peu couvert; quelques nuages, égarés à la suite de l'orage de la veille, couraient transparents à la surface du ciel, et laissaient entrevoir à travers leur tissu floconneux les étoiles, qui apparaissaient brillantes dès qu'ils étaient passés.

La route se déroulait devant nous à peine tracée sur un sol rougeâtre et écorché; à droite et à gauche de cette route s'étendait la plaine,

toute hérissée de chardons et d'herbes parasites; il était évident que l'agriculture n'était pas la principale occupation des habitants d'Alcala Real. Le chemin allait en montant.

Tout le monde était gai et chantant; le malaise et la mauvaise humeur de la veille avaient disparu avec le sommeil de la nuit; on se faisait une fête de chasser toute la journée; les mauviettes avaient été trouvées excellentes.

En arrivant au sommet du premier monticule, nous embrassâmes un assez vaste horizon tout bosselé de collines; une ligne rougeâtre, interceptée de place en place par la crête des montagnes, rayait le ciel, jetant quelques rayons lumineux au front de tous ses sommets, et laissant le reste dans cette obscurité matinale que l'on sent être le dernier effort de la nuit contre le jour, de l'ombre contre la lumière.

Peu à peu ce reste d'ombre se dissipa, et le soleil apparut radieux.

Aussitôt, madame, ce fut un concert charmant; tout se mit à chanter dans la nature. depuis la perdrix rasée dans son sillon jusqu'à

l'alouette qui dans son vol vertical allait disparaître au ciel.

Il n'y eut pas jusqu'au cheval d'Alexandre, jusqu'au malheureux Acca, lequel, jusque-là l'œil morne et la tête baissée, comme les chevaux d'Hippolyte, avait suivi les mules, qui, retrouvant un peu de vieux sang andaloux sous l'éperon français, se mit à longer les flancs, pour prendre la tête de colonne.

Cela rendit à Alexandre quelque espoir de pouvoir reprendre avec Acca dans la journée ses exercices de voltige, interrompus la veille par les observations judicieuses de nos arrieros.

Cependant nos muletiers ne furent pas dupes de ce reste de flamme; ils le regardèrent passer avec étonnement; mais quand il fut passé, ils secouèrent la tête en gens qui ne sont pas dupes de cette suprême démonstration.

Je vis le geste, et je conseillai à Alexandre de substituer le plaisir de la chasse à l'exercice de l'équitation.

Il jeta un coup d'œil interrogateur à Maquet;

Maquet sauta en bas de sa mule, Alexandre en bas de son cheval, et tous deux, prenant leurs fusils, se jetèrent sur les ailes, comme deux tirailleurs qui vont éclairer le corps d'armée.

— Ne vous écartez pas, señores, ne vous écartez pas, crièrent les muletiers, nous devons arriver de jour à Castro del Rio.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que je ne comprenais point cette nécessité d'arriver de jour; mais ayant échoué dans l'explication que j'avais demandée, je ne tentai pas même une nouvelle épreuve.

Rien ne peut vous donner une idée de ces grands paysages d'Espagne, madame, de ces horizons nus, sans un arbre, sans une maison, sans un coin de culture qui dénonce la civilisation : on dirait une terre vierge et solitaire depuis le jour où elle est sortie des mains de Dieu; cette absence de toute vie, de toute végétation, donne aux aspects une âpreté qui double leur grandeur; tout s'empreint du caractère des lieux, même les esprits les plus rebelles, et il ne fallait rien moins que l'individualité française

six fois répétée en nous pour résister à cette teinte de tristesse et de sauvagerie que le sol sur lequel on marche semble refléter sur le voyageur.

Nous marchâmes six heures ainsi, sans voir autre chose que des montagnes, des chardons, du sable et des roches ; quoique nous fussions au 2 novembre, la chaleur était étouffante, et à chaque instant nous avions recours à nos outres, pendues comme deux fontes à droite et à gauche du garrot de la mule de Paul, lequel Paul était attaché lui-même à sa mule, comme une troisième outre, afin d'éviter cette multiplicité de chutes, non pas dangereuses, Dieu merci, grâce à l'élasticité de la matière inconnue dont Paul est composé, mais contrariante par le temps qu'elle faisait perdre.

Enfin, vers les onze heures nous aperçûmes sur un petit plateau cinq ou six maisons rangées parallèlement et formant, avec la route que nous suivions, un angle droit. De l'autre côté de la route était une fontaine entourée d'un abreuvoir ; quelques haies jaunes et nues joignaient

les unes aux autres ces maisons, échelonnées sur un seul rang.

Nous étions si bien convaincus que c'était dans ce petit hameau sans nom que nous devions nous arrêter, que nous ne nous en informâmes même point; aussi notre étonnement fut-il grand quand nos arrieros, après avoir fait boire leurs mules à la fontaine, nous saluèrent du sacramentel *vamos, vamos.*

Il faut le dire, jamais injonction lancée avec tant d'assurance n'eut si peu de succès; le malencontreux impératif fut salué d'une réprobation générale, et il fut déclaré aux deux guides qu'ils pouvaient suivre leur chemin si bon leur semblait, mais que, quant à nous, nous ne nous remettrions en route que suffisamment ravitaillés.

Les grandes résolutions imposent toujours un certain respect à ceux à qui elles sont exprimées; nos muletiers baissèrent la tête et nous suivirent les bras pendants dans la nouvelle direction que nous imprimions à nos montures.

Nous mîmes pied à terre en face de la maison la plus apparente, et Desbarolles fut détaché pour prendre langue avec les naturels du pays.

Les naturels se composaient de cinq ou six hommes et d'autant de femmes, immobiles sur le seuil de leur porte ; ils regardaient avec étonnement cette caravane composée d'hommes mis pour eux d'une façon aussi étrange que le sont pour nous les Chinois ou les Hottentots ; nos burnous ou les capuchons adaptés à nos vestes de voyage avaient surtout le privilége d'exciter leur hilarité. Ils nous prenaient pour des moines, et grâce aux nouvelles idées courantes en Espagne, ils paraissaient avoir bonne envie de nous lapider ; heureusement que chacun de nous, comme ces frocards de la Ligue que se plaît à décrire le Journal de l'Estoile, avait un fusil à l'épaule et un cor de chasse au côté ; cette circonstance seule, j'en suis certain, nous sauva de l'anathème qui poursuit en Espagne le capuchon, sous quelque forme qu'il se présente.

Il va sans dire que, lorsque nous parlâmes

d'auberge et de déjeuner, on rit bien plus fort qu'on n'avait ri en voyant nos burnous.

Enfin Desbarolles, à force de marivaudages, obtint d'une brave femme qu'elle nous prêterait sa maison et les quelques ustensiles de cuisine qu'elle contenait; mais d'aliments quelconques à mettre dans ces ustensiles, il n'en était pas question.

Chacun de nous se jeta dans la campagne pour tâcher de découvrir quelques vivres; on apercevait de loin nos chasseurs qui arrivaient à grands pas de l'air le plus satisfait du monde.

On leur fit signe de hâter leur course, et ils passèrent du trot au galop.

Je fis cent pas au-devant d'eux : ils avaient été d'une maladresse insigne, et, malgré un feu très-bien nourri que nous avions entendu, ils ne rapportaient absolument rien : ils prétendirent avoir tiré pour s'amuser sur des pierres.

Pendant ce temps, nos fourriers regagnaient le gros de la troupe, l'oreille basse. Boulanger seul par ses manières engageantes avait obtenu un pain et six œufs. Desbarolles avait demandé

de la salade; on l'avait fait répéter trois fois, et on lui avait répondu qu'on ne connaissait point cela.

De leur côté, les chasseurs avaient très-faim.

En ce moment, madame, nous vîmes comme la veille poindre au-dessus d'un monticule un chapeau, une tête, puis un corps; nous reconnûmes la Providence à cette manière de nous apparaître; comme la veille, elle tenait un lièvre à la main.

La pauvre Providence, comme vous le voyez, madame, n'était pas variée dans ses moyens, mais elle n'avait pas besoin de cela pour faire son effet.

Elle fut saluée par des cris de joie, auxquels Maquet imposa silence; on se rappelle que la Providence ne donnait pas ses lièvres pour rien; ils n'étaient pas chers, c'est vrai; mais tout se corrompt dans ce monde, et elle pouvait, en voyant nos besoins, hausser ses prix, ce qui aurait fini par revenir au même que s'il n'y avait pas eu de Providence.

Mais nous avions eu tort de douter de la déesse, elle se montra bonne fille, et moyennant

une piécette nous eûmes notre lièvre; c'était son prix, à ce qu'il paraît.

Ce lièvre fut immédiatement dépouillé, dépecé et mis en civet ; toutes ces hésitations, toutes ces recherches, toute cette cuisine, nous avaient pris deux heures. Nos muletiers paraissaient bouillir d'impatience, et nous avaient déclaré que nous n'arriverions jamais le même soir à Castro del Rio ; ils mirent une telle amertume à cette signification, que nous commençâmes à croire qu'il y avait quelque mystère caché sous cette insistance.

Nous nous remîmes en route vers une heure : nos chasseurs étaient éreintés, et remontèrent sur leurs mules, ou plutôt remontèrent l'un sur sa mule, l'autre sur son cheval ; le pauvre Acca n'avait absolument rien gagné à l'absence de son cavalier de droit : Juan s'était, aussitôt qu'il avait vu Acca libre, constitué son cavalier de fait, de sorte que le malheureux animal avait pour tout bénéfice porté un muletier qui lui était connu, au lieu d'un voyageur qui lui était inconnu.

Cependant entre les jambes d'un appréciateur de Baucher et d'un admirateur de Daure, Acca reprit à l'instant même son petit air de race.

— Allons, allons, dit Desbarolles, il ira jusqu'à Cordoue.

Mais Giraud, qui était notre régulateur en matière chevaline, secoua la tête d'un air de doute.

Son opinion parut être partagée par les deux muletiers, qui avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour déterminer Alexandre à continuer sa route à pied; selon eux, le canton que nous allions traverser était le plus giboyeux de toute l'Espagne.

Je me laissai prendre à cet appât, moitié par confiance, moitié par fatigue de cheminer à mule, et je me jetai à mon tour dans la plaine, mon fusil à la main.

Selon toute probabilité, le lièvre que venait de nous vendre le braconnier formait à lui seul le total du gibier contenu dans cette plaine si giboyeuse, et il avait fallu être la Providence, c'est-à-dire cette déesse aux yeux perçants, pour le découvrir perdu dans l'immensité.

Je marchai trois heures sans rien voir, qu'une espèce de village qui apparaissait et disparaissait dans les plis du terrain et que nous atteignîmes enfin vers quatre heures du soir.

— Nous allions proposer à nos arrieros de faire une halte, lorsque nous les vîmes s'arrêter eux-mêmes à la porte de l'unique venta que possédât la localité.

— Est-ce que nous sommes à Castro del Rio? leur demandai-je tout étonné d'avoir fait une si grande journée à quatre heures du soir, et malgré la halte si disputée du matin.

— Non, monsieur, répondit Juan, nous sommes à ***.

— Et pourquoi nous arrêtons-nous à *** ?

— Dame ! monsieur, parce que les bêtes sont fatiguées.

— Comment, fatiguées? nous avons fait à peine huit lieues!

— Fatiguées! dit Alexandre.

Et il fit exécuter à Acca un mouvement de trot circulaire et trois changements de pied.

— Si les mules sont fatiguées, dit Maquet,

laissons-les reposer une heure et partons ensuite.

— Oh! impossible, dirent les muletiers d'une seule voix.

Ceci ressemblait à une conspiration.

— Voyons, pourquoi impossible? demandai-je de cette voix de maître qu'il faut bien, en voyage surtout, prendre de temps en temps avec les serviteurs.

— Parce que, monsieur... alors, si vous voulez absolument continuer votre chemin, mieux vaudrait le continuer tout de suite.

— Je n'y comprends rien, expliquez-vous.

— Monsieur permet-il? demanda Eau de Benjoin en s'approchant les épaules effacées et la paume des mains ouverte.

— Oui, je permets, dites.

— Je les ai entendus causer.

— Qui?

— Les muletiers.

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur, ils ont peur.

— Comment peur?

— Oui.

— Et de quoi?

— Il paraît que c'est à deux lieues d'ici qu'est le malo sitio.

— Qu'est-ce que le malo sitio?

— Le mauvais endroit, monsieur...

— Quel mauvais endroit?

— Le mauvais endroit dont parlait le compatriote de monsieur.

— Quel compatriote?... Achevez, voyons.

— Le rémouleur. L'endroit où les cinq contrebandiers ont été arrêtés ; monsieur ne se rappelle pas?

— Ah ! si fait.

— Oui, oui, firent signe de la tête Juan et Alonzo.

— Messieurs, une aventure; qu'en dites-vous?

— Va pour l'aventure, dit Giraud.

— Oh ! oui, papa, je t'en prie, dit Alexandre; montre-nous de vrais voleurs, je serai bien sage.

— Desbarolles, repris-je, vous voyez notre unanimité, mon ami.

— Je la vois.

— J'espère que vous vous réunissez au désir général?

— Moi et ma carabine.

— Bravo ! Demandez donc à nos arrieros, en ce cas, combien il nous faut de temps pour être au malo sitio.

Desbarolles fit la question désirée.

— Trois heures, répondirent les muletiers.

— Demandez-leur à quelle heure la lune se lève.

— A huit heures, répondirent-ils.

— En ce cas, Desbarolles, mon ami, expliquez-leur que nous allons nous reposer une heure ici, nous et nos mules, pour donner le temps à la lune de se préparer ; nous désirons passer le malo sitio à neuf heures du soir.

Desbarolles en fidèle interprète répéta mes paroles syllabe par syllabe ; les deux muletiers l'écoutaient la bouche ouverte : on eût dit qu'il leur parlait arabe.

Il était évident qu'ils ne comprenaient pas ce désir de se mettre en relation avec des voleurs, par le clair de lune, dans un malo sitio, à moins

que ce désir ne fût exprimé par d'autres industriels du même genre, qui avaient la délicatesse de ne point passer sans se mettre en rapport avec des confrères.

Cependant comme jusqu'à cette heure ils ne nous avaient point envisagés sous ce point de vue, il était évident qu'il leur en coûtait de revenir sur la première idée qu'ils s'étaient faite que nous étions honnêtes gens.

Ils débattirent donc longuement la proposition, mais il fallut céder : j'étais l'amo.

On donna une heure de repos aux bêtes, on mangea une omelette, on examina les fusils, dont on renouvela les charges et les amorces, et l'on partit au milieu de toute la population, qui nous regarda partir les bras levés au ciel.

VIII

Cordoue.

Pardonnez-moi, madame, de vous avoir laissée tout un jour dans les transes qu'a dû vous inspirer notre situation ; mais puisque je vous écris de Cordoue, puis que nous avons par conséquent traversé le malo sitio, vous avez compris, je l'espère, que nous n'y étions pas restés.

La soirée était charmante, et jamais soirée ne fut faite pour inspirer moins de craintes ; un crépuscule plein de transparence nous enveloppait peu à peu et confondait derrière nous, dans

les premières ombres de la nuit, le village que nous venions de quitter et les quelques arbres dont, par privilége spécial, il était ombragé.

Je commence à croire, madame, que ce n'est point la nature qui prive l'homme d'arbres, mais que c'est l'homme qui ment aux besoins de la nature en les détruisant. Je me rappelle l'Italie, où tout arbre est impitoyablement abattu parce qu'il fait de l'ombre, *perchè fa uggia*. Comprenez-vous ce crime reproché à un arbre, de faire de l'ombre dans un pays où le soleil chauffe à quarante-cinq degrés? Décidément je pense et je compte à mon retour soumettre ce grand système à l'Académie des sciences, que primitivement le monde entier a été divisé en deux religions, la religion du soleil, qui était celle de l'Orient, et la religion de la lune, qui était celle de l'Occident. Les adorateurs du soleil ont abattu les arbres parce qu'ils faisaient de l'ombre, et depuis ce temps-là les arbres, rancuniers jusque dans leurs racines, n'ont pas repoussé.

A l'Occident au contraire, dans cet empire de la mystérieuse Phébé, tout a été fait pour mé-

nager de profondes retraites à la chasseresse divine et à ses nymphes, amies de la fraîcheur et du bain; de là nos forêts profondes, de là nos ruisseaux profonds, de là nos larges lacs; ce ne sont pas les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, ce sont les belles et larges forêts.

Bref, madame, nous avions vu quelques arbres à peu près verts, et cette verdure au mois de novembre nous avait réjoui l'œil; elle avait tourné nos idées vers l'art, et de l'art nous étions tout naturellement passés aux artistes.

Je ne sais rien de plus charmant, madame, quand on se trouve cinq ou six hommes d'intelligence réunis à cinq ou six cents lieues du pays natal, je ne sais rien de plus charmant, dis-je, que de rallier à soi par le souvenir et par la causerie, qui est la déduction naturelle des souvenirs, les autres hommes d'intelligence qu'on a laissés dans ce pays; ainsi la beauté de la nature nous avait conduits aux beautés de l'art; de l'œuvre de Dieu nous étions descendus par une pente naturelle aux œuvres des hommes, et en voyant de grands arbres, de beaux

rochers, de larges horizons, les noms de Decamps, de Delacroix, d'Ingres, d'Horace Vernet, de Dupré et de Rousseau, nous étaient venus sur les lèvres.

Je crois, madame, qu'il y aurait eu quelque profit à ceux qui rendent annuellement compte des expositions du Louvre à nous entendre, sans aucune de ces petites haines ou de ces mesquines passions qui bourdonnent autour des gens de mérite, discuter, par cette belle nuit, au milieu du pays de Velasquez et de Murillo, cette grande et éternelle question, la seule qui vaille la peine d'être discutée puisque c'est la seule qui survit aux siècles; cette grande et éternelle question de la lutte du génie contre le vulgaire, question vitale s'il en fut, que les intérêts et la politique essayent éternellement d'étouffer, et qui éternellement reparaît calme et souriante comme une déesse antique, après avoir mis sous ses pieds la politique et les intérêts.

Dites-moi qui était secrétaire d'État d'Élisabeth quand Shakspeare écrivait *Hamlet* et *Roméo*.

Dites-moi qui était sénateur de Rome sous Léon X quand Raphaël peignait les stanze du Vatican.

Si les noms de quelques ministres ont surnagé sur le flux des temps, c'est qu'ils se sont cramponnés non pas aux rois de la terre, mais aux rois de l'intelligence et de l'art. Mécène n'est connu que grâce aux vers d'Horace, et les pensions accordées par Colbert à Racine et à Corneille ont presque fait oublier que ses armes étaient une couleuvre, et que cette couleuvre a traîtreusement mordu le pauvre Fouquet au talon.

Nous étions au plus ardent de notre discussion, au plus chaud de notre enthousiasme; nous venions de traverser un torrent encaissé entre deux rives profondes, dont les accidents avaient tenté vainement de ralentir notre dialogue, quand nous vîmes nos deux guides se consulter, et Juan revenir vers nous en nous faisant des signes.

La conversation cessa aussitôt.

J'allai à lui...

— Malo sitio, me dit-il en me montrant une

grande ombre projetée devant nous par une espèce de bois.

— Los Pateros?

— Sí.

— Mes enfants, dis-je en me retournant, assez de pinceaux comme cela ; aux fusils ! aux fusils!

L'avertissement produisit un effet miraculeux, la conversation cessa comme par enchantement, chacun fit halte sur le lieu même où il était ; ceux qui étaient à pied coururent à leurs mules; en dix secondes tout le monde était armé.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-on ensuite.

Je mis pied à terre.

— Il y a que nous approchons, à ce qu'il paraît, du malo sitio où les cinq contrebandiers ont été arrêtés, voilà une quinzaine de jours, et qu'il s'agit de nous mettre sur la défensive.

— Voilà, dit Desbarolles en faisant sonner le chien de sa carabine.

— Allons, dit Giraud, voilà encore Desbarolles qui commet des imprudences.

— Quelles imprudences? demanda Desbarolles.

— Tu sais bien que quand tu as une fois armé ta carabine, tu ne peux plus la désarmer qu'en la tirant.

— On la tirera, dit Desbarolles.

— Oui, dans nos jambes. Messieurs, je demande que Desbarolles forme l'avant-garde.

— Il la formera.

— Silence donc, silence! firent les arrieros.

— Voyons; décidément, messieurs, il paraît que la chose est sérieuse; examinons les localités.

Je n'ai jamais vu à la clarté d'une lune magnifique plus beau paysage que celui du malo sitio.

Nous avions, au point où nous étions parvenus, c'est-à-dire sur la rive la plus escarpée du petit ruisseau que nous venions de traverser, une espèce de bois taillis à notre gauche; du milieu de ce bois taillis s'élançait de temps en temps un arbre qui, épargné par les coupes précédentes, avait atteint toute sa hauteur; cet

arbre était sombre et immobile, pas un souffle de vent ne passant sur le paysage.

A droite, nous avions une plaine immense, bordée par des montagnes; sous nos pieds moutonnaient de grands buissons de pin et de genièvre, qui semblaient des tirailleurs jetés en avant par la forêt. Au delà de ces buissons, et comme ils allaient montant à la hauteur des touffes d'herbes, on voyait, dans un endroit où les bords s'abaissaient, briller le ruisseau, pareil à un ruban argenté.

Au fond, à une distance où l'œil avait peine à les distinguer, les contours de quelques arbres, au milieu desquels apparaissaient comme des fantômes les murs blancs d'un moulin, qui dentelaient le paysage.

Jamais malo sitio ne me parut moins propre à inspirer la terreur; aussi toute la caravane paraissait-elle bien plus disposée à rire qu'à trembler : il est vrai que Juan et Alonzo tremblaient pour toute la caravane.

Je jetai les yeux sur Paul; il avait conservé son impassibilité habituelle, et avait profité de la

circonstance pour tirer de sa poche un morceau de pain concave et dont la concavité contenait un reste de civet.

Paul continuait de boire et de manger à l'état chronique ; mais il ne tombait plus depuis qu'il avait eu l'idée de se faire attacher à sa mule.

— Eh bien, Paul, lui dis-je, pourquoi ne mettez-vous pas pied à terre?

— Ah ! monsieur, dit-il, parce que ce serait du temps perdu ; il faudrait me détacher, puis me rattacher ; j'aime mieux rester où je suis.

— Mais si les voleurs tirent sur nous, vous allez leur servir de point de mire, Paul.

— Oh ! monsieur, ils ne me verront pas, je suis noir.

Et il se mit à rire avec cette silencieuse hilarité qui n'appartient qu'à lui, et qui chez lui exprime la satisfaction complète de lui-même.

Il n'y avait rien à répondre à une si excellente raison ; nous laissâmes Paul sur sa mule, et nous commençâmes à prendre nos dispositions pour traverser le malo sitio.

Comme ces dispositions étaient prises dans le

plus grand silence, nous entendîmes tout à coup un bruit étrange et qui nous fit frissonner malgré nous.

Ce bruit n'avait rien d'humain, et ne ressemblait à aucun bruit connu; c'était comme la longue plainte d'un homme qu'on égorge; mais pour se plaindre ainsi, il eût fallu être non pas un homme, mais un géant; d'ailleurs cette plainte, avec sa gamme croissante et décroissante, revenait de cinq secondes en cinq secondes.

Nous n'étions pas disposés à la crainte, et de plus aucun de nous n'était d'un caractère timide; cependant, je crois pouvoir affirmer que la perception de ce bruit nous fit passer à tous un frisson dans les veines; nous nous regardâmes, et attendîmes la reproduction de ce bruit singulier pour lui assigner une cause.

Le bruit se reproduisit.

Personne de nous ne fut capable de donner de ce bruit une définition satisfaisante.

Nous appelâmes nos muletiers, et nous les interrogeâmes : ils étaient si troublés qu'ils ne comprirent rien à notre demande.

— Oui, dirent-ils, oui, vous avez raison, retournons sur nos pas, messieurs, retournons sur nos pas.

— Oh ! dit Boulanger, je la tiens.

— Quoi?

— La cause de ce bruit.

— Vraiment?

— Oh ! bon Sancho Pança ! digne don Quichotte ! immortel Cervantes !

— Voyons, cher ami, qu'ont à faire là dedans Cervantes, don Quichotte et Sancho?

— Noria, mes amis, noria !

— Ah! fit Giraud, regarde que nous sommes bêtes, Desbarolles ! Comment! tu ne t'es pas rappelé ce bruit-là, que nous avons entendu cent fois?

— Dis donc, dis donc, s'écria Desbarolles, tu pourrais bien parler au singulier, ce me semble.

— C'est vrai, que tu es bête! dit Giraud.

Nous éclatâmes de rire ; ce moment de crainte avait fait place à la confiance la plus parfaite.

— Voyons, dit Giraud, relève ta carabine et marchons, ranplan, plan, plan.

Nos muletiers nous regardaient tout abasour-

dis, et ne comprenaient rien à cette nouvelle manière de traverser les mauvais pas.

Cependant, tout en ayant l'air de railler le danger, je commençai par prendre toutes les dispositions qui pouvaient le diminuer : chacun de nous plaça sa mule entre lui et le bois, et marcha, la main gauche appuyée au garrot de l'animal; de cette façon, le corps de la mule protégeait le corps du voyageur, et, quoique dans des conditions moins sûres, les jambes, les jambes.

Boulanger lui-même avait pris un fusil, en promettant positivement qu'il tâcherait de tirer dans la direction des voleurs, au service desquels nous avions douze coups de première charge.

Notre caravane, précédée de Desbarolles et sa mule, marchait sur une seule ligne, à soixante pas du bois à peu près; à cette distance, et dans l'obscurité, la supériorité de nos armes devait, en cas d'attaque, nous être d'un grand avantage.

Nos muletiers, qui étaient en tête, repassèrent à la queue en se courbant pour mettre leur pas-

sage à l'abri derrière les mules, et en nous faisant signe du doigt de garder le plus profond silence.

Ce signe fut, à ce qu'il paraît, mal interprété par Alexandre, qui se mit à crier à tue-tête :

— Ohé ! les voleurs de Castro del Rio, où sont-ils?

Les muletiers s'arrêtèrent, comme si leurs pieds avaient pris racine.

— Eh ! mon cher ami, dit Maquet, vous voyez bien qu'ils n'entendent pas le français, ces braves gens? Ils ne répondront pas; allez, Desbarolles, allez en espagnol.

— Ohé! los ladrones de Castro del Rio, cria Desbarolles à tue-tête, donde son?

Cette fois les muletiers furent bien plus ébouriffés encore que la première ; ils comprenaient une chose qui leur avait paru jusque-là incompréhensible, c'est qu'il existait dans ce pays de fous qu'on nomme la France des voyageurs qui appelaient les voleurs.

Il paraît que la chose stupéfia les voleurs à l'égal des muletiers, car nous traversâmes le

malo sitio en leur jetant tous les défis que notre vocabulaire put nous fournir, et cela, je dois l'avouer, madame, impunément.

Pas un voleur ne parut, pas un canon de carabine ne brilla, et aucun autre bruit ne se fit entendre que le bruit de cette lamentable noria, qui devenait de plus en plus lugubre au fur et à mesure que nous nous approchions d'elle.

Au bout de dix minutes, nos muletiers se redressèrent de toute leur hauteur, et, respirant comme si on leur eût enlevé une montagne de dessus la poitrine :

— Il n'y a plus de danger, dirent-ils.

— Bah ! vraiment ?

— Oui, le malo sitio est passé.

— C'était bien la peine de nous déranger, dit Alexandre en remontant d'un bond à la force des poignets sur Acca, dont les genoux plièrent jusqu'à terre.

Puis, calme comme le Didier de *Marion Delorme* :

— Je disais donc que M. Ingres..., reprit-il.

— Un instant, un instant ! Avant toute chose, Desbarolles, mon ami, dit Giraud, décharge ta carabine ; tu sais que c'est convenu.

— Je vais la désarmer.

— Non pas ; je sais comment tu désarmes tes carabines ; décharge-la, mon cher.

— Oui, oui, Desbarolles, mon ami, dirent trois ou quatre voix, pas d'entêtement.

Desbarolles, voyant qu'une majorité imposante se réunissait contre lui, approcha en soupirant la crosse de son épaule et son épaule de la crosse.

— Tu vas voir comme elle est douce la carabine de Desbarolles, dit Giraud à Alexandre ; un vrai mouton.

Desbarolles lâcha le coup, et fit deux tours sur lui-même.

— Regarde, regarde, dit Giraud ; ce n'est pas ta carabine de Devisme ou de Bertonnet qui en ferait autant. Et quand on pense qu'il ne peut pas se déshabituer de l'armer ni apprendre à la désarmer.

— Sacré tonnerre ! disait Desbarolles, je

crois qu'elle devient de plus en plus dure, cette maudite escopette.

Le coup était parti verticalement, un long jet de feu avait rayé le sombre azur de la nuit, et le bruit, répété par les montagnes comme un grondement de tonnerre, avait longtemps retenti au milieu du silence nocturne.

La voix de cinq ou six chiens répondit à la détonation par des aboiements.

C'étaient les chiens du moulin, qui, réveillés par le coup de feu, s'empressaient de donner des preuves de leur vigilance.

— Bon, dit Alexandre, voilà les toutous qui s'en mêlent, cela va faire un joli concert : papa, chante-nous donc quelque chose.

La noria continuait toujours ses grincements.

Il était évident que les aboiements des chiens avaient réveillé le meunier et les garçons ; nos deux muletiers, qui étaient pleins de prudence, jugèrent à propos de se faire reconnaître, et s'avancèrent vers le moulin en criant quelques paroles que nous ne pûmes comprendre.

Bientôt un dialogue s'établit, dont les chiens faisaient le second dessus.

Nous marchions toujours, et nous suivions le chemin qui passe à cent cinquante ou deux cents pas du moulin. Il paraît que nos muletiers ne tenaient pas à rester en arrière, car nous les vîmes accourir au galop pour nous rejoindre.

— Eh bien ! Juan, demandai-je à celui qui se trouva le premier près de moi.

— Eh bien, monsieur, les voleurs...

— Après.

— Ils y sont toujours.

— Bah !

— Oui, puisque hier ils ont volé au meunier une vache et deux moutons.

— Vraiment?

— De sorte que le meunier et tous ses gens étaient sur leurs gardes; de sorte que, quand ils ont entendu le coup de fusil, ils ont cru que c'étaient les voleurs qui revenaient.

— Ils tiennent à leurs voleurs, dit Giraud; laissons-leur cette illusion : l'illusion fait le bonheur de l'homme.

Et sur cet axiome, contre lequel aucune voix ne s'éleva, nous nous remîmes en marche, laissant mourir derrière nous les aboiements des chiens et les grincements de la noria.

Une heure après, nous étions arrivés à Castro del Rio sans aucune espèce d'accident, mais ayant fait cette découverte, que ce bout de ruisseau que nous avions passé n'était autre que le Guadalquivir, le roi des fleuves espagnols, dont l'aspect inspira une si grande surprise aux Arabes, qu'ils s'écrièrent en le voyant : *Oued el-Kebir!* c'est-à-dire : La grande rivière.

Les étymologistes n'auront pas grande difficulté, je présume, à reconnaître Guadalquivir dans *Oued el-Kebir*.

IX

Cordoue.

Voilà, de bon compte, madame, cinq lettres que je vous écris depuis notre départ de Grenade ; c'est que la route est longue, quoique peu fertile en accidents. C'est toujours la même chose. Comment déjeunerons-nous? comment dînerons-nous? et où coucherons-nous? Puis de temps en temps, pour redonner du nerf à l'intérêt qui va s'alanguissant, il est question de voleurs, qu'on ne voit pas, bien entendu, ou

qui, lorsqu'ils se montrent, vous font leurs excuses très-humbles de s'être montrés.

Ce qui vous frapperait surtout, madame, si vous faisiez la route que nous venons de faire, c'est cette absence absolue de villes, de bourgs et même de maisons, qui fait d'une portion de l'Andalousie, c'est-à-dire d'une des plus belles provinces de l'Espagne, un vaste désert, dans lequel vous faites dix ou quinze lieues de France sans rencontrer un voyageur, sans voir poindre une habitation. En effet, qu'avons-nous rencontré entre Grenade et Cordoue, ces deux grandes capitales de l'empire moresque d'Abd-er-Rahman et de Boabdil ? Deux villes où à peine nous avons pu trouver deux lits, Alcala Real et Castro del Rio, et deux villages dans lesquels nous n'avons rien trouvé du tout.

Aussi, madame, si jamais vous avez le désir de voyager en Espagne autrement que de Bayonne à Madrid et de Madrid à Séville ou à Barcelone, lignes privilégiées sur lesquelles on trouve les diligences ou les malles-postes, lesquelles ressemblent fort à des diligences dans

lesquelles on est plus rudement secoué, voilà tout, je me permettrai de vous donner un conseil.

Ce conseil sera de voyager en caravane, comme nous voyageons; seulement vous substituerez les ânes aux mules, et vous prendrez vos auberges à Paris.

Il existe sur le boulevard Bonne-Nouvelle, madame, un bazar fondé par un homme d'esprit qui doit avoir voyagé et souffert en voyage. Ce bazar est destiné à procurer à l'honnête homme qui se déplace pour aller voir d'autres honnêtes gens que ceux qu'il a l'habitude de rencontrer boulevard Bonne-Nouvelle, boulevard Saint-Denis, ou boulevard de Gand, toutes ces petites commodités sans lesquelles la locomotion trop prolongée devient un supplice.

Ce bazar a pour nom : *Bazar de voyage*, et est tenu par M. Godillot.

Je vous prie de croire, madame, que ceci n'est pas le moins du monde une réclame.

Si, dis-je, vous avez jamais l'envie, madame, de faire un voyage pareil à celui que

nous faisons, vous trouverez donc, sur le boulevard à gauche en allant de chez Barbedienne à la porte Saint-Denis, vous trouverez le bazar de voyage de Godillot et compagnie.

Là, madame, vous achèterez deux charges de mulets complètes, toutes deux montées sur leurs bâts, prêtes à être posées sur le dos de l'animal ; chaque charge contiendra une tente, trois lits, une cantine complète avec sa poêle, son gril, sa broche ; sa broche, madame ! monument qui manque complétement en Espagne, mais qui a dû y être connu dans les temps reculés, puisque son nom existe ; sa broche, disais-je donc, ses assiettes, son pot-au-feu, ses cuillers, ses fourchettes et ses couteaux.

De plus, hache, marteau, tenailles, ciseau, tout ce qui est nécessaire enfin à la vie nomade à laquelle vous allez vous livrer.

Quand vous aurez fait cette emplète et choisi vos compagnons de voyage, — je m'en rapporte à vous pour les prendre braves, spirituels et instruits, — vous partirez avec eux par le chemin de fer d'Orléans ; à Orléans vous

aurez retenu d'avance des places pour Châlons; à Châlons vous monterez sur le bateau à vapeur, que vous ne quitterez plus qu'à Marseille ; enfin à Marseille vous prendrez le bateau de Barcelone.

A Barcelone, vous achèterez des ânes. Vous allez vous récrier, madame ; vous allez dire que je me trompe, que ce sont des chevaux ou des mules que je vous donne le conseil d'acheter.

Détrompez-vous, ce sont des ânes, de vrais ânes, de purs ânes.

Mais il faut vous l'avouer, madame, l'âne espagnol a une incontestable supériorité non-seulement sur les ânes français, mais encore sur tous les ânes du monde, les ânes arabes exceptés.

Il est vrai que, selon toute probabilité, l'âne espagnol descend de l'âne arabe, et, au contraire des descendants ordinaires, n'a rien perdu pendant ces quatre siècles de descendance.

Quand vous aurez vu les ânes espagnols, madame, vous comprendrez le fanatisme de

Sancho pour son âne. Déjà du temps de Cervantes le besoin de réhabiliter l'âne se faisait sentir en Espagne, et Cervantes, comme tous les grands génies, se faisant l'expression des besoins d'une époque, l'a réhabilité.

Vous achèterez donc six ânes et deux mules.

Six ânes pour en faire votre monture et celle de vos compagnons, deux mules pour porter vos bagages.

Ne vous effrayez pas du prix, madame : les six ânes vous coûteront neuf cents francs; les deux mules, trois cents ; total, douze cents ; et en quittant l'Espagne, vous revendrez le tout mille.

A moins que vous ne préfériez ramener le tout en France, où vous le vendrez alors le double de ce qu'il vous aura coûté.

Vous aurez ainsi une monture plus douce, aussi rapide et moins gênante que le cheval, puisque vous n'aurez qu'à le lâcher dans le premier champ de chardons venu pour qu'il y trouve sa nourriture.

Quant à vous, madame, au lieu d'entrer dans

les villes et de vous installer à grand'peine dans quelque misérable venta, vous déploierez votre tente, comme aurait pu le faire Sémiramis ou Cléopâtre ; vos compagnons suivront votre exemple ; les domestiques, pendant ce temps, prépareront les uns le foyer, tandis que les autres iront acheter les provisions en ville, et vous serez infiniment plus chez vous que vous ne le seriez dans la meilleure des auberges espagnoles.

Si je retourne jamais en Espagne, c'est ainsi que j'y retournerai.

Toutes ces réflexions me sont suggérées, madame, par la manière dont nous avons été couchés à Castro del Rio. C'est une jolie ville, madame, dans une position pittoresque et charmante ; mais passez-y de jour, si la chose vous est possible.

Nous nous remîmes en marche au point du jour. A ce magnifique clair de lune dont je vous ai parlé, avait succédé un brouillard humide qui avait un peu détrempé les chemins ; nous montâmes donc sur nos mules, si fatiguées

qu'elles parussent, pour nous soustraire au désagrément de cette boue matinale.

Alexandre fit comme nous, et enfourcha le malheureux Acca, qui allait de plus en plus s'affaiblissant.

Le paysage était toujours le même, c'est-à-dire à la fois grandiose et accidenté. Parfois, au sommet d'une montagne dominant le chemin que nous suivions, surgissait une tour en ruine, sentinelle perdue des temps écoulés, fantôme de granit, ombre des âges féodaux.

Deux ou trois fois j'avais remarqué que le chemin, en s'escarpant au-dessus de quelque fondrière, présentait des dangers pour le pied fatigué de nos montures, les mules ; les mules ont cela de particulier, que si elles s'abattent, c'est presque toujours dans les beaux chemins où elles vont nonchalamment sans penser à leurs cavaliers ni, à ce qu'il paraît, à elles-mêmes; les mules, à la vue de ces escarpements, prenaient connaissance des localités, flairaient pour ainsi dire le chemin, et, se roidissant sur leurs jambes, passaient d'un pied assez ferme ; mais

il n'en pouvait pas être de même du cheval d'Alexandre ; son laisser aller n'était plus de l'insouciance, c'était de l'abattement : aussi deux fois, dans des mauvais pas pareils à ceux que je viens de signaler, criai-je à Alexandre de mettre pied à terre.

Vous connaissez Alexandre, madame, et vous savez avec quelle déférence il obéit aux avis paternels. Alexandre n'en fit absolument rien.

Cependant je traversai le premier un troisième passage si difficile, qu'une troisième fois je lui fis la même invitation.

Cette fois, selon toute probabilité, comme j'étais fort loin, il ne m'entendit point, car il descendit.

Bien lui en prit... Au bout de cinq secondes, j'entendis des cris et des jurements ; je me retournai, le malheureux Acca était tombé dans la fondrière !

La chute portait sa moralité avec elle.

A grand' peine, on tira Acca de son trou ; Acca était fort essoufflé et paraissait prêt à défaillir. On n'en continua pas moins de mar-

cher ; seulement Alexandre prit son fusil et se mit à chasser.

Je pris le mien pour lui tenir compagnie et j'en fis autant, mais toujours sans autre résultat que quelques alouettes. Au reste, le besoin de vivres était moins urgent, nous devions arriver vers les deux heures à Cordoue.

Nous ne devions rencontrer aucun village sur notre route, par conséquent nous avions pris nos provisions avec nous ; elles consistaient purement et simplement en pain, en vin et en chocolat.

Au moment où j'arrêtais la mule chargée de vivres, je m'aperçus qu'elle toussait avec acharnement, et que quelques gouttes de sang lui tombaient de la bouche.

J'appelai Alonzo Lopez, et lui fis part du phénomène.

Il parut savoir parfaitement ce que cela voulait dire, et appela à son tour Juan.

L'un des deux ouvrit la bouche de l'animal, l'autre lui fourra la main jusqu'au fond du gosier et en tira une première sangsue.

Puis il renouvela l'opération et en tira une seconde.

Après quoi, le sang continua de couler, mais la bête ne toussa plus.

Je demandai des explications.

C'est encore une chose qu'il faut que vous sachiez, madame.

Presque toutes les sources, les ruisseaux, les rivières de l'Andalousie contiennent de petites sangsues fines comme des cheveux; hommes ou animaux les avalent en buvant; elles s'arrêtent où elles peuvent; où elles s'arrêtent, elles s'attachent, et une fois attachées, elles acquièrent, au grand désagrément de l'individu qui les aide à l'acquérir, le développement d'une sangsue ordinaire.

Le moyen de s'en préserver est de passer l'eau qu'on boit dans son mouchoir.

Eau de Benjoin nous donna un moyen qui nous parut encore plus sûr que celui-là, c'était de ne boire que du vin.

La chaleur devenait étouffante, bien que nous fussions au 3 novembre; la chasse ne donnait

pas; je remontai sur ma mule, Alexandre sur son cheval.

Nous marchâmes trois heures encore sur un terrain continuellement boursouflé; on nous avait promis Cordoue pour midi; il était deux heures, nous demandions Cordoue à cor et à cri.

Enfin nos guides nous promirent que lorsque nous aurions franchi un dernier mamelon qui se dressait sur notre route nous verrions Cordoue.

Nous franchîmes le mamelon, et en effet, non pas immédiatement, mais après avoir traversé un pli de terrain qui s'étendait encore sur notre chemin, nous aperçûmes la ville tant demandée.

Il y a dans certains noms de villes un singulier prestige; dès l'enfance, ces noms ont résonné à notre oreille d'une façon étrange : Memphis, Athènes, Alexandrie, Rome, Constantinople, Grenade et Cordoue, sont de ces noms-là; on a, depuis que l'âge du désir est en nous, été poursuivi du désir de voir ces villes aux noms historiques et pittoresques; on y a si souvent pensé, si souvent la crainte de ne pas les visiter, malgré

le désir qu'on en a, est venue vous traverser l'esprit, qu'on s'en est fait une image selon son imagination; on a vu en rêve la ville que l'on craignait de ne pas voir en réalité; puis le jour se lève où les obstacles ont disparu comme ces nuages que chasse le vent; on part, on traverse l'espace, on demande, on s'informe, on presse le pas, on arrive! La ville désirée vous apparaît enfin au pied d'une montagne, au bord d'un lac, ceinte d'une rivière; vous vous arrêtez, vous soupirez : tout votre rêve est détruit, toute votre illusion envolée; vous ne voyez rien de ce que vous avez cru voir; vous soupirez, et vous dites : « C'est donc cela? »

Il est vrai que le premier aspect des villes est presque aussi trompeur que le premier aspect des hommes.

Lorsque j'entrai à Rome, je crus entrer dans une ville bâtie par Louis XV pour madame de Pompadour.

Ce n'est pas la situation qui manque à Cordoue, c'est l'aspect.

En effet, Cordoue, adossée aux dernières

rampes de la Sierra Morena, dominée par ces pics sombres qui ont fait donner aux montagnes qu'ils couronnent le titre de montagnes Noires, couchée au bord du Guadalquivir, la plus grande rivière ou plutôt le plus grand fleuve de toute l'Espagne, Cordoue, chauffée par son soleil moresque, Cordoue est dans une admirable situation ; seulement, Cordoue, masse de maisons sans ombre, sans jardins, sans monuments autres que celui de la cathédrale, Cordoue, malgré les trois ou quatre palmiers qui balancent au-dessus d'elle leurs gracieux éventails, Cordoue manque d'aspect.

Il est vrai que, comme toutes les bonnes choses, Cordoue gagne à être connue. En attendant, il n'en est pas moins vrai que Cordoue n'est point à la première vue la Cordoue que vous vous êtes faite.

Aussi, comme il faisait très-chaud, que le soleil frappait d'aplomb sur nos têtes, nous passâmes bien vite de la contemplation à l'action, et nous nous remîmes en marche.

Mais un incident nous arrêta... Quelque in-

stance qu'on lui fît, le malheureux Acca ne voulut jamais repartir.

Tout à coup, et comme nous regardions en cercle cette lutte, dont le résultat commençait à nous paraître fort douteux, Alexandre s'écria :

— Messieurs, je m'écroule.

En effet, Acca manquait par sa base : il tomba sur les genoux de devant, plia sur les jarrets de derrière, allongea la tête, tira la langue, poussa un soupir, et se coucha.

Alexandre écarta les jambes et se trouva sur ses pieds.

— Eh bien ! qu'a-t-il donc? demanda Desbarolles.

— Il a qu'il est mort, répondit Giraud.

— Allons donc!

Lopez et Juan ne firent qu'un signe de tête, mais si expressif, qu'il n'y avait pas à s'y tromper.

Acca était parfaitement trépassé, trépassé à la vue de Cordoue, où l'attendait le repos, comme trépasse un naufragé à la vue du port.

Alexandre tira son livre de notes et écrivit :

« La méthode Baucher ne convient pas aux « chevaux andaloux. »

Ce fut, à part les doléances des muletiers, toute l'oraison funèbre du pauvre Acca.

On lui ôta sa selle (Acca était le seul qui portât ce vain ornement, qu'on avait cru devoir accorder à son titre de cheval), on lui ôta sa selle et l'on en chargea la mule aux bagages.

Puis on l'abandonna aux corbeaux, sans même juger que sa peau méritât la peine d'être recueillie.

— Ma foi, dit Alexandre, je suis satisfait au moins de savoir à quoi m'en tenir; j'avais un cheval et j'allais à pied; j'étais comme les dragons, je ne savais pas si j'étais dans l'infanterie ou dans la cavalerie; maintenant au moins je suis fixé.

Cordoue était loin encore, mais du moins on voyait Cordoue : quoique ce soit une grande impatience que de voir et de ne pas atteindre, c'est cependant en même temps une consolation.

Cette consolation nous soutint pendant deux heures de marche, durant lesquelles nous fîmes

deux lieues et demie à peu près ; puis nous nous trouvâmes sur les rives du Guadalquivir.

A cet endroit, le Guadalquivir est grand comme la Marne et ne porte pas encore bateau.

Nous trouvâmes un bac et non pas un pont.

J'avais presque autant entendu parler du pont de Cordoue que du pont de Tolède ; comment donc se faisait-il que, pour la première fois où je trouvais de l'eau, je ne trouvasse pas de pont?

Nos muletiers nous expliquèrent qu'en passant sur le pont nous eussions payé un réal par homme et un réal par bête, ce qui faisait quelque chose comme dix-sept réaux, c'est-à-dire quelque chose comme quatre francs cinq sous ; tandis qu'en passant par le bac nous ne payions que deux sous par homme et deux sous par bête, ce qui faisait quelque chose comme trente-quatre sous.

Pour nous économiser trois francs entre huit, les misérables nous avaient fait faire un détour d'une lieue.

L'intention était bonne ; mais l'enfer, on le sait, est pavé de bonnes intentions.

Nous avions épuisé tous nos liquides et nous mourions de soif depuis deux heures ; depuis deux heures nous tirions droit sur le Guadalquivir ; comme une meute altérée, nous voyions enfin, après deux cent cinquante lieues faites à travers l'Espagne, un fleuve avec de l'eau, et nous espérions que, sauf les sangsues, que nous avions un moyen de combattre, c'était de l'eau à boire.

Erreur !

En arrivant, nous nous aperçûmes que ce que roulait le Guadalquivir, et que nous avions pris de loin pour de l'eau, était une espèce de boue liquide, ayant la couleur et le compacte, sinon le goût, d'un immense courant de chocolat à la crème.

Nous nous regardâmes en nous grattant l'oreille avec un ho! ho! des plus expressifs.

— Il faut arriver à Cordoue, dit une voix.

— A Cordoue! à Cordoue ! répétèrent toutes les autres, comme dans le *Régulus* de Lucien Arnault tous les comparses du Théâtre-Fran-

çais criaient : « A Carthage ! » ce qui était d'un effet magnifique.

En conséquence, nous nous entassâmes dans le bac pêle-mêle avec les chiens, les chevaux et les mules d'une autre caravane que les passeurs faisaient attendre depuis dix minutes pour nous passer tous ensemble d'un seul coup.

Il y eut un moment de confusion qui rappelait assez exactement l'embarquement dans l'arche; après quoi, à l'exception de femelles de notre espèce, nous nous trouvâmes embarqués.

Tout embarquement, à moins de naufrage, implique un débarquement ; cinq minutes après, nous débarquâmes donc sur l'autre rive du Guadalquivir.

Nous nous trouvions dans une espèce de petit bosquet d'oliviers assez agréable : au-dessus de la cime rabougrie des oliviers, nous apercevions la flèche de la cathédrale de Cordoue, notre étoile polaire.

Un chemin tracé par les pieds des animaux et par les roues des charrettes nous traçait notre route.

Nous étions tous à pied; c'était notre habi-

tude dans les grandes circonstances : depuis longtemps nous avions remarqué que nous allions bien plus vite à pied qu'à mule.

Nos arrieros, que nous avions laissés en arrière pour régler nos comptes avec les passeurs, nous suivaient de loin.

Paul était perché sur les bagages, qu'il ne quittait jamais. Depuis qu'il avait eu l'idée de se faire ficeler au-dessus des malles, comme un sac de nuit, sa quiétude était parfaite ; et assis les jambes croisées, à la manière des Orientaux et des tailleurs, sur la plate-forme des bagages, il semblait, s'épanouissant sous ce soleil qui lui rappelait celui de Gondola, quelque divinité des bords du Gange, que des voyageurs curieux rapportaient de l'Inde pour en faire don à un musée européen.

Nous continuions à chercher de l'eau.

Une maison nous apparut toute brodée de treilles, qui jetaient sur elle une ombre bleuâtre d'une couleur adorable ; dans un autre moment, les peintres se fussent arrêtés et eussent croqué la maison.

L'idée ne leur en vint même pas ; ils se précipitèrent vers la maison et frappèrent d'un même coup à toutes les fenêtres et à toutes les portes, en criant : « Agua ! agua ! »

La maison était solitaire, ou les habitants étaient morts de soif ; nous ne fûmes jamais bien fixés là-dessus ; mais la chose qui ne nous laissa aucun doute, c'est que l'on ne nous ouvrit point.

Rien n'altère comme une espérance déçue. Cordoue se rapprochait visiblement ; mais il y avait à craindre que la rage ne se manifestât dans la caravane avant que nous atteignissions Cordoue.

Les uns mâchèrent quelques feuilles de vigne. Hélas ! ce n'était plus comme à Grenade, les raisins étaient absents des treilles jusqu'aux derniers grains.

Les autres essayèrent de manger des olives fraîches ; ceux-là, Dieu leur fasse miséricorde en l'autre monde ! ils l'auront bien méritée dans celui-ci.

Enfin nous atteignîmes un petit sentier assez ombreux, et par conséquent assez frais, qui eût

ressemblé à ces charmants chemins qui donnent entrée aux villages de Normandie, si les deux haies qui bordaient ce sentier n'eussent été formées par d'immenses aloès.

A l'extrémité de ce sentier, nous débouchâmes dans une prairie, puis dans une petite plaine, à l'extrémité de laquelle, c'est-à-dire à mille pas de nous à peu près, nous voyions s'étendre dans la forme la plus pittoresque du monde la muraille moresque qui aujourd'hui encore ceint la ville des califes.

Au centre de cette muraille, à gauche de la cime d'un beau palmier, qui se déployait comme le panache d'un guerrier gigantesque au-dessus des remparts, s'ouvrait une trouée ogivique qui semblait pleine de fraîcheur, étant pleine d'ombre.

C'était la porte de la ville.

Nous tendîmes à l'instant même vers ce but.

Mais en avant de cette porte existait un objet qui attirait toute notre attention.

Cet objet était une espèce de hangar habité par quelques individus des deux sexes, en-

tourés d'une myriade d'enfants, les uns debout, les autres assis.

Chacun se demandait que pouvait être cette baraque, et que pouvait faire cette population de marmaille qui paraissait savourer avec délice un aliment dont la distance nous empêchait de distinguer la nature.

Toutes les intelligences de la troupe étaient tendues, mais inutilement, vers ce grand problème.

Un éclair m'illumina.

Je me rappelai Naples.

— Giraud, m'écriai-je; cocomeri! cocomeri!

Vous vous rappelez Naples, vous aussi, madame; eh bien, cette baraque était celle d'un marchand de pastèques, et toute cette population se grisait, comme Arnal, avec du melon.

Tout disparut à l'instant même à nos yeux, madame: Cordoue, ses murailles, sa mosquée, sa porte, son palmier, ses souvenirs; nous nous précipitâmes vers la baraque en criant:

— Cocomeri! cocomeri!

Nous étions armés, et d'un aspect, il faut le dire, assez peu rassurant, surtout après ce voyage à travers terre : les enfants prirent peur les premiers, et se sauvèrent en faisant des cris inhumains; les hommes les suivirent en emportant leurs plus gros melons, qu'ils espéraient sauver aussi.

Une seule femme resta.

Je ne sais rien de plus brave en face des invasions qu'une femme très-laide, si ce n'est une très-jolie femme.

Notre héroïne était très-laide.

Elle paraissait résignée à tout.

Desbarolles lui expliqua dans un castillan très-altéré que nous étions d'honnêtes voyageurs mourants de soif, et que notre plus grande ambition était pour le moment d'avoir chacun un melon, en le payant, bien entendu.

La prétention parut des plus justes à notre marchande, qui mit tout son magasin à notre disposition.

Ah ! madame, si vous nous aviez vus nous ruer sur les melons, trois jours auparavant objet de no

dédains, quand Peppino se hasardait à en glisser un sur notre table, quelles réflexions sans fin cette vue lamentable n'eût-elle point inspirées à votre esprit si philosophique !

La peur de l'hydropisie nous arrêta seule. Giraud et Alexandre avaient entamé leur troisième melon, lorsque mes effroyables prédictions le leur firent tomber de la bouche à moitié dévoré.

Pendant ce temps-là, la caravane nous rejoignait; de loin nous apercevions Paul qui suçait quelque chose avec sa sensualité ordinaire.

C'était un énorme cocomero, qu'il avait découvert dans les bagages de la caravane qui avait passé le bac en même temps que nous, et qui lui avait coûté la somme de dix centimes.

Nous payâmes les nôtres, qui étaient un peu plus petits, un réal la pièce. Nous en fîmes l'observation à la marchande, qui nous répondit avec dédain que le cocomero de Paul était un cocomero d'occasion.

Paul ne s'était pas dérangé, madame, et une demi-heure avant nous il avait eu moins qu'à

moitié prix un melon d'une grosseur double des nôtres.

Avouez, madame, que sous tous les rapports Paul est un être privilégié.

Nous n'avions plus rien à faire ; nous étions, momentanément du moins, rafraîchis et reposés.

Nous nous acheminâmes vers la ville.

— Ah ! sacrebleu ! dit Maquet.

Nous nous retournâmes quelque peu effrayés : Maquet ne jurait que dans les grandes occasions.

— Quoi?

— Et la douane?

— Ah ! c'est vrai, la douane, dit Boulanger.

— Est-ce qu'il y a une douane à Cordoue? demandai-je en interrogeant du regard Giraud et Desbarolles.

— Hélas ! oui, répondit Giraud.

— Et des plus sévères même, ajouta Desbarolles.

— Bon, en voilà pour deux heures, fit Alexandre.

— Il y a une chose bien simple, répondis-je.

— Laquelle?

— Nous laisserons les clefs à Paul, nous laisserons Paul avec les muletiers, les muletiers avec les bagages, et Paul, les muletiers et les bagages nous rejoindront à l'hôtel de la Poste.

On nous avait d'avance, à Grenade, indiqué l'hôtel de la Poste comme celui auquel nous devions descendre.

— Bravo! cria tout le monde.

Nous nous engouffrâmes sous la porte. Il y avait de l'autre côté de cette porte encombrement de populaire.

Le populaire nous attendait; les moutards fugitifs nous avaient annoncés, et les curieux, assez peu récréés dans leur ville de Cordoue, s'étaient amassés sur notre route pour se donner la satisfaction de nous voir.

Nous présentâmes nos passe-ports au corps de garde, tandis que nos mules et nos muletiers s'arrêtaient à la douane. Ces deux établissements, douane et corps de garde, sont situés chacun d'un côté de la rue.

L'officier était au poste; il nous salua gracieusement et presque sans visiter le passe-port de mes compagnons, après avoir jeté les yeux sur le mien.

— Passez, messieurs, nous dit-il, passez; nous vous attendons depuis longtemps.

— Vous nous attendez?

— Oui.

— Nous savions que M. Alexandre Dumas était en Espagne, et nous comptions bien qu'il ne quitterait pas l'Espagne sans visiter notre ville.

Nous passâmes en général et moi en particulier. J'adressai quelques remercîments à l'officier, et nous nous remîmes en marche.

Muletiers et mules nous suivirent.

— Eh bien! demandai-je à Paul, la douane?

— Oh! fit Paul, le chef des douaniers a vu le nom de monsieur sur les malles; il m'a demandé si monsieur était l'auteur de *Monte-Cristo*, je lui ai dit que oui, et il a répondu : « C'est bon, passez. »

— Sans rien visiter?

— Sans rien visiter.

Je revins sur mes pas, et j'allai remercier le chef de la douane, comme j'avais remercié le chef du poste.

Je vous raconte un fait, madame, que vous attesteront mes cinq compagnons, et que je ne vous raconterais point s'ils n'étaient là pour l'attester.

Connaissez-vous rien de plus littéraire et de plus poli que les soldats et les douaniers de Cordoue ?

Un quart d'heure après ce triomphe, nous entrions dans l'hôtel de la Poste.

X

Cordoue.

Vous comprenez, madame, qu'après un pareil voyage, notre premier cri, en arrivant à Cordoue, fut : « Baños! baños! » ce qui pouvait se traduire par : « Des bains! des bains! »

Mais il en fut de notre cri comme si nous avions parlé hébreu. On connaît bien les bains à Cordoue, mais on ne connaît pas les baignoires.

Seulement, il existe d'immenses jarres, exactement pareilles à celles dans lesquelles furent mis en bouteilles et cachetés les quarante voleurs

d'Ali-Baba. Quand on veut absolument prendre un bain, on remplit ces jarres à moitié, et l'on descend dedans à l'aide d'une échelle double.

Puis chacun s'accroupit selon sa grandeur, de manière que la tête seulement dépasse le goulot, ce qui permet aux baigneurs de continuer la conversation commencée.

Malheureusement il n'existait même pas de semblables jarres dans l'hôtel, et nous fûmes forcés de nous contenter de grands plats de terre, au milieu desquels nous ressemblions assez, tout ruisselants d'eau que nous étions au bout de cinq minutes, à des tritons sur leurs conques marines.

Nous n'avions pas encore fini nos ablutions, que déjà deux personnes avaient frappé à la porte et avaient été introduites près de nous.

L'une de ces personnes était M. Martial de la Torre, sur lequel j'avais une lettre de crédit.

L'autre, M. Eugène Perez, professeur de français, pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

Tous deux, sans attendre que je me présen-

tasse chez eux, ayant appris mon arrivée à Cordoue, venaient me faire leurs offres de service, et, je dois l'avouer, avaient été quelque peu étonnés de l'état dans lequel ils nous trouvaient.

La pudeur de M. Martial de la Torre en fut effarouchée, et il ne fit qu'entrer et sortir ; notre compatriote, moins pudibond, ou plus familier peut-être avec les ablutions, resta, et tout en nous habillant nous commençâmes à prendre langue.

Notre mauvaise humeur de voyageurs porta tout d'abord sur l'aspect de Cordoue. Chacun de nous s'était fait une Cordoue à sa manière : l'un gothique, l'autre moresque, l'autre presque romaine ; car les souvenirs de Lucain et de Sénèque étaient aussi vivants chez nous que ceux d'Abd-er-Rahman et ceux du grand capitaine. Nous n'avions oublié qu'une chose, c'était de nous représenter une Cordoue espagnole, et c'était justement la seule que nous eussions trouvée.

Des rues étroites, sales, dans lesquelles il est défendu de jeter son eau, sans doute de peur

que cette eau ne les lave quelque peu ; des maisons basses et souvent d'un ton grisâtre, ce qui est si rare en Espagne, grillées du haut en bas comme des prisons ; un seul monument dominant tout cela, la cathédrale : tel est le premier aspect de Cordoue.

Le pavé surtout faisait notre désespoir ; ces cailloux qui présentent sans cesse la pointe ont l'air d'être en réaction continuelle contre ceux qui passent : il faudrait la gentille Mignon et toute son adresse à danser sur les œufs pour marcher sur ce pavé-là.

Perez combattit en faveur de la ville qui lui donnait l'hospitalité ; il nous affirma que sur ces cailloux pointus, qui faisaient notre désespoir, couraient des pieds aussi légers que ceux de Taglioni se reposant sur les fleurs du ballet de *l'Ombre*, et que derrière ces grilles nous verrions briller de si beaux yeux, que ces yeux-là nous raccommoderaient avec Cordoue.

Avec Cordoue, c'est possible, mais pas avec les grilles.

Ah ! j'oubliais de vous dire, madame, que

nous logeons dans un assez bon hôtel, Parador de las diligencias, et que, comme nous y étions attendus, nous avons trouvé tous les visages souriants, y compris celui du cuisinier, qui est de Lyon.

Cette découverte a fort réjoui mes amis, et moi aussi, madame; s'ils ne se lassent pas de manger ma cuisine, je commence à me lasser de la faire.

Nous sommes donc assez convenablement installés.

Nous avons deux chambres et un salon; ces trois pièces, qui se commandent, affectent la forme d'un — couché : à l'une des extrémités, j'habite avec Alexandre; à l'autre extrémité, Maquet s'est installé avec Giraud; dans le corridor qui nous sépare, deux matelas jetés à terre ont pour but, sinon pour résultat, de reposer les membres fatigués de Boulanger et de Desbarolles.

Il est inutile, je crois, de vous dire, madame, que Giraud couche avec sa bourse, à laquelle il tient d'autant plus qu'elle diminue davantage de

poids, et Desbarolles avec sa carabine, que notre dernière alerte lui a rendue plus chère que jamais.

De cheminées, bien entendu qu'il n'en est pas question.

Au reste, un oranger colossal, qui emplit à lui seul de verdure, de parfums et de fruits toute notre cour, qui peut avoir trente pieds carrés à peu près, se charge de nous répondre, au nom du maître de l'hôtel, que toute cheminée serait du luxe avec l'admirable soleil que nous avons aujourd'hui, 2 novembre.

Nous commençâmes par bien établir le droit de propriété que notre lettre de recommandation nous donnait sur Perez. Il fut convenu qu'à part les deux ou trois heures que réclamait de lui le collége, il était à nous entièrement.

Quant aux leçons particulières qu'il pouvait avoir en ville, il fut entendu que nous les donnerions collectivement.

C'était un moyen de passer de l'autre côté de ces jalousies et de ces grilles qui nous révoltaient si fort, malgré leur belle couleur vert malachite.

Au reste, comme au lieu d'arriver à dix heures du matin, ainsi que nous l'avaient promis nos deux arrieros, nous étions arrivés à quatre heures de l'après-midi; comme il avait fallu, pour chasser tout vestige de l'affreuse route que nous venions de faire, une bonne heure de station sur nos conques marines, ce n'était point de trop d'une autre heure pour que Boulanger ouvrît les malles et distribuât à chacun ses vêtements du jour; il se trouva que six heures sonnèrent comme nous achevions notre toilette.

Le dîner était prêt.

Le dîner, c'était la grande épreuve où nous attendions toujours nos hôtes; jusque-là, je dois le dire, ils y avaient succombé.

Cette fois, le cuisinier lyonnais s'en tira à son honneur; c'eût été même à Paris un gargotier supportable.

J'oubliais de vous dire, madame, que nos fusils, sortis de leur boîte et mouillés depuis Grenade par les fréquentes averses que nous avions reçues, avaient été déposés dans le patio

en attendant l'armurier qui devait les venir prendre.

Le bruit s'était immédiatement répandu de ce dépôt, de sorte que, lorsque nous descendîmes, tout ce qu'il y avait de chasseurs à Cordoue était sous l'impluvium; nos fusils passaient dans toutes les mains : on les armait, on les désarmait, on faisait jouer les ressorts, on levait et l'on abaissait les bascules; c'était une étude des plus intéressantes enfin, que notre passage au milieu des curieux ne dérangea aucunement.

Ma carabine à balles pointues, avec son couteau de chasse servant de baïonnette, excitait surtout des transports d'admiration.

Nous prîmes place à table.

Nous occupions le bout d'une grande table dressée dans la salle commune; comme l'heure du dîner général était passée depuis longtemps (on dîne à une heure à Cordoue), cette table était complétement vide.

Mais la curiosité, assouvie sur les fusils, existait encore tout entière à l'endroit des voyageurs. Les armes, cet objet de si grande préoc-

cupation pour tous les peuples primitifs, chez lesquels la liberté est plus grande que l'indépendance, les armes avaient pris le pas sur nous, et c'était trop juste; mais les armes examinées, on revint à nous.

Aussi vîmes-nous entrer avec cette simplicité naïve qui n'a rien de plaisant une douzaine de Cordovans, qui, après nous avoir salués avec un bienveillant sourire, se mirent à table, tout en établissant une certaine distance, terrain neutre laissé entre la France et l'Espagne, mais sans croire même qu'ils eussent besoin de demander le moindre petit verre pour excuser leur présence.

En effet, il n'y avait point besoin de cela, car tout était gracieux et cordial pour nous dans leur regard comme dans les intonations de leur voix.

Pendant le dîner, un Arabe entra avec des écharpes; je me défiais de l'identité : je le fis interroger par Eau de Benjoin; c'était bien un véritable Arabe, il n'y avait rien à dire.

Seulement, ses écharpes étaient espagnoles,

et encore en avais-je sous les yeux une plus belle qu'aucune des siennes, laquelle dessinait la taille d'un des curieux qui nous regardaient.

Je la lui désignai du doigt et lui demandai s'il en avait une pareille.

A la manière dont il répondit oui, il était facile de voir qu'il eût dû répondre non.

Ce fut aussi l'opinion du propriétaire de l'écharpe, car, se levant aussitôt et s'approchant de moi tout en déroulant sa ceïnture :

— *A la disposicion de usted*, dit-il en me la présentant.

Je connaissais cette facilité des Espagnols à offrir ce que l'on a l'imprudence de paraître désirer devant eux; mais je savais aussi qu'il était convenable en ce cas de refuser.

Je refusai donc.

Mais cette fois, il n'en était pas ainsi; la ceinture avait été offerte avec une certaine façon qui n'admettait pas le refus, ce que Perez me coula tout bas dans l'oreille.

A la seconde insistance de celui qui me l'offrait, j'acceptai donc.

— Maintenant, dis-je en riant à Perez, me voilà dans la position de ce monsieur à qui l'on avait donné une paire de pantoufles, laquelle lui fit changer tout son ameublement en commençant par sa robe de chambre, laquelle, n'allant plus avec l'étoffe de ses meubles, lui fit changer ses meubles, puis son tapis, puis ses rideaux, et ainsi de suite : je ne puis pas mettre cette écharpe sur mon gilet, sur mon pantalon et sur ma redingote.

— Non, sans doute, répondit Perez; mais voici un de ces messieurs qui a une charmante veste, demandez-lui l'adresse de son tailleur.

J'eus l'imprudence de suivre le conseil de Perez.

Aussitôt le propriétaire de la veste, qui était de ma taille, se leva, l'ôta, et venant à moi :

— Monsieur, me dit-il en excellent français, je serais heureux que vous voulussiez bien accepter celle-ci ; mon tailleur me l'a apportée ce matin, et je l'ai mise aujourd'hui pour la première fois.

Je me retournai vers Perez.

— Acceptez, acceptez, me dit-il ; celui qui vous l'offre est un charmant garçon, qui serait désespéré d'un refus.

— Mais, monsieur, répondis-je, vous m'embarrassez énormément.

— Monsieur, me dit-il, nous ne sommes pas tout à fait si étrangers l'un à l'autre que vous le croyez ; j'ai longtemps habité Paris, et je vous connais, si vous ne me connaissez pas. D'ailleurs, si mieux vous aimez, ce sera un troc; vous me rendrez en échange quelque chose qui vous ait appartenu.

— Eh bien, soit, lui dis-je ; ma foi, la chose est trop curieuse pour que je m'y refuse; mais comment vous en irez-vous?

— J'ai mon manteau.

— Maintenant, monsieur, me dit un troisième dans un français un peu moins pur, mais non moins obligeant, il vous manque un gilet; voulez-vous me permettre de vous offrir le mien ?

J'eus encore recours à Perez.

— Ah çà, lui demandai-je, est-une gageure ?

— Non, me dit-il, c'est de tout cœur; acceptez, acceptez.

— Mais ils vont m'offrir leur culotte tout à l'heure.

— Oh! pour ceci, comme ça serait véritablement une indiscrétion d'accepter, vous refuserez.

Je me retournai vers ces messieurs, qui tenaient chacun à sa main l'objet offert.

— Ma foi, messieurs, leur dis-je, j'accepte, et de grand cœur, ne fût-ce que pour la rareté du fait; seulement, vos noms, je vous prie, que je sache à qui je dois des remercîments.

— Cristoval Hernandez de Cordoba, dit le jeune homme à la ceinture.

— Paroldo, dit le jeune homme à la veste.

— Ravez, dit le propriétaire du gilet.

— Messieurs, répondis-je, vous allez voir le cas que je fais de vos dons.

Je sortis; j'envoyai chercher un chapeau, et comme à Madrid j'avais acheté des guêtres et une culotte, au bout de dix minutes je rentrai complétement vêtu en Andaloux.

Des cris de joie accueillirent mon entrée: toutes les mains s'étendirent vers moi.

En mon absence, Giraud avait demandé une plume et du papier, et avec cette sûreté de trait qui caractérise son extraordinaire talent d'improvisateur, il avait reproduit la scène.

Mes trois nouveaux amis étaient autour de moi; l'un me ceignait son écharpe, l'autre me boutonnait son gilet, le troisième me tendait sa veste.

Dans le fond, un quatrième se dépouillait à la hâte du vêtement qui me manquait.

Tout cela était d'une telle ressemblance, moi compris, que le chef-d'œuvre passa à l'instant même de main en main.

Comme tout le monde ne pouvait le garder, il fut mis en loterie.

Ce fut Paroldo qui le gagna.

Afin de consoler les autres, Giraud offrit à l'instant même de faire leurs portraits.

Boulanger alors réclama une tête.

On courut chercher le carton au bristol et la boîte au pastel.

Puis l'on commanda un bol de punch gigantesque.

Il est impossible, madame, de passer une meilleure soirée, et surtout une soirée plus inattendue, que celle que nous passâmes dans notre nouvelle compagnie.

A dix heures chacun se leva.

Je voulus retenir mes convives.

— Laissez aller, laissez aller, dit Perez.

— Ils ont donc affaire? demandai-je.

— Oui.

— Et que vont-ils faire?

— Ils vont *pelar la pava*.

Ah! madame, c'est ici que j'ai besoin de toute votre indulgence pour mes amis les Espagnols, si je vous explique ce qu'ils entendent par *pelar la pava*.

Il faut vous dire d'abord, madame, ce que signifie littéralement *pelar la pava*.

Cela signifie : plumer la dinde.

Vous rappelez-vous, madame, ces jalousies aux barreaux croisés, ces balcons aux étroites ouvertures dont je vous ai parlé? C'est là que le

soir, tandis que la lune brille au ciel, mais ne peut pénétrer jusqu'au fond des rues étroites, c'est là que, comme au temps du comte Almaviva, comme au temps de Philippe II, comme au temps de Ferdinand le Catholique, les jeunes gens vont attendre, cachés dans l'ombre et enveloppés de leurs manteaux, l'apparition de ces tendres señoras, qui ont de tout temps fait le désespoir des mères et des tuteurs.

En effet, par une espèce de convention, toutes les filles et les pupilles appartiennent le jour à leurs mères et à leurs tuteurs ; mais, le soir venu, elles rentrent en possession d'elles-mêmes ; il est vrai que cette liberté est bien limitée, puisqu'elle ne s'étend que jusqu'au balcon et jusqu'à la jalousie.

Mais enfin, si étroits que soient les barreaux de ces balcons, si drus que soient les grillages de ces jalousies, il faut bien qu'un rayon du jour puisse passer, et partout où passe un rayon du jour, passe la main d'une Andalouse.

L'amant, comme nous l'avons dit, est là qui attend ; si le balcon est au rez-de-chaussée,

l'amant n'a point à se plaindre ; sans effort aucun il peut atteindre, serrer, baiser cette petite main qu'on lui passe; il peut rapprocher les lèvres des barreaux ; il peut sentir le souffle des lèvres qu'il aime ; il peut même, pour peu que celle qu'il implore y mette un peu de bonne volonté, il peut même baiser quelque chose de mieux que le souffle. Il y a même certaines chroniques qui racontent sur ce point-là des choses qui ne peuvent pas se raconter, et qui tendraient à prouver que ce sont choses bien gênantes, c'est vrai, mais bien inutiles, que toutes ces grilles et tous ces balcons ; mais je vous dirai franchement, madame, que je crois que c'est un bruit que les amants font courir pour démontrer l'inutilité de toutes ces vilaines cages de fer derrière lesquelles gazouillent de si charmants oiseaux.

Si le balcon est au premier, le pauvre amant, comme vous le comprenez, madame, en est réduit à jouer le rôle du renard au pied du cep de vigne ; mais il ne se console pas si facilement que l'animal philosophe qui se console de tout, même de la perte de sa queue. Alors il invente

toute sorte de ressources pour arriver jusqu'à sa belle : les échelles de corde ! eh ! mon Dieu, oui, madame, les échelles de corde existent toujours; bien entendu qu'elles sont défendues comme les couteaux-poignards, ce qui fait qu'on en trouve chez tous les cordiers. Les échelles de corde sont un des moyens les plus usités ; il y a encore l'ami qui prête ses épaules et qui fume sa cigarette et joue de la guitare pendant ce temps-là, ce qui fait que la belle jouit à la fois de la conversation de son amant et d'une sérénade. Enfin il y a des amants privilégiés, à qui Dieu a donné des ongles assez crochus pour grimper le long des murailles comme des lézards ; ceux-là, la chronique le dit encore, — l'Espagne, vous le savez, est le pays des chroniques, — ceux-là ont de grands priviléges.

Ils n'ont ni échelle dénonciatrice ni confidents indiscrets; seulement, on dit qu'ils ont une lime avec laquelle on descelle facilement un barreau, puis deux; les balcons d'un premier étage sont naturellement moins visités que ceux d'un rez-de-chaussée; cette hauteur, qui faisait la sécu-

rité des mères et des tuteurs, fait la perte des belles Rosines. Alors venaient les couvents avec des grilles bien autrement épaisses, des barreaux bien autrement serrés. Heureusement la révolution a aboli les couvents : aussi les jeunes filles espagnoles sont-elles toutes, ou du moins presque toutes, enragées révolutionnaires.

D'ailleurs, ne trouvez-vous pas quelque chose de romanesque et de charmant, madame, dans ces paroles échangées à travers les grilles, dans ces mains passées entre les barreaux, dans ces baisers soufflés à distance, et entre lesquels passe la brise des nuits toute chargée des parfums du jasmin et de l'oranger ; enfin dans ces amours aériennes, dans ces promenades funambuliques qui mettent sans cesse un danger auprès d'un bonheur ?

Eh bien ! madame, c'est cependant ce charmant métier que font les amoureux, que ceux qui ne le font pas ou qui ne le font plus appellent *pelar la pava*, c'est-à-dire *plumer la dinde*.

Mais rassurez-vous, madame ; l'ignoble forme

sous laquelle on la désigne n'empêche pas que l'opération ne soit fort pratiquée.

C'est ce dont nous pûmes nous convaincre le même soir en sortant.

C'est quelque chose de curieux, madame, que les rues d'une ville andalouse. Vues de nuit, on pourrait presque affirmer qu'elles sont plus peuplées que de jour ; il y a un petit bruit dans l'air de conversations à voix basse, de soupirs poussés et rendus, de baisers étouffés, qui récrée l'âme pour laquelle le bonheur du prochain compte pour quelque chose.

A coup sûr, sous ce rapport, madame, notre prochain de Cordoue est un des plus heureux prochains de la terre.

XI

Cordoue, novembre.

Le lendemain, comme vous le pensez bien, madame, nous n'eûmes rien de plus pressé que de visiter la ville, qui nous avait apparu la veille sous l'aspect désavantageux des choses qui se montrent pour la première fois à des voyageurs lassés, altérés et maussades.

Puis, mon avis à moi, et c'était aussi celui de mes compagnons, était qu'une ville gîtée comme Cordoue au pied des montagnes qui la protégent de leur ombre, au bord d'un fleuve qui la berce de son murmure, peuplée de monuments

qui l'éternisent de leurs souvenirs, ne pouvait pas être jugée tout de suite sur ses rues un peu étroites et ses pavés un peu pointus.

En conséquence, nous nous adjoignîmes Perez par droit de patrie, et Paroldo par droit de conquête.

Je n'ai pas besoin de vous décrire Perez, madame.

Perez est un Français forcé de rester à Cordoue ; or la ville où l'on est forcé de rester, loin de celle où l'on est né, est toujours une ville horrible. Il fallait donc à Perez toute sa complaisance compatriote pour nous faire admirer les beautés de la patrie de Sénèque. Puis, une chose que vous avez sans doute remarquée, madame, c'est le sentiment de joie et de bien-être qu'apportent à celui qui vit loin de sa patrie ceux qui arrivent de son pays. Il semble que l'air natal ne soit pas encore sorti des poumons, et pendant quelques instants l'exilé qu'on visite le respire dans vos paroles. Alors, il questionne, il se rappelle; ce n'est plus vous qui voyagez dans le pays où il vous reçoit, c'est lui qui retourne à la patrie que

vous venez de quitter. Le paysage qui l'environne se décompose tout à coup, comme le dessin d'un kaléidoscope sous la main d'un enfant; le ciel, si bleu qu'il soit, fait place au ciel parfois grisâtre du pays aimé; et guidé par le voyageur, qui s'étonne qu'on trouve tant de charmes au pays qu'il a eu tant de plaisir à quitter, momentanément, il est vrai, l'exilé se promène dans son passé, dont il compte toujours refaire son avenir. Rien n'est égoïste comme le voyageur, qui vient toujours demander quelque chose et n'apporte jamais rien. Eh bien! cependant, madame, le voyageur est pris d'un sentiment de tristesse infinie quand, au milieu des incidents nouveaux d'un pays inconnu, il trouve un compatriote qui, à cinq cents lieues de la terre mère, devient tout de suite un ami, et qui, dans cette nature pleine de nouveautés, de bizarreries et d'étonnements pour celui qui la quitte promptement, s'est taillé une vie d'abord nouvelle, puis accoutumée, puis uniforme, puis monotone à devenir triste, pour lequel toute chose a perdu son éclat premier, et qui au milieu de cette oasis

enchantée, de ces arbres aux fruits d'or, sous ce ciel rayonnant, vous parle, les larmes dans les yeux, de son Paris boueux, de ses maisons régulières, et de ce ciel gris où, comme le disait un de nos spirituels amis, l'emploi du soleil est une sinécure.

Cependant comme on se voit, comme on se serre la main à toute heure, comme on vit ensemble pendant quelques jours, comme à chaque souvenir qu'on rappelle il s'en exhale une bouffée d'air natal que l'exilé respire et qui lui emplit les poumons de l'âme, on oublie la tristesse de celui qui reste froid aux rayons de la joie de ceux qui arrivent. Ce n'est que lorsque le pauvre isolé voit, au bout de trois ou quatre jours qu'on a passés avec lui et qu'il croyait devoir être éternels, tant il les avait emplis de souvenirs et d'espérances, ce n'est que lorsqu'il voit les voyageurs faire leurs malles en chantant, n'ayant plus rien à voir du pays qu'ils quittent, et causant déjà de celui où ils vont, c'est alors qu'il devient vraiment triste, et que, le dos appuyé à la muraille, les yeux humides et fixés

sur les préparatifs, il regrette le passage de ces égoïstes, qui ne lui ont apporté qu'une joie si pauvre, et vont le laisser, sans songer à regarder en arrière, dans un isolement d'autant plus vaste qu'il aura été un instant comblé.

Cependant la secousse a été forte, et l'exilé se figure qu'il ne pourra jamais reprendre sa vie d'autrefois, après cette inoculation momentanée de la vie des autres. Alors il éclaire la séparation d'un rêve d'avenir. Il vous assure qu'il viendra vous retrouver dans le pays que vous allez revoir, qu'il forcera les circonstances à vouloir ce qu'il veut ; il vous promet de vous écrire, vous supplie de lui répondre, et, le cœur soulagé, il vous accompagne à la voiture, où il vous embrasse en pleurant et en s'occupant des moindres détails qui peuvent, il l'espère, retarder encore un peu le départ.

Cependant l'inexorable voix du postillon se fait entendre, la portière se ferme, les mains se pressent une dernière fois, et la voiture s'envole. On salue encore de la voix, des yeux, du geste et du cœur ; puis, lorsqu'à l'angle de la

route ou dans le nuage de poussière qu'elle soulève, la voiture a disparu, l'ami nouveau, déjà délaissé, rentre chez lui avec une partie de son cœur qui le tiraille sur la route que la voiture parcourt, et qui est sa patrie par ceux qui la traversent. Quelque temps encore les voyageurs causent de celui qui les a si bien reçus ; on se fait une fête de le recevoir un jour ; puis les idées changent avec le paysage, la conversation reprend telle qu'elle était ; en entrant dans la ville on forme un corps si compacte et si bien armé, que la mélancolie n'y peut pénétrer que par hasard et est forcée de se retirer vite ; on n'a que le temps de voyager et non d'être triste, et peu à peu l'exilé disparaît dans les mille détails de l'horizon qui s'efface, et lui-même, n'ayant plus la présence des voyageurs pour alimenter ses projets, il reprend sa vie accoutumée, rêve de temps en temps à ceux qu'il a vus, et, sous l'impression du souvenir, leur écrit une lettre qui leur arrive un jour au milieu d'impressions nouvelles, et réveille son nom, sinon mort, du moins endormi dans le cœur.

Voilà ce qui nous est arrivé bien souvent, à nous qui avons beaucoup voyagé, et voilà ce qui doit nous arriver encore avec Perez, si les choses suivent leur cours ordinaire et périodique. Est-ce heureux ou malheureux? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que c'est vrai.

Quant à Paroldo, madame, dont je serais heureux de vous peindre l'exquise distinction et la merveilleuse douceur, si je ne craignais que, de la place où je vous écris, cette lettre, après avoir passé par vos mains, n'arrivât jusqu'aux siennes, et n'intimidât sa sincère modestie; quant à Paroldo, c'était presque un exilé comme Perez. Jamais visage plus bienveillant ne fut empreint d'une mélancolie plus continue. Paroldo n'est ni Français ni Espagnol, il est Italien ; mais Paroldo est venu en France, et il s'est fait, pendant les trois ans qu'il y a passés, une telle habitude et un tel besoin de notre pays, qu'en nous voyant venir il nous tendit la main comme à des compatriotes, et nous parla de notre patrie comme de la sienne ; seulement, il nous en parlait avec toutes ses illusions de jeune

homme, et comme d'un rêve qu'il aurait fait. Cette vie parisienne, bruyante, rapide, fantastique, à laquelle il était venu se mêler pendant trois ans, et qui n'apparaît que du côté brillant à ceux qui la traversent, s'était peut-être même un peu trop poétisée dans son ardente imagination. Paroldo a à Cordoue une famille qui ne peut se passer de lui et qui tremble à sa moindre absence, qu'il aime, et dont il est inquiet quand il en est éloigné. Le désir de revoir Paris, la crainte de quitter des parents aimés se disputent donc éternellement notre nouvel ami; mais comme le cœur est chez lui plus fort que le désir, l'amitié que le caprice, il reste ; mais il reste quelque peu mélancolique et les yeux tournés vers le pays d'où les hirondelles reviennent en septembre.

Voilà sur le premier plan les compagnons nouveaux que nous trouvons à Cordoue ; les autres, moins en rapport avec nous par la différence des langues, nous reçoivent cependant, comme je vous l'ai déjà écrit, madame, avec une cordialité toute sympathique.

Bref, il fallait visiter la ville, car c'est là que nous en étions, je crois, au commencement de cette lettre ; et munis de crayons, accompagnés de Perez et de Paroldo, nous nous mîmes en route.

Alexandre, qui ne sait pas plus voyager que s'il n'avait jamais franchi la barrière de l'Étoile, se croit toujours sur le bitume du boulevard Italien, de sorte qu'il se hasarde sur le pavé espagnol avec une chaussure d'une confiance folle. Il n'avait donc pas fait dix pas dans la rue de notre hôtel, qu'il faisait des bonds comme un chat qui passerait sur un brasier.

— Que diable avez-vous ? lui dit Perez, qui, habitué à tous ces petits clochers qui forment le pavage de la ville, n'en reçoit plus la moindre atteinte.

— J'ai que votre ville m'entre dans les pieds, dit Alexandre, et que je me pave à l'envers.

— Ce fut Abdérame II, répondit Perez, qui dans le IXe siècle eut le premier l'idée de faire paver la ville.

— Ce détail m'intéresse, mais ne me console pas, reprit Alexandre.

— Mais si vous en avez beaucoup d'autres du même genre à nous donner , dis-je en m'adressant à Perez, moi, je me consolerai très-vite en marchant sur le trottoir.

— A votre service, me dit Perez ; voyons d'abord ce que nous avons à visiter, et je vous dirai tout ce que vous voudrez, quand vous serez en mesure de prendre des notes.

— Où allons-nous maintenant?

— A la seule mosquée que le tremblement de terre de 1589 ait laissée à la ville, et qui fut bâtie l'an 170 de l'hégire par le roi Abdérame.

— Allons, dit Desbarolles en prenant ces deux dates en note.

Quelques minutes après, nous étions arrêtés, et nous entrions par une cour qui a cent quatre-vingts pieds environ, et qui, prise sur la longueur de l'édifice, précède l'entrée du monument. Un bassin de marbre, avec une fontaine incessante, occupe le milieu de cette cour, pleine de palmiers, de citronniers, de cyprès et d'oran-

gers, qui, à l'heure où je vous écris, sont chargés de fruits qu'ils laissent retomber au bout de leurs branches fatiguées.

Quand nous entrâmes, un large rayon de soleil éclairait le mur qui fait face à l'entrée de la mosquée, et des Espagnols, assis dans les plus nonchalantes poses, fumaient en regardant des enfants bruns et veloutés qui barbotaient autour du bassin ; joignez à cela, madame, des oiseaux sans nombre, répandant sur les oisifs et sur les promeneurs leur concert qui s'endort le soir au murmure de la fontaine qui, comme je viens de vous le dire, ne s'endort jamais.

Il y a hors de l'édifice un éblouissement d'harmonie, de soleil et de parfums; et le contraste est étrange quand une fois on pénètre dans l'intérieur du monument.

Vous avez quelquefois fait des rêves fantastiques, madame ; vous vous trouviez dans un édifice immense, dont le cintre reposait sur des milliers de colonnes si légères, qu'il vous semblait qu'on les eût fait disparaître avec un souffle. Entre le sol et le cintre une pénombre

fraîche et parfumée, que traversait de temps en temps un rayon de soleil, qui après s'être heurté sur cinq ou six colonnes, qu'il léchait de sa flamme blanche, venait s'étendre paresseusement sur les dalles. Des personnages inconnus passaient de temps en temps, puis ils disparaissaient comme des fantômes, sans que vous pussiez retrouver la porte par où ils étaient sortis. A l'étrangeté de la première impression succédait bientôt chez vous une impression plus calme ; vous n'aviez plus envie de sortir de votre rêve si fantastiquement encadré ; vous le visitiez dans ses détails, et vous trouviez de grandes chapelles, dans les dentelures de pierre desquelles le jour nuancé par des vitraux magnifiques venait se jouer et rire, et dans l'ombre, vous aperceviez quelque grande figure de Christ, de Vierge ou d'apôtre, qui vous attirait à elle par une fascination pieuse ; vous vous agenouilliez, et quand vous releviez le front, vous étiez éblouie par quelque grande mosaïque d'or où serpentait une page du Coran, ou vous vous heurtiez les genoux au tombeau de marbre de

quelque chef arabe, à qui le christianisme avait bien voulu continuer l'hospitalité de la tombe.

Une musique solennelle, invisible, grandiose, chrétienne enfin, s'élevait tout à coup du milieu de l'édifice, et, comme un reflux d'harmonie, se répandait à travers les colonnes, les chapelles, et vous inondait le cœur d'extase et de prière; le jour s'en augmentait, tout un monde de pensées en surgissait tout à coup, et vous entrevoyiez dans cette église, sombre auparavant, d'un côté la Mecque délaissée, de l'autre le Calvaire rayonnant.

Puis une porte s'ouvrait, une large bouffée de soleil et d'air vous rafraîchissait le front; vous vous réveilliez en sursaut, et vous voyiez le jour qui, triomphant de vos rideaux de satin, venait s'ébattre joyeusement sur votre couche, et vous conseiller le réveil.

Vous passiez alors la main sur votre front et croyiez avoir fait un rêve; c'était tout simplement Dieu qui avait doré votre sommeil d'une réalité, et qui, rapprochant l'horizon, vous avait

fait voir, sous un magnétisme divin, la mosquée de Cordoue.

Ce que vous avez vu, nous le touchions, et nos impressions étaient deux fois les vôtres.

Figurez-vous, en effet, pour passer de l'ensemble au détail, figurez-vous une salle immense, avec dix-neuf nefs de trois cent cinquante pieds de long et de quatorze de large, courant du sud au nord, et dix-neuf autres nefs se prolongeant de l'est à l'ouest, dans la largeur du temple; formez ces nefs avec des rangs de colonnes de jaspe, de marbre rouge, jaune et bleu, qui se croisent de différentes façons, selon la porte par laquelle on entre, et qui cachent les six entrées de l'édifice, et sur l'une de ces colonnes, une petite grille de fer avec une lampe qui éclaire toujours un Christ en croix, incrusté dans la colonne, et qu'un chrétien, esclave chez les Mores, et attaché, dit-on, à ce pilier, creusa avec son ongle seul.

Au milieu, s'élève une grande chapelle, qu'en 1828 le chapitre obtint du roi. Malgré les oppositions de la ville de bâtir au sein de la mosquée,

il fallut pour la former abattre ou envelopper de maçonnerie une grande quantité de colonnes. Autre part que là, cette chapelle serait une belle chose ; mais quoique nous soyons trop chrétiens pour regretter la domination du christianisme, nous sommes trop artistes pour ne pas regretter que cette domination se soit manifestée en architecture renaissance dans une mosquée dont l'intégrale conservation eût fait un monument unique en Europe.

Cordoue, du reste, après avoir rejeté le turban, ne se contenta pas de l'auréole chrétienne, et prise d'un fanatisme religieux, il lui fallut la couronne du martyre; ce fut surtout dans le IXe siècle que ce zèle pour la foi se révéla, au point que les chrétiens, pour devenir martyrs, insultaient la religion des Mores, et qu'en 850 on fut forcé d'assembler un concile composé d'évêques, qui tous étaient habitants des États du roi Abdérame, et qui décidèrent qu'on ne regarderait pas comme martyrs ceux qui, sans nécessité, se faisaient donner la mort en attaquant la religion mahométane.

En sortant de la mosquée, nous allâmes visiter le cirque, qui, petit et coquettement repeint, est un des plus vantés de l'Andalousie ; car il ne suffit pas à un cirque d'être grand pour être beau, c'est même un défaut que l'étendue : plus il est petit, plus le danger est réel ; plus il y a de danger, plus les spectateurs sont contents ; car si vous veniez en Espagne, madame, vous subiriez l'impression commune à tout le monde. La première course que vous verriez vous épouvanterait, et le premier taureau tué, vous jureriez de ne jamais revoir un spectacle aussi barbare. A partir du quatrième taureau, vous commenceriez à les compter, et au huitième, vous mêleriez votre voix charmante au peuple qui demanderait *otro toro*, c'est-à-dire un taureau de surplus.

Vous attendriez impatiemment les courses suivantes, et vous en parleriez toute la semaine ; puis vous ne feriez plus attention aux chevaux éventrés, le danger des hommes ne vous effrayerait même pas, et un beau jour vous seriez tout étonnée d'avoir vu tuer un picador

ou un chulo sans quitter la course pour cela. Eh bien! je vous le répète, madame, plus le cirque est petit, plus il y a de chance de voir tuer un homme, plus par conséquent il y a de chance pour s'amuser quand on est Espagnol ou femme.

— Maintenant, voulez-vous voir Zehra? nous dit Perez quand nous eûmes visité le cirque.

— Qu'est-ce que Zehra? nous écriâmes-nous.

— Zehra, reprit Perez, est ou plutôt était une ville bâtie par Abdérame II, à deux milles de Cordoue, au pied des montagnes. Oh! Cordoue n'a pas toujours été telle que vous la voyez, et la révolution qui la fit passer des mains des califes de Damas au pouvoir d'Abdérame fut une révolution plus heureuse pour elle que bien des révolutions que nous avons vues depuis. Il faut vous dire qu'à cette époque, Cordoue logeait deux cent mille maisons, lesquelles étaient parfaitement pleines; il y avait neuf cents bains publics; vous ne vous en douteriez pas, vous que j'ai trouvés hier forcés de vous laver dans des assiettes.

« Le prince avait un sérail, comme bien vous pensez, et ce sérail se composait, tant en esclaves qu'en concubines et en eunuques, de six mille trois cents personnes ; cependant, parmi ces esclaves, il y en avait une favorite que l'on nommait Zehra.

« Or, si beau, si riche, si parfumé que fût le sérail, Abdérame ne le trouvait pas digne de Zehra ; il rêva donc une habitation plus commode pour elle, et voici ce qu'il imagina.

« Le sérail étant trop peu pour la favorite, un palais n'eût pas été assez ; c'était donc une ville entière qu'il lui fallait. A deux milles d'ici, comme je vous le disais tout à l'heure, Abdérame choisit un emplacement merveilleusement privilégié, et la ville rêvée s'éleva comme par enchantement ; il y eut un palais principal, qui se contenta de douze mille colonnes de granit et de marbre d'Égypte ; il est bien entendu que les murs de la salle principale étaient couverts d'ornements en or, et que des animaux de ce métal y versaient, comme les simples lions de l'Institut, de l'eau dans un bassin d'albâtre ; il y avait dans

ce palais un pavillon où Abdérame et Zehra passaient les soirées ensemble : ce pavillon, éclairé de cent lampes de cristal pleines d'huiles odoriférantes, mêlait à ces ornements d'or des ornements d'acier et de pierres précieuses. Enfin la ville qui entourait ce palais faisait serpenter dans les rues des ruisseaux d'eau transparente comme du cristal, qui répandaient une fraîcheur éternelle ; des fontaines, des terrasses, des fleurs, des orangers, des chants, des danses, représentaient une somme de soixante et quinze millions, qu'Abdérame avait dépensée là pour Zehra, c'est-à-dire les deux tiers de ce que Louis XIV dépensa pour la Vallière.

— Et que reste-t-il de cette ville ? demandai-je à Perez.

— Il en reste le souvenir, me répondit-il ; rebâtissez-la si vous voulez dans votre imagination de poëte, et ce sera la première fois qu'elle aura été bâtie.

— La mosquée est splendide, dit Giraud ; la tradition est magnifique. Zehra était une femme superbe, j'en suis convaincu ; mais à

cette heure toutes nos imaginations ne doivent se reporter que sur le dîner, qui ne sera, je l'espère, ni une tradition ni un rêve.

Quand Giraud avait vu à l'horloge de son appétit qu'il était temps de dîner, il fallait se soumettre à Giraud.

Nous nous soumîmes.

Perez et Paroldo furent des nôtres, et comme la conversation retomba sur les armes qu'on venait de rapporter de chez l'armurier, Alexandre s'écria que depuis qu'il était en Espagne il n'avait encore tiré à balle que des dindons, et que c'était bien humiliant pour un Français et une carabine de Devisme.

Il demanda donc si le sanglier de la Sierra Morena était un mythe comme les sangliers de France ; et dans le cas où il existerait, s'il y aurait un moyen facile de faire une chasse dans la montagne.

Paroldo, Perez, et quelques-uns de leurs amis, qui étaient venus les rejoindre et nous faire visite, se regardèrent avec des eh ! eh ! douteux.

— En avez-vous bien envie? dit Paroldo après avoir recueilli tous les regards de ses amis.

— Certainement! s'écrièrent six voix qui étaient les nôtres, et au milieu desquelles vibrait la voix de Desbarolles, qui allait enfin pouvoir utiliser sa carabine.

— Ah! pardieu! dit Boulanger, cela se trouve bien; je n'ai jamais vu de sangliers que chez les charcutiers, et encore ils avaient des défenses en sucre et des yeux en pistache, de sorte que je ne serais pas fâché d'en voir un de près, pour me faire une idée exacte de cet animal au poil hérissé, mais à la chair savoureuse.

— Ah! que tu parles bien! s'écria Alexandre, que l'idée de la chasse transportait d'aise; mais suspends tes discours, que nous en revenions aux projets de demain.

— Je tremble fort qu'il n'y ait quelque empêchement, dis-je, et que, comme toujours, Alexandre n'ait été indiscret.

— Je n'y vois pas d'obstacle, reprit Paroldo, sinon que la sierra n'est pas toujours sûre.

— Quelques petits voleurs? demandai-je, toujours les voleurs?

— Hum! j'y ai été arrêté, moi, dans la sierra, dit Paroldo.

— Moi aussi!

— Moi aussi!

Il y eut des *moi aussi* qui éclatèrent tout le long de la table, et partout où il y avait une bouche espagnole.

— Ceci n'est plus une enseigne de charcutier, dit Boulanger; il paraît que nous allons voir Matalobos fils; je dirai cela à Hugo, cela lui fera plaisir.

— Enfin, sont-ce des voleurs? reprit Desbarolles; c'est qu'alors je mettrais deux balles dans ma carabine.

— Oui, avec cela qu'elle ne repousse pas suffisamment, dit Giraud.

— Écoutez, dit Paroldo; vous êtes nos hôtes, nous répondons de vous; j'ai trouvé un moyen.

— Lequel?

— C'est de les prendre pour rabatteurs.

— Qui, les voleurs?

— Je ne dis pas qu'il y ait des voleurs, moi, fit Paroldo, qui ne voulait pas se compromettre.

— Mais vous dites *les* prendre pour rabatteurs; qui est-ce *les?*

— *Les*... ce sont *eux*, fit Paroldo en riant.

La raison nous parut suffisante, et nous n'en demandâmes pas davantage.

— Écoutez, reprit Juan (car Paroldo s'appelait Juan tout comme l'amant d'Haïdée), écoutez; montez dans vos chambres, dormez bien et vite; nous allons au casino, nous tâchons de réunir nos amis et tout ce qu'il faut, et demain à quatre heures du matin nous venons vous réveiller si tout est prêt, sinon nous venons déjeuner avec vous à dix.

Il y eut un : « c'est convenu » général.

En conséquence de cette résolution, nous remontâmes dans nos chambres; chacun prépara ses guêtres, son fusil et tous ses ustensiles de chasse.

Il n'y eut qu'Alexandre qui ne prépara rien; mais en revanche, à peine commencions-nous à nous endormir, qu'il se leva sur la pointe du

pied et alla tirer la ficelle d'une pendule à musique qui décorait notre chambre, et qui se mit incontinent à jouer la polka de Hertz.

Je n'ai naturellement pas besoin de vous dire, madame, que rien n'est faux, monotone et agaçant comme cette horrible pendule à musique; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il ne se passait pas d'heure qu'Alexandre ne nous fît au moins une fois cette atroce plaisanterie.

Le jour, ce n'était encore rien; mais la nuit!

Malheureusement, ce soir-là, Alexandre avait pris du café : quand il a pris du café, Alexandre ne peut pas dormir, et quand il ne peut pas dormir, Alexandre ne trouve rien de plus amusant que d'empêcher de dormir les autres.

Dieu vous préserve, madame, et d'Alexandre et des pendules à musique!

XII

7 novembre.

Voici une grande interruption, madame, trois grands jours sans vous écrire ; ce n'est point mon habitude, et vous avez dû penser qu'il s'était passé par delà les monts Pyrénées quelque chose d'extraordinaire. Vous ne vous êtes pas trompée ; nous descendons des plus hauts pics de la Sierra Morena : nous venons de faire ce que bien certainement jamais voyageur n'a fait : nous venons de passer trois jours en fraternité avec les *habitants de la montagne*.

Paroldo avait un peu trop compté sur les jambes de son messager quand il nous avait donné rendez-vous pour le lendemain à quatre heures; ou plutôt Paroldo, qui savait que les journées de notre séjour en Espagne étaient comptées, Paroldo n'avait pas voulu nous désespérer en nous avouant qu'il fallait vingt-quatre heures au moins pour nouer des relations suffisantes avec nos futurs compagnons de chasse.

Puis la réussite de la chose reposait sur un problème assez vague : étais-je aussi connu des habitants de la sierra que je l'étais des chefs de poste et des douaniers de Cordoue?

Quand on prend le parti extrême d'habiter la sierra, et surtout la Sierra Morena, c'est que l'on a quelqu'une de ces causes profondes de misanthropie qui vous font, comme Karl Moor et Jean Sbogar, rompre avec la société. Or, la Sierra Morena n'a ni bureaux de journaux ni cabinets de lecture. Il en résulte que ceux qui l'habitent d'une façon continue, que ceux qui ont des raisons de venir à la ville le moins souvent possible, il en résulte que ceux-là, sans qu'on les taxe d'ignorance,

peuvent bien n'avoir jamais lu ni les *Mousquetaires* ni *Monte-Cristo.*

Mon amour-propre n'avait donc point trop à souffrir, on me l'assurait du moins, si ma renommée, pareille à la mer, à qui Dieu a ordonné de s'arrêter sur son rivage ; si ma renommée, dis-je, s'arrêtait au pied de la Sierra Morena.

La nuit s'écoula donc sans autre bruit que celui de la pendule à musique.

La journée fut consacrée à faire des visites. Perez, en sa qualité de maître de langue française ; Paroldo, en sa qualité de lion de Cordoue, nous présentèrent dans les meilleures maisons de la ville. Partout l'accueil fut franc et cordial, et nulle part nous ne pûmes nous apercevoir de cette haine internationale, qui n'existe pas chez nous, et qui n'existe en Espagne, visiblement du moins, que dans les classes inférieures de la société.

Je savais qu'entre autres curiosités, Cordoue renfermait le reste de la maison de Sénèque. Sénèque n'est pas un grand tragique ; mais enfin, comme c'est le seul tragique de Rome, et

comme dans son poëme de *Médée* il a prédit la découverte de l'Amérique, je désirais voir la maison de Sénèque.

A chaque fois que j'avais manifesté ce désir, Perez, Paroldo et Hernandez de Cordoba, notre troisième compagnon d'amitié, s'étaient mis à rire. Enfin, comme j'insistais avec un entêtement de touriste :

— C'est bien, me dit Perez, on vous y conduira ce soir, à la maison de Sénèque.

— Et pourquoi ce soir seulement ?

— Ah ! dame !

— Est-ce que la maison de Sénèque est fermée le jour ?

— Non pas, elle est ouverte à toute heure, au contraire.

— L'hospitalité n'y est point en honneur?

— L'hospitalité y est antique, mais...

— Mais quoi ?

— Mais nous tenons beaucoup à ce qu'on ne sache pas que nous usons de cette hospitalité.

— Ah ! ah !

— Oui.

— Très-bien !

— Tenez-vous toujours à visiter la maison de Sénèque?

— Pourquoi pas? nous voyageons pour connaître les mœurs des pays où nous voyageons; or, les mœurs que nous pouvons étudier le soir ne sont pas les mœurs les moins curieuses, quoique les voyageurs n'en parlent jamais.

Au reste, il faut vous le dire, madame (et j'éprouve d'autant moins d'hésitation à vous le dire, que nous sommes sortis de toutes les épreuves, soit espagnoles, soit africaines, purs comme des Joseph et des don César de Bazan), ces mœurs ne nous étaient point tout à fait inconnues. A Grenade, un soir qu'en visitant la ville au clair de la lune nous nous étions perdus dans ses rues tortueuses, nous crûmes remarquer une maison où veillait une lumière, et nous montâmes pour demander notre chemin.

Desbarolles était resté en arrière pour redresser son gibus, de sorte que la personne qui nous reçut, se trompant sans doute à notre espagnol assez inintelligible, nous fit entrer dans une es-

pèce de chambre qu'elle appelait un salon, et qu'en France, madame, pays de suprême aristocratie et de luxe insensé, on appellerait un galetas.

Dans ce salon aux murs blanchis à la chaux, et meublé purement et simplement d'un canapé de paille recouvert en basin, et de quatre chaises de paille pareilles au canapé, mais non recouvertes comme lui, nous restâmes seuls pendant un quart d'heure à peu près, à causer comme les trois calenders borgnes des *Mille et une Nuits*, après lequel quart d'heure la porte s'ouvrit, et il entra autant de princesses que nous étions de princes.

Ici, madame, pour tout autre que pour des gens qui avaient fait des vœux de chasteté dans la cour des diligences Caillard et Laffitte, le récit deviendrait embarrassant; mais pour nous, simples observateurs, habitués aux séances d'ateliers, la chose devient toute simple.

Je vais donc, madame, vous décrire de mon mieux les princesses espagnoles.

En général, au nombre des vertus que le ciel leur a laissées, il faut leur accorder la grande

simplicité; quelques-unes, et ce sont les plus élégantes, portent la mantille, la basquine et l'éventail national; sous la mantille, le peigne d'écaille qui la soulève, et près du peigne, la rose naturelle ou factice, dont le rouge de pourpre éclate comme une flamme à travers les fines mailles de la dentelle noire.

Les autres sont mises à la française; c'est-à-dire qu'elles ont une simple robe de toile de mousseline ou de jaconas, un petit châle jeté sur les épaules, un petit bonnet ou un petit chapeau posé sur la tête.

Peut-être aussi me trompé-je, madame, et sont-ce celles-là qu'on appelle les élégantes en Espagne.

Maintenant, madame, il faut vous dire une chose que vous ne savez point; c'est qu'en France, quand des calenders ou des voyageurs comme nous visitent, soit les caravansérais, soit les maisons de Sénèque, ils y trouvent, comme dans les *Mille et une Nuits,* toujours les princesses les plus folles, les plus babillardes, et surtout les plus prévenantes de la terre. Cette folie, ce babil, ces prévenances sont-ils naturels?

ou n'est-ce qu'un jargon appris, un moyen de séduction, un besoin de se faire illusion à soi-même ? C'est ce que je laisserai à décider aux fouriéristes et aux phalanstériens.

Puis ajoutez aux notes déjà prises cette observation remarquable : en France, ou plutôt à Paris, les princesses logent dans les caravansérais, ou dans les maisons de Sénèque mêmes, où celenders et voyageurs ont l'habitude de venir demander l'hospitalité ; il en résulte qu'à Paris calenders et voyageurs n'attendent jamais.

En Espagne, c'est tout différent : les princesses ont leurs maisons particulières, elles logent au sein de leur famille ; comme ces filles de roi de l'antiquité, qui allaient chercher l'eau à la fontaine et qui confectionnaient leurs propres habits, elles exercent une profession : les unes joutent avec la nature en confectionnant des fleurs rivales des fleurs naturelles ; les autres étendent la charité jusqu'à faire pour les autres ce que les filles de roi faisaient dans l'antiquité pour elles-mêmes, jusqu'à tailler et coudre des vêtements ; les autres enfin tressent en or et en

argent ces mille galons, ces mille passequilles, ces mille fanfreluches qui brillent, qui sonnent, qui crient aux vêtements de parade des danseuses et des danseurs andaloux.

Seulement, comme tous ces métiers fatiguent la vue sans doute, et que ce serait risquer ses yeux que d'y travailler le soir, les belles princesses ont adopté pour le soir un métier où elles risquent leur âme, qui leur est beaucoup moins indispensable que leurs yeux.

Mais, il faut le dire, madame, ce métier, en Espagne, est loin d'entraîner avec lui les mêmes préjugés sociaux qu'en France. Les princesses dont nous parlons visitent les caravansérais et les maisons de Sénèque, mais cela ne nuit en rien à la considération dont elles jouissaient avant qu'elles eussent l'idée d'étendre jusqu'à ces établissements publics ou privés leurs courses nocturnes; elles ne cessent point pour cela de voir leurs connaissances, de rester liées avec leurs amies; personne ne leur demande compte de leurs sorties quotidiennes, personne ne s'informe de ce qu'elles ont fait de six heures du

soir à minuit. Et d'ailleurs qui en aurait le droit? Ces demoiselles ne sortent jamais seules, elles ont toujours pour les accompagner ou leur père, ou leur mère, ou leur frère; il est vrai que père, mère ou frère restent au seuil des caravansérais, à la porte des maisons de Sénèque, n'ont aucun rapport avec les calenders ni avec les voyageurs; mais enfin ils sont là; et qui oserait dire qu'une fille fait du mal... à dix pas de son père, de sa mère ou de sa sœur?

C'est qu'elles ne font point de mal non plus, madame; elles entrent silencieuses et graves, elles s'asseyent sans dire une parole, et elles attendent que calenders et voyageurs aillent leur faire la cour.

Oui, madame, aillent leur faire la cour, c'est le mot : en Espagne on fait littéralement la cour dans les caravansérais ou dans les maisons de Sénèque.

Vous dire que cette cour-là dure aussi longtemps et est aussi chaste que celle qui se fait en dehors des balcons et de l'autre côté des jalousies, ce serait exagéré; mais au moins les apparences sont sauvées : les princesses qui sont

faibles ont l'air de céder à un caprice, à un entraînement; elles se lèvent, s'appuient au bras du cavalier, font quelques tours avec lui dans l'appartement ou dans le jardin, disparaissent sans bruit, sans fracas, sans ostentation, et, après un temps plus ou moins long, reparaissent au bras de leur cavalier. Libre à vous, tant leur visage est calme, tant leur habit est chastement intact, libre à vous de croire qu'ils viennent purement et simplement de faire un cours d'astronomie ou de lire un chapitre de *Don Quichotte de la Manche*.

Au reste, bien plus sobres que les princesses des *Mille et une Nuits*, qui, comme on peut le voir dans une traduction de M. Galland, buvaient et mangeaient avec les voyageurs à qui elles offraient l'hospitalité, les princesses espagnoles ne boivent ni ne mangent, et je dois dire que les vins de Porto, de Xérès et de Malaga, que nous faisions parfois apporter pour nous dans ces auberges de passage, n'ont jamais été qu'effleurés par les lèvres dédaigneuses de nos passagères hôtesses.

D'ailleurs, jamais la soirée n'a le temps de dégénérer en orgie : à dix heures on commence à parler de se retirer, et à onze on se retire irrévocablement, en donnant pour excuse ces mots auxquels il n'y a rien à répondre, à moins qu'on n'ait rompu avec tous les sentiments sacrés :

— Mon père ou ma mère sont là ; ils m'attendent depuis trois heures, et vous comprenez que je ne puis le ou la faire attendre plus longtemps.

Sur ce, la princesse se lève, vous donne majestueusement son front à baiser, fait une révérence et se retire.

Puis, le lendemain, si vous voulez recommencer, cela recommence, mais toujours de la même façon, et avec les mêmes ménagements.

Il va sans dire que si le lendemain vous vous présentiez dans la maison de la princesse qui vous a fait les honneurs du caravansérai la veille, vous y seriez complétement méconnu, et qu'on vous regarderait comme un homme ivre qui se trompe de porte.

A propos d'homme ivre, consignons en passant ce fait : que nous n'en avons jamais ren-

contré qu'un seul pendant notre voyage en Espagne, encore toute la population le suivait-elle comme une curiosité.

D'après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter, madame, la maison de Sénèque que nous visitâmes le soir ne vous offrira rien de nouveau, si ce n'est comme archéologie. Vous dire dans quel quartier elle est située, madame, j'en serais fort empêché, n'y ayant été que de nuit et par une pluie battante.

On entre par une grande porte dans une cour ou plutôt dans une espèce de jardin, dont les murailles m'ont paru de construction romaine : ces murailles sont, avec la maîtresse de la maison, les seuls restes d'antiquité que je constatai.

Une circonstance toute caractéristique vint compliquer la tristesse de la séance : nous avions eu l'heureuse idée d'entrer en passant dans un café, et de faire confectionner un punch, en France je dirais à la romaine, mais à Cordoue je dirai à la française, pour voir si cette différence de liqueur vaincrait le mépris de nos futures Amines. Malheureusement le garçon de

café qui l'apporta, et qui était sans doute quelque fils de roi déguisé, se trouva être l'amant de la plus jolie de nos princesses, laquelle, soutenue par la présence de son infant, que rien au monde ne put décider à quitter l'antichambre, ne voulut entrer dans aucune espèce de conversation ni avec ses compatriotes ni avec les étrangers.

Aussi n'attendîmes-nous même pas pour nous retirer que ces dames nous dissent que leur papa ou leur maman les attendaient.

A propos, madame, j'oubliais de vous dire que dans la soirée Paroldo avait reçu sa réponse, et que nous étions attendus le lendemain dans la Sierra Morena.

Nous voulûmes nous mettre aux préparatifs; mais nos amis nous déclarèrent que cela ne nous regardait en rien, et que nos montures seraient dans la cour de l'hôtel de las Diligencias le lendemain à quatre heures du matin.

FIN DU TOME TROISIÈME.